




GAUDEO
John Carter Brown

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR LES

AMÉRICAINS,

OU

MÉMOIRES INTÉRESSANTS

Pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Nouvelle Edition, augmentée d'une *Dissertation critique* par Dom PERNETY; & de la *Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.*

Studio disposta fideli.

LUCRECE.

TOME SECOND.



A BERLIN.

M. DCC. LXXI.

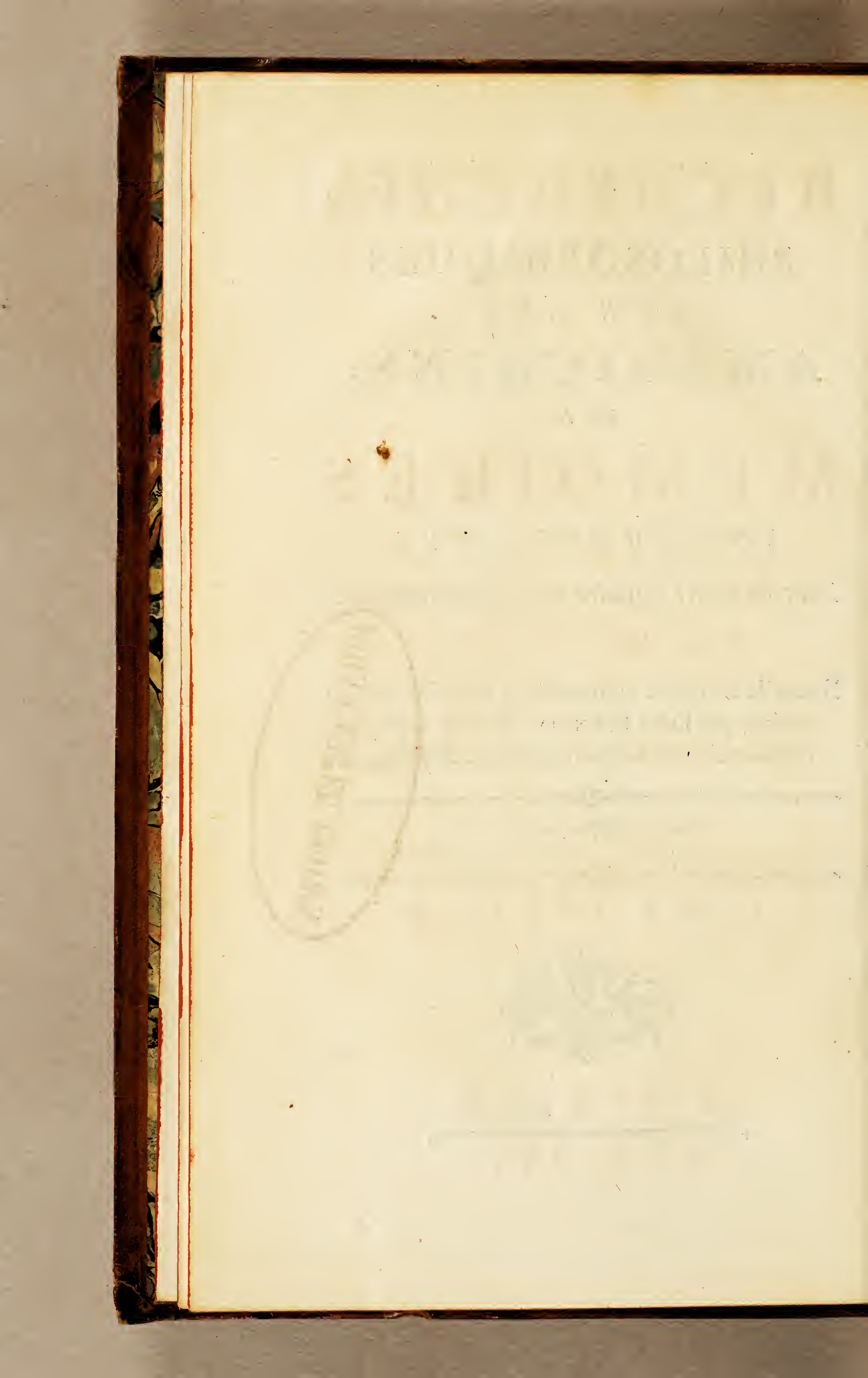


TABLE GÉNÉRALE DU SECOND TOME.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs, Page 5

SECTION II.

De l'Orang-Outang, p. 47

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride, p. 83

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation, p. 117

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains, p. 153

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux Continents, p. 208

SECTION III.

De l'usage des flèches empoisonnées chez les Peuples des deux Continents, p. 236

SIXIEME PARTIE.

Avertiſſement de l'Auteur, Page 271

LETTRE I.

Sur la Religion des Américains, p. 273

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama, p. 293

LETTRE III.

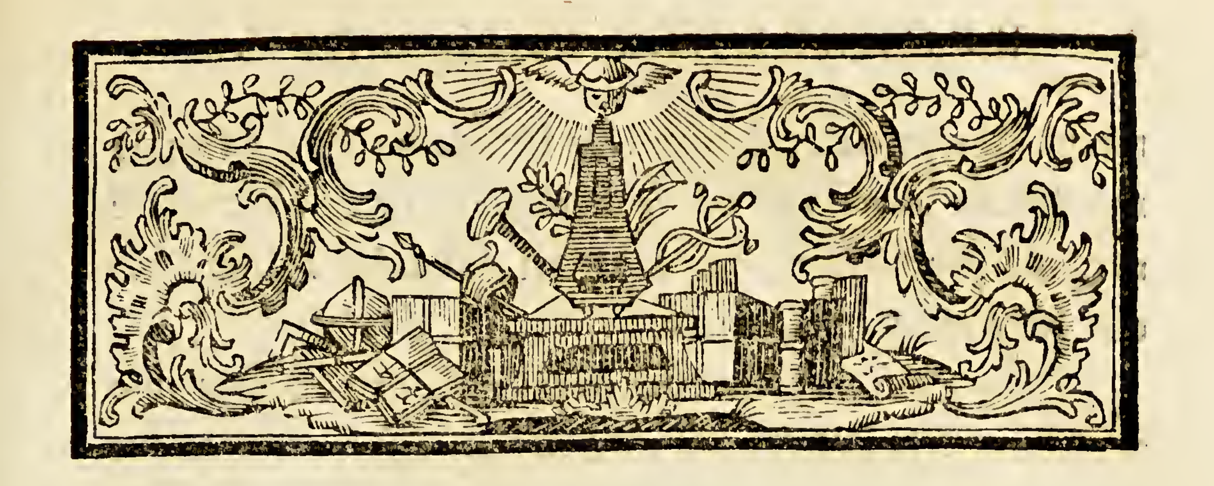
Sur les viciſſitudes de notre globe, p. 326

LETTRE IV.

Sur le Paraguai, p. 352

Fin de la Table.





RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs.

— — — *Color deterrimus albo.*
Virgil. Geor.



Les hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique ſont, ſans doute, les Blafards de l'Iſthme Darien. Les Naturaliſtes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un ſiècle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ſes Lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de ſon temps, d'exagé-

rateur & d'inſenſé; & tous les Scholaſtiques d'Eſpagne rejettèrent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occaſion, entrer dans une diſcuſſion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéreſſent cette partie de l'Hiſtoire de l'Homme. Une étude réfléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré ſur cette matière des éclairciſſements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carrière: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté; d'autres ont bâti des ſyſtêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumières, nous leur rendons la juſtice qui leur eſt due.

Les Blafards du Darien ont tant de reſſemblance, tant d'analogie avec les Nègres blancs de l'Afrique & de l'Aſie, qu'on eſt obligé de les réunir, d'expliquer les phénomènes des uns par ceux des autres, & de leur aſſigner à tous une cauſe générale, commune & conſtante.

Les Nègres ſont ſujets à de certaines indiſpoſitions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphoſe eſt accompagnée de ſymptomes hideux : il leur reſte encore quelques traces d'un noir jauni à la naiſſance des ongles : leur corps ſe gonfle, & l'on diſtingue des taches livides ſur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoiſſent ternes, comme ils ſemblent jaunes aux Européans atteints de l'ictère. Ces Noirs ainſi dénaturés ont, pour l'ordi-

naire, un dérangement dans les fucs nerveux, qui eft plus ou moins mêlé d'hydropifie : quand ce mal n'eft pas invétéré, ils en guériffent fouvent en mangeant des ferpents & des couleuvres, dont la chair recèle abondamment du fel alkali, qui a la propriété fingulière de diffoudre le fang grumelé, & d'atténuer les fluides épaiffis : alors leurs corps fe repeint en noir; finon, la violence du mal les emporte vers la trentième année; & l'on a obfervé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languiffants font très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils foient nés de parents nègres ou bafanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Afie méridionale. Les Portugais établis fur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conferver le mot Africain de *Dondos :* dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes;* cette dénomination tirée de l'idiome Malay, a paru fi expreffive, fi énergique aux Voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont confacrée dans le ftyle de leurs Mémoires & de leurs Relations : peut-être auffi leur a-t-il femblé contradictoire de nommer, comme nous, *Nègres blancs*, des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Afie font premiérement remarquables par leur taille, qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces : leur teint eft d'un blanc fade, comme celui du papier ou de

la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le considère avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussière dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nud. Ces Blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ni ne changent en aucun âge ; ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles : leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singuliérement pâle : d'autre fois, & dans d'autres individus de la même espèce, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques Observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée, & de la contraction que la lumière directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presqu'entiérement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monstres du genre-humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumière; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres

hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits ſombres : je tiens cette obſervation de Mr. B...., qui a bien voulu me communiquer le réſultat des expériences qu'il a faites ſur un Kackerlake, ou un Blafard Aſiatique, en 1762, à Batavia, qui paroiſſoit avoir, pendant le jour, des yeux poſtiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer ſur la couleur dont les objets leur ſemblent peints, lorſqu'ils les voient le mieux, mais on préſume, & avec raiſon, qu'ils les apperçoivent tous indiſtinctement de la même nuance terne : leur vue eſt ſi débile, que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumière les fait clignoter: ils ſerrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils ſemblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de paſſage ſous la cornée; auſſi ne diſcernent-ils preſque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'aſſurer s'ils ont deux axes de viſion, ou s'ils ne voient qu'un ſeul point à la fois, en ſimplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur eſſentielle, & qu'il eſt néceſſaire de détruire, c'eſt qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité eſt, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupières eſt dans la plupart fort épanché, qu'il couvre ſans ceſſe une partie de l'iris, & qu'on le croit deſtitué du muſcle élévateur, ce qui ne leur laiſſe appercevoir qu'une petite ſection de l'horizon; & ils ne

diſtingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arrière pour agrandir l'angle viſuel.

Tout leur maintien annonce la foibleſſe & le dérangement de leur conſtitution, extrêmement viciée: leurs mains ſont ſi mal deſſinées, qu'on devroit les nommer des pattes, ſi l'on vouloit parler proprement: les articulations des doigts ſont comme nouées, au moins le mouvement en eſt-il lent & pénible. Le jeu des muſcles de la mâchoire inférieure ne s'exécute auſſi qu'avec difficulté; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles ſont autrement configurées que les nôtres : le tiſſu en eſt plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe eſt alongé & pendant.

Quoique la phyſionomie des Dondos ne reſſemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur viſage, qu'ils ſont d'origine Africaine : ils ont de grands reſtes de l'air national. On diſtingue également dans les Kackerlakes, le ſang Aſiatique.

Leur extérieur révolte, & effraie même ceux qui les voient pour la première fois, car leur teint eſt encore plus blanc & plus blême que celui des perſonnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le ſang des grandes veines & des capillaires tranſparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc inſipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus ſinguliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nè-

gres; c'eſt-à-dire, qu'ils ne paſſent jamais la trentième année, & les Nègres n'atteignent guères à la ſoixantième, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels ſont les Blafards de l'ancien Continent: ceux qu'on a trouvés au Nouveau Monde, en diffèrent à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres ſoient également frêles & délicats: leur tête n'eſt pas garnie de laine; mais de cheveux longs de ſept à huit pouces, peu friſés, & d'une blancheur éblouiſſante: au-lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds juſqu'à la naiſſance des cheveux: ce poil n'eſt pas ſi touffu qu'on ne puiſſe voir au travers la ſuperficie de leur peau. Leur viſage eſt velu; & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne ſe l'arrachoient; mais ce duvet court qui leur croît aux lèvres & au menton, eſt fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux ſi mauvais, qu'ils ne voient preſque pas en plein jour, & que l'eau en découle auſſitôt que le ſoleil vient à les frapper: ils n'aiment pas à ſortir, hormis que le ciel ne ſoit voilé par des nuages noirs, car la lumière eſt pour eux douloureuſe: elle leur occaſionne des vertiges & des éblouiſſements, parce que leurs organes optiques ne ſauroient ſoutenir le choc des rayons directs, à cauſe de leur relâchement & de leur déſordre.

(*) *Lionel Waffers*, *New Voyage and deſcription*, *of the Iſthmus of America. London* 1704. On a une Traduction Françaiſe fort foible, & aſſez incorrecte de l'Ouvrage de Waffer, qui ſe trouve inſérée dans le Tome IV des *Voyages du Cap. Dampiere.*

On n'a rencontré de ces monſtres qu'à l'Iſthme de Panama, & à la Côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, ſoit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au ſoleil, ſoit à cauſe de la forme de leurs paupières, qui étant retirées par les côtés, & alongées par le milieu, contrefont un croiſſant. Leur peau eſt d'un blanc de linge lavé; leurs ſourcils, leurs cils, & leurs oreilles reſſemblent à la deſcription qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs : le méchaniſme de la viſion eſt auſſi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains ſe tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne ſortent qu'au crépuſcule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaiſſes & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chaſſent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquième & la trentième année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'exiſtent que dans la Zone Torride juſqu'au dixième degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Aſie, à la Nouvelle Guinée, dans les Terres Auſtrales, & au Darien en Amérique. Il eſt vrai qu'on pourroit encore prendre pour des Blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45me & 50me degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous diſent avoir eu les ſourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui eſt un verd mêlangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le cré-

pufcule qu'au foleil ; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des Blafards connus de nos jours : (*) ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Chardin, ce voyageur Philofophe, affure que les Peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'oueft de la Mer Cafpienne, font naturellement bafanés, mais très-fujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniffe, ou au débordement de la bile. C'eft donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le fang & dans les humeurs des indigènes.

Quelques Savants ont penfé que plufieurs Cantons de l'ancienne Europe ont auffi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires fur l'exiftence des *Gobelins* & des *Drufions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suède, & des *Klabauters* en Hollande ; mais eft-il permis d'ignorer que tous ces farfadets rifibles font nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font

---

(*) Saumaife, dans fes *Exercitations fur Solin*, prouve que cet Auteur s'eft trompé lorfqu'il affure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité eft, qu'on en trouvoit feulement quelques-uns parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaife ne paroît pas également heureux dans fes raifonnements, lorfqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à caufe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce Pays ait eu un autre nom, cela eft poffible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend.

fur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaifons fenfibles qui fortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui règne, ou qu'on fuppofe regner dans les fouterrains, bouleverfe l'efprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de femblables illufions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les Naturaliftes qui ont le moins approfondi le phénomène des Nègres blancs & des Blafards, ont foutenu qu'ils conftituoient une efpèce diftincte, auffi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des caufes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns : on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils fe gouvernoient par des Loix particulières & bizarres, que leurs mœurs & leur inftinct étoient en fens contraire de l'inftinct & des mœurs des autres hommes, que les Peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprifent; mais qu'eux fe flattoient que la fortune, qui s'eft plue à les tenir dans l'obfcurité & dans l'aviliffement, leur rendroit un jour juftice, & qu'on les verroit alors fortir triomphants de leurs tanières & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux Continents, & fe mettre eux-mêmes en poffeffion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques Philofophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des fyftêmes abfurdes fur des fables fi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'affurer avant tout de la vérité des faits qui auroient dû au moins leur paroître fufpects,

à caufe de l'excès de leur merveilleux. Nous fommes bien éloignés, & auffi éloignés qu'on peut l'être, de prefcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice : nous ne difons pas qu'il a été au-deffus de fes forces de former une forte d'hommes différente de la nôtre, deftinée à vivre dans des cavernes, & à fubjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos ftériles fpéculations fur ce que la Nature auroit pu faire fi elle avoit voulu : il ne nous convient que de confidérer ce qu'elle a fait en effet; & fi l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce Peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne font ni une race, ni une efpèce, mais de fimples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des caufes accidentelles, qui ont pour un inftant dérogé au plan primitif, & à la Loi commune.

Aucun Voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs raffemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui eft cependant l'endroit où ils font moins rares qu'ailleurs : ces naiffances monftrueufes font auffi extraordinaires en Amérique que dans notre hémifphère; puifqu'on a compté que fur trois cents Dariens bronzés, on ne voit pas un Blafard. Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour favoir s'il y exiftoit, entre les Tropiques, une Peuplade d'Albinos, s'eft convaincu, ainfi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été queftion, & que tous les Blafards qu'on y connoît, font iffus de parents nègres ou olivâtres, qu'ils ne conftituent point & n'ont jamais conftitué une efpèce particulière. On

les regarde, dans leur Pays, comme des animaux ſacrés & rares ; & les Souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs Palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur Cour, où ils ſont ſans comparaiſon plus reſpectés que les nains dans le Sérail de Conſtantinople ; trop foibles pour qu'on les redoute, aſſez malheureux pour qu'on les plaigne, aſſez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à ſe louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus ſurpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les Lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit préciſément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns : auſſi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à ſa Cour, lorſque les Eſpagnols y arrivèrent ; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit auſſi exactement qu'elles l'ont été enſuite par Waffer.

En 1703, on montra au Voyageur de Bruin une Kackerlake dans le Palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une Iſle ſituée au Sud-Eſt de Ternate, où ces perſonnes ſont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que Sa Majeſté Britan-

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle ; de la Conquiſta de Mexico al Emperador.*

On trouvera une Traduction Latine de cet Ouvrage Eſpagnol dans la Collection de Hervagio, ſous le titre de *F. Corteſii de Inſulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

Bantamienne prenoit de temps en temps le plaiſir de coucher avec cette Kackerlake ; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi-fermés, & le viſage ſi gonflé qu'on avoit de la difficulté à en diſtinguer les traits. (*) Ce Prince fit aſſeoir cette femme à ſa table, & ordonna au Voyageur Hollandais de la bien conſidérer, à cauſe de ſa ſingularité ; & il eſt ſurprenant qu'il ne nous en ait pas conſervé un portrait, lui qui a deſſiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laiſſent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, poſſédoit en 1761 trois Blafards ; mais il fit tant d'inſtances auprès de ſon Maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les Iſles voiſines ; & en 1763 on en avoit déja fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac de la pipe de ce Prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des Oraiſons, & à rendre tous les petits ſervices qui ne ſont pas au-deſſus de leurs forces : mais leurs fonctions ſe bornent à bien peu de choſe, ou plutôt à rien ; car leur débilité eſt telle qu'ils ſont impropres à tout travail. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de certains Ecrivains de voyage, que ces Nègres

---

(*) *De Bruins Reizen*, *pag.* 380, *in-fol. Amſterdam* 1714. Il y a toute apparence que cet Ecrivain s'eſt trompé, lorſqu'il s'eſt imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam : c'eſt comme s'il eût dit que les deux nains que ce Prince avoit à ſa Cour, étoient ſes Miniſtres d'Etat.

blancs font la garde au Palais des Souverains de Loango, qui feroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres fatellites que de tels monftres, incapables de commander & d'obéir, incapables de fe battre, incapables enfin de difcerner en plein midi les objets qui les environnent à la diftance de dix pas. Il eft également faux que les Portugais aient acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Bréfil : ils fe connoiffent trop bien en efclaves pour faire de tels marchés. La vérité eft que les vaiffeaux Négriers en ont tranfporté quelques-uns, par curiofité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les Colonies Portugaifes, comme on les montre en Europe. Le Blafard qui a paru en France en 1747, étoit fi défait, fi petit, fi délicat, fi myope, qu'il lui eût été impoffible de foulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour fans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java fur les motifs qui lui faifoient defirer fi ardemment de voir à fa Cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu, que c'étoit une étiquette immémoriale, que fes Prédéceffeurs en avoient eus, que tous les Souverains des Ifles en poffédoient, & que leur Religion promettoit une récompenfe à ceux qui fe chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le Peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les perfonnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'eft-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jufqu'à les canonifer de leur vivant.

On ne fauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins*, qu'on voit en affez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion, capitale de ce Pays: ils font fourds, muets, idiots, prefque infenfibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux, qui leur defcendent jufqu'à la ceinture : ils ne font ni furieux ni malfaifants, quoiqu'abfolument ineptes & incapables de penfer : ils n'ont qu'une forte d'attrait affez violent pour leurs befoins phyfiques, & s'abandonnent aux plaifirs des fens de toute efpèce, fans y foupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, fe croient férieufement brouillés avec le Ciel : (*) on ne les contrarie jamais, on les foigne avec affiduité, on n'oublie rien pour les amufer, & pour fatisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'ofent les infulter, & les vieillards mêmes les refpectent. Ils ont la peau très-livide, & naiffent *Cretins*, c'eft-à-dire, auffi ftupides, auffi fimples qu'il eft poffible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutiffement; ils y perfiftent jufqu'à la mort, & on ne connoît point de remède capable de les tirer de cet affoupiffement de la raifon, & de cette défaillance du corps & de l'efprit : il y en a des deux fexes, & on les honore également, foit qu'ils foient hommes ou

(*) La plupart de ces détails fur les *Cretins* font tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lyon.

femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie ; & c'est justement le cas des Blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* ; & si la violence de leur altération ne les a pas entiérement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouie ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la prière devant le Roi : on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prières par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les Prophètes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur Pays ou ailleurs: les Prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'aient pas, comme les Maho-

métans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne feront très à leur aife dans l'autre. Tous ces différents préjugés fe rapprochent donc, & fe tiennent comme par la main, parce que le Peuple eft le même d'une extrémité de la terre à l'autre : fes opinions font immuables.

Il étoit néceffaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains & les Indiens penfent de ceux qui naiffent Blafards parmi eux; & cette connoiffance, qui a manqué à la plupart des Ecrivains, fervira à développer les caufes de ce phénomène. S'il eft avéré qu'il n'y a pas de Peuple entier de Nègres blancs; s'il eft avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou bafanés, fans conftituer une race ou une variété dans le genre-humain, non plus que ceux qui ont la jauniffe ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suiffes; il fera moins difficile de découvrir la fource de cette fingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturaliftes qui nous ont précédé, les principes fur lefquels elle eft fondée, ne fauroient être ni plus clairs, ni plus inconteftables.

Comme le fperme des Nègres & des bafanés eft plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre, il eft parlà même plus fujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant fa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décompofition de la fubftance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la diffipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident furvenu à la liqueur féminale, produit un enfant

dont le teint ne peut reſſembler à celui de ſes parents : cet enfant, ſoit mâle, ſoit femelle, eſt ordinairement d'un blanc de lait ; il peut auſſi être couleur de garance, d'un rouge ſombre, & orné de cheveux qui tirent ſur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curioſité au Bréſil : (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il eſt probable qu'elle étoit originaire d'une Province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à crinière rouſſe, & dont la peau eſt bronzée, au-lieu d'être couleur de ſuie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la ſtature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations ſemblent donc ſe rapprocher : la dernière n'eſt que la conſéquence ou la ſuite de l'autre. Elles pourroient ſe combiner dans le même ſujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Aſie, & les Dondos d'Afrique, entre leſquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de ſafran ; & ce phénomène eſt ſi peu nouveau, que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

(*) Voyez *les Commentaires de Margrave ſur l'Hiſtoire Naturelle du Bréſil*, imprimée à la ſuite des Œuvres de Piſon. Amſterdam 1658.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagène dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre : un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, Ex-Gouverneur de Carthagène, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionysio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts tous deux jeunes. On ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systêmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet, il résulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des Observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il résulte, dis-je, de ces expériences, que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale : il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Nègre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. (*) Ce prodige, observé par un Physicien

(*) Dans une Lettre de Mr. Parson à Mr. le Comte de Morton, Président de la Société Royale.

très-éclairé, doit nous rendre moins ſuſpecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, ſain, vigoureux, & d'une Négreſſe infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds juſqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre : ſes cheveux étoient auſſi de ces deux couleurs : vers la partie ſupérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouiſſante, pendant que le reſte de la chevelure étoit ſimplement friſé & d'un noir obſcur : on n'admira pas long-temps cette créature ſi remarquable; la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de ſingularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particuliérement près de Craſnoyar, ſur le fleuve Jeneſei, quelques hommes reſtés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuſe; on l'appelloit *Piegaga* ou *Pieſtra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle eſt éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes diſperſés de côté & d'autre ſans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à ſe montrer dans les grandes villes de l'Europe : ſes cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches, de la largeur d'une petite pièce de monnoie : il étoit tacheté de même ſur le corps; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulières que ſur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet Officier trouva plu-

ſieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des panthères;) les taches formoient des marques irrégulières, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, ſi ces taches leur venoient de naiſſance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des ſuites de maladies.

Ce n'eſt point dans les faits atteſtés par Strhalenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition ſur l'exiſtence de la horde bigarrée eſt indubitablement fauſſe : l'Auteur très-exact & très-inſtruit des *Notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares*, dit que le réſultat des informations qu'il a faites dans le Pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, eſt que cette tribu n'a jamais exiſté, & qu'on en a, à cet égard, impoſé au priſonnier Suédois. Mr. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons Interprêtes, & tous les ſecours qu'un Savant peut exiger pour voyager utilement, a auſſi entrepris des recherches ſur la *Pieſtra Horda;* & quoiqu'il ſoit conſtaté qu'il y a eu une Nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui ſe trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Pieſtra Orda* ou *Horda* eſt déja indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'eſt donc pas dans la *Deſcription de l'Empire de Ruſſie par Strhalenberg*, qu'il eſt fait mention pour la première fois de cette Horde : Mr. Gmé-

n'eſt point vrai que les hommes qui la compoſoient, aient été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ſes juſtes bornes, & en ſéparer le faux qui y eſt confondu avec la vérité. Comme les Tunguſes & les habitants des environs de Craſnoyar ſont naturellement baſanés, ainſi que les Kamſchatkadales, il n'eſt pas impoſſible qu'ils ſoient ſujets à la même indiſpoſition qui trouble les ſources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de ſorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la ſuite d'une maladie, cela n'eſt pas plus ſurprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fièvre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la ſubſtance qui ſert à la réproduction, puiſſe ou ſe charger, ou entraîner avec elle un levain vénimeux qui agiroit ſur

lin, qui a pris à tâche de contredire Strhalenberg à chaque page, eſt contraint néanmoins d'avouer que cet Officier a pu voir des hommes bigarrés par les ſuites de quelque maladie. Quant à l'Auteur des notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas abſolument coucluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à ſa Cour; puiſque c'étoit le Prince le plus curieux de ſon ſiècle, & qui avoit un goût décidé pour l'Hiſtoire naturelle; mais du temps de Pierre I, on ne connoiſſoit pas encore toutes les ſingularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des Officiers Suédois qui y ont été envoyés priſonniers, qu'on a reçu les premiers éclairciſſements ſur l'intérieur de ce vaſte Pays : c'eſt auſſi à eux, & ſur-tout à Mr. P. D., qu'on eſt redevable de l'Hiſtoire d'Abulgazi, qui ſeroit peut-être reſtée à jamais inconnue, ſi un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuſcrite à Tobolsk, d'un Marchand Bukarois.

le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité : les vertus sont passagères, le mérite est personnel ; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre, que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénètrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien, provenu du pere.

La couleur de la matière séminale dans les Nègres n'est pas une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernières expériences de Mr. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la subs-

(*) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant d'Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum caeterorum*

tance ſpermatique, comment expliqueroit-on l'affoibliſſement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en ſe mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron baſané? En ce cas, la matière colorante ſe délaie & ſe perd par le mêlange continuel des ſpermes : le contraire arrive lorſqu'on admet, pendant quatre générations ſuivies, quatre peres noirs avec trois meres baſanées & une mere blanche : le dernier produit de cette filiation eſt, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croiſe ; mais ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que dans ces animaux le noir & le blanc forment ſur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonſcrites par un contour ; au-lieu que dans l'homme tout le corps ſe peint exactement de la même nuance, ſans diſtinction de clair & d'obſcur : le métif iſſu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une ſeule tache ſur tout ſon épiderme, qui eſt, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (*) Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'eſt pas un mulâtre,

---

hominum, ſed atra, ut color corporis; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. *in-fol. Amſtel.* 1763.

Ariſtote, qui avoit lu ce paſſage, nie la vérité du fait; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru auſſi ſenſible qu'Hérodote l'inſinue : peut-être auſſi avoit-il manqué d'occaſions pour faire des expériences.

(*) Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reſte du corps; mais on ne peut nommer cela des taches,

comme font les mulâtres de l'efpèce humaine ; mais il eft pie, ou fa robe eft bigarrée de marques qui tranchent les unes fur les autres. J'ignore les caufes de cette différence ; car fi l'on vouloit l'attribuer au poil qui eft fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît auffi des enfants pies ou tachetés, fans qu'ils aient le poil plus denfe que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du fperme fe perd par des vices de la complexion, on conçoit aifément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en reffentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents fains & vigoureux. Sans infifter plus long-temps fur des conféquences fi fenfibles, il fuffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des Blafards l'emporte fur l'explication propofée par Mr. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négreffe peut changer le teint du fœtus végétant dans fon fein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que foit le refpect que nous ayons pour les vaftes connoiffances de ce Savant, nous ofons dire qu'il eft impoffible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre Continent tiennent leur dégénération des fantaifies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de reffufciter d'anciens paradoxes, ou d'en foutenir de nou-

---

puifque la couleur va toujours en s'éclairciffant depuis les coudes jufqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

veaux, eût renouvellé, dans ce siècle, la puissance de l'imagination des mères sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un systême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des mères, puisque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les Blafards sont redevables de leur abâtardissement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang, & la liqueur séminale de leurs parents. La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouie, la briéveté de leur vie, qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptomes dénote assez que le fluide nervèux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux : les yeux rouges des Nègres blancs

---

(*) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards : Ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mère, lorsqu'elle regardoit la pleine Lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

feroient une exception difficile à expliquer, ſi l'on n'obſervoit la même choſe dans de certains oiſeaux & de certains quadrupèdes : plus les lapins ſont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage ; & plus leurs yeux ſont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a auſſi des Albinos dont l'iris & la chevelure ſont également rouges ; de ſorte qu'ils ſe rapprochent par-là de la règle générale : cette ſingulière nuance des yeux eſt le caractère le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à réſiſter au grand éclat. Les ſucs nerveux, eſſentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conſéquence néceſſaire, le défaut des organes optiques, qui ne ſont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rouſſe, elle ne paroît être qu'une ſuite de leur altération ; on peut même ſoupçonner que cette couleur de poil eſt une ſorte de maladie dans les blancs, qui ne ſont point roux ſans être pâles, & ſans répandre une odeur déſagréable : on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des ſouillures & des taches lenticulaires, occaſionnées par des matières craſſes & impures qui ſe dépoſent & s'accumulent à l'orifice des vaiſſeaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui ſe manifeſte davantage en été, lorſque la tranſpiration eſt ſenſible.

L'alongement des paupières qui caractériſe également les Nègres blancs de l'ancien Continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupières eſt un tiſſu de la même ſubſtance que la pellicule du prépuce ; & Malpighi avoit déja découvert de ſon temps, que l'épaiſſeur du corps muqueux produiſoit la

longueur du prépuce; d'où l'on infère qu'elle cauſe auſſi l'excroiſſance du diaphragme des paupières. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fauſſe de cette viſcoſité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réſeau organiſé; mais ſon erreur à cet égard ne nuit point à la juſteſſe de l'obſervation.

Je viens maintenant à la plus intéreſſante queſtion qu'on forme ſur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils ſont impuiſſants dans l'un & l'autre ſexe.

La force de la maladie nerveuſe dont ces hommes ſont attaqués, eſt ſuſceptible de différents degrés : les uns ſont plus dangereuſement altérés que les autres : & de là ſont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des Voyageurs ſur la propagation de ces individus. A l'Iſthme de Panama, un Blafard & une Blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture eſt, au témoignage de Lionel Waſfer, baſanée, couleur de cuivre jaune, ainſi que le reſte de la nation; de ſorte que la cauſe qui avoit corrompu le ſang & le ſperme des parents, diſparoît à la ſeconde ou à la troiſième génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux Blafards dont la conſtitution n'a pas tant ſouffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphoſe, une défaillance eſſentielle, ſont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans ſa deſcription de l'Afrique, qu'il eſt très-certain que les Nègres blancs des deux ſexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils ſont reſpectivement ſtériles à tout âge; & il inſiſte tant de fois là-deſſus, qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer de croire qu'il

étoit

étoit bien inſtruit, lorſqu'il a fait cette dépoſition, qui ſe trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans ſa *Vénus phyſique*, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales, il s'y étoit informé ſi les Albinos propageoient entr'eux; qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & ſe tranſmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité, & toutes les ſingularités monſtrueuſes de leur tempérament : mais le témoignage de ce Voyageur, qui n'étoit qu'un Négociant riche, & non un Naturaliſte éclairé, n'eſt pas d'un grand poids dans une diſcuſſion ſérieuſe, où il ne s'agit pas de raſſembler ce que les gens du Peuple diſent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux Chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces Blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiſer un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là ſi ces créatures ſont viciées dans l'intérieur des vaiſſeaux ſperma-

(*) Mr. de Maugiron attribue les cauſes du *Cretinage* des Valaiſains à la mal-propreté, à l'éducation, aux chaleurs exceſſives des vallées, aux eaux, & aux goîtres qui ſont communs à tous les enfants de ce Pays; mais il y exiſte probablement une autre cauſe plus ſpécifique, que l'on ſera plus à portée de connoître quand on ſera parvenu à obtenir la permiſſion de diſſéquer un de ces *Cretins*.

tiques; car il eſt ſûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préſentent rien d'extraordinaire, & l'organiſation en ſemble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Piſon, qui a diſſéqué un Nègre blanc au Breſil, s'il avoit entrepris la deſcription de ſon corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les cauſes de ſa blancheur dans le tiſſu de la peau, ſon travail eſt devenu inutile, relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il n'eſt point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque abſolument, & on manquera encore long-temps de connoiſſances anatomiques ſur cette ſorte d'hommes ſi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut ſavoir de leur propagation ſe réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Négreſſe blanche ne produiſent jamais enſemble; mais il eſt arrivé dans l'Iſle de Biſſao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une Blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant ſemblable à ſon père, c'eſt-à-dire, d'un Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Aſie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là paſſent pour être féconds. Au reſte on n'a jamais vu d'Albinos qui n'euſſent eu des Nègres ou des Baſanés pour pères: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulières & ſuivies, ils ne ſeroient ni ſi

(*) *Relation du Sieur André de Brue: Hiſt. des Voyages, Tome III, p. 380. in-4to.*

chers, ni rares au point que les Souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en ſouhaitent. Battel, qui avoit long-temps réſidé à la Cour du Roi de Loango, ne ceſſe de répéter que rien n'eſt moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on eſt obligé de les offrir tous indiſtinctement au Prince, qui les retient dans ſon Palais & à ſon ſervice.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les baſanés; & de là il s'enſuit que leurs Blafards ſont plus impuiſſants, & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils ſont conſtamment ſtériles en Afrique, quoiqu'ils ne le ſoient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la ſubſtance prolifique : on n'a pas formé un aſſez grand recueil d'obſervations faites de ſuite & ſur un même plan, pour déterminer la cauſe première de ce phénomène : toutes les maladies dangereuſes ſont blanchir les Nègres ; mais cette lividité eſt paſſagère, & ſe diſſipe par la convaleſcence, ou finit par la mort ; mais les Nègres des deux ſexes, à qui il eſt arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des Blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la Côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants ſont auſſi bron-

zés que les Dariens ? L'air eſt très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Iſthme du Nouveau Monde ; & ce qui prouve que cette inſalubrité a quelque influence ſur le changement du teint, c'eſt qu'on a remarqué que les Négreſſes d'Afrique qu'on tranſporte à Carthagène & à Panama, y accouchent plus ſouvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux Villes paſſe pour être le lieu le plus mal-ſain des Indes occidentales ; la lepre, le mal vénérien, le *Paſme*, la *Culebrilla*, le *Vomito priéto*, ou la chapetonnade, y ſont endémiques : la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur phyſionomie ; leurs mouvements ſont mous & pareſſeux ; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conſervent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois ; au bout de ce temps leur teint ſe flétrit, l'incarnat de leurs joues diſparoît à jamais, leurs forces ſe perdent, & ils n'ont plus rien qui les diſtingue extérieurement d'avec les indigènes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'athmoſphère dans ce déplorable ſéjour, par les ſymptomes qui s'y manifeſtent dans les habitants, que l'avarice ſeule peut ſoutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a obſervé en Aſie que de certaines petites Iſles, ſituées autour de Java, fourniſſent plus ſouvent des Kackerlakes que Java même : les Dondos ſont moins rares à Congo, à Angola, à

Loango, que dans les Etats de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déja disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recèle le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypothèses erronées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de Savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées, qu'on désespère d'y parvenir quand on commence à les chercher. Un Ecrivain célèbre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les Peu-

ples noirs, des enfants blancs; ce que perſonne ne conteſte.

Il eſt dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a ſoupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, iſſus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'eſt pas à des perſonnes inſtruites, ſans doute, que ce ſoupçon eſt venu; & ſi l'on vouloit, en un ſeul mot, démontrer que ce ſentiment eſt deſtitué même de vraiſemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des Blafards à l'Iſthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun ſinge de la taille de dix-ſept pouces ſur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau Continent: il eſt donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique ſous l'Equateur, n'ont pas eu des magots pour pères. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémiſphère, ils ſont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute ſur leur origine dans leur Pays natal. On verra, dans la Section ſuivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été obſervé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, ſur la poſſibilité de ſon exiſtence: & quand il exiſteroit en effet, la difficulté reparoîtroit ſous la même forme; puiſqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature ſeroit blafarde avec des yeux de hibou.

En réſumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points ſuivants, comme autant de notions acquiſes, ou comme au-

tant de conféquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Voffius le jeune, une maladie cutanée; mais leur fyftême nerveux, & toute leur conftitution ont reffenti une défaillance fi effentielle, fi efficace, qu'il n'eft pas poffible qu'ils puiffent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre-humain, ni une efpèce, ni une race, ni une variété; parce que ce font des individus ifolés, abfolument privés de la puiffance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur reffemblent.

Mr. le Cat de Rouen foutient que le Lapin blanc eft le Nègre blanc de fon efpèce : il n'y a aucune jufteffe, ni même aucun fens dans cette fauffe comparaifon ; puifque ces lapins ne font ni malades, ni aveugles, ni ftériles : au contraire, ils produifent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduifent à leur tour des générations fuivies & toujours femblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a fuppofé qu'il en étoit ainfi parmi les Dondos de l'Afrique, il fe dépouillera certainement de ce préjugé, en lifant les obfervations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les rofes rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que des gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus furprenant fur les animaux fauves, qui y

acquièrent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur tëint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupèdes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mêlange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé: il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les emploient ou qui les achètent. (*)

La surdité, ou du moins l'affoiblissement de l'ouie n'est, dans les Blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, sans taches, sont ordinairement si sourds, qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, si recherchés, qu'on nous amène d'Angora en Syrie, n'entendent presque point;

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: aussi l'espèce rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce Pays.

aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouie diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hiver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes, qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes & des Dondos, réside dans la liqueur spermatique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommée *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair : on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops;* on sait seulement qu'il est le même dans la moëlle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matière qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entière dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales; cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mère que du père, & qu'elle peut même provenir de la mère seule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos, ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance : elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites, qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non-ſeulement les véritables Nègres ſimes, coëffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les Baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des Blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſoufferte : ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, ſont moins viciés que les autres, dont la crinière eſt blanche ſans mêlange : Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue, & la ſagacité de leur ouie.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'interroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomènes, en faiſant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit ou s'introduire, ou croître ſubitement dans la liqueur ſéminale des blancs ; il ne peut donc

pas naître un enfant olivâtre ou nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foibleſſe pour des amants venus de la Côte de Mélinde ou de Sierra-Leona; elle a donné un héritier à ſon époux, que ſon époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi manè videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il ſoupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs ſuffiſamment convaincu de la régularité, de la ſainteté de ſes mœurs? Il n'y a point de milieu : ſi elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain allégueroit-on le pouvoir de ſon imagination, & les ſuites de la frayeur qu'ont produit ſur ſon eſprit des Maures qu'elle a vus de loin; ces excuſes ſeroient rejettées par des Phyſiciens éclairés, quoiqu'un Juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, ſingulière, long-temps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce ſiècle : les Médecins la nomment tantôt *l'Ictere atre* & tantôt *l'Hydropiſie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jauniſſe & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans ſon plus haut période, colorer la peau juſqu'au point de la faire paroître d'un noir de ſuie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque: & tous les Journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comteſſe de ***, qui eſt devenue deux fois, avant ſes couches, auſſi noire qu'une Mulâtreſſe, ſans qu'on ait obſervé dans les enfants dont elle s'eſt délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indiſpoſition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matière ſpermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogènes, noirs, ou noirâtres ; c'eſt indubitablement cette ſorte d'ictere ; mais s'il provenoit de l'union de deux perſonnes ainſi viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur, on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puiſqu'ils avoient, avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet ; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lèpre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe tranſmettoit aux enfants dans le ſein de la mere : ils naiſſoient livides, blêmes : quoique moins blafards que les Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matière crétacée ; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal. (*)

(*) La lèpre que les Européans ont tranſportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes ſymptomes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

„ Quoique les lépreux des environs de Carthagène, dit „ Ulloa, ſouffrent les incommodités inſéparables de cette

Ainſi cette lèpre épidémique qui ſurvient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'eſt point contagieuſe, ſans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs perſonnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce ſeroit un goût étrange que de choiſir des peſtiférés pour Pages, ou pour Aumôniers.

Comme dans une matière ſi intéreſſante & ſi difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit poſſible, après tout, d'abonder en ſon ſens, de ſe complaire en ſes idées, de voir les objets ſous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une ſeule cauſe; j'ai conſulté, en 1767, ſur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, Mr. Meckel, un des plus habiles Anatomiſtes de l'Europe, & le ſeul qui ait diſſéqué avec les yeux d'un Phyſicien pluſieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la ſource de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la ſolidité de mes obſervations ſur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaiſir que ſes deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un*

„ maladie, ils ne laiſſent pas que de vivre long-temps, de
„ ſorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt
„ étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiſcen-
„ ce, & combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints
„ de réprimer cette paſſion déréglée : auſſi leur permet-on de
„ ſe marier pour prévenir les déſordres qui ne manqueroient
„ pas d'en réſulter. „ *Voyage au Pérou*, *T. I*, *Liv.* 5, *pag.* 42.

rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumière mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, *la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs : vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc ; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps : les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes.* (*)

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique, eussent toujours ou l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands Maîtres & les Savants les plus distingués : leurs Ouvrages acquerroient par-là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite ; mais la précipitation avec laquelle la plupart des Auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire : ils abusent étrangement de leur propre facilité : en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant ; leurs Livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solemnelles & si vaines : l'empressement à publier rapidement plu-

(*) Extrait de la Lettre de Mr. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

ſieurs volumes ſous des titres faſtueux, les oblige à faire un uſage outré de leur imagination : on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des obſervations; mais le temps leur a manqué : ils ne nous donnent que des peintures infidelles, froides, & des raiſonnements vagues, qui s'étendent ſous leur plume. Cependant ce n'eſt rien dire que de raiſonner beaucoup dans des matières où il faut inſtruire par des faits ceux qu'on croit aſſez habiles pour pouvoir ſe paſſer des ſyllogiſmes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

PLuſieurs raiſons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une deſcription exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a ſoutenu long-temps, dans les Univerſités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes, mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refuſoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être auſſi parmi les Philoſophes du quinzième ſiècle, qui ne ſavoient guères que de la Théologie : on verra ici la peinture de cet animal aſſez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoiſſoit pas beaucoup mieux. Si

l'on prenoit à tâche d'excuſer cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroiſſe, je ne ſais ſi l'on ne pourroit y réuſſir : quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens aſſaſſiner de ſang froid, ſans motif, ſans beſoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne ſe défendirent pas; quand on vit que l'on chaſſoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chaſſe des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient ſaiſis, il y eut ſans doute quelque Docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impoſſible que des hommes pouvoient traiter ainſi d'autres hommes, dans un autre hémiſphère : il crut donc que ces êtres détruits par les Eſpagnols, ne conſtituoient qu'une eſpèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher ſur deux pieds, & d'articuler des ſons qui reſſembloient à des paroles.

Cette première erreur en a entraîné une autre de la part des Naturaliſtes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang qu'on s'eſt propoſé de faire connoître : quelques Auteurs qui ont ſu diſtinguer des individus ſi différents, ont ſoupçonné néanmoins que l'Albino pour-

(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Eſpagnols à la deſtruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *Canes Alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particulière, amenée en Europe par les Alains, qui s'en ſervirent auſſi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Eſpagne, dont les deſcendants ſe ſont revanchés ſur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Hiſtoire.

pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Négresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du Nouveau Monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Bresil, & que les Nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre.* (*) Les Relations du Paraguai, qui disent que cette Province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance, (**) les Naturalistes n'ayant jamais pu se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone Torride de notre Hémisphère ; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux ; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les

(*) *Homme-Tigre.* Voyez *le Supplément aux trois cents animaux. Londres* 1736.

(**) *Relation des Missions du Paraguai*, *pag.* 152.

plantations, pillent les cases des Nègres, & incommodent toute une Contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance; (*) tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoi qu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours; & ce

(*) Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

„ Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quantité de singes de différentes espèces; le Pays en est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de la rivière, & vont ordinairement en troupes: chaque troupe a son chef, qui est beaucoup plus grand que les autres. Quand la marée est basse, ils mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent, ils se rapprochent les uns des autres, jusques à une certaine distance, où ils paroissent faire halte: ensuite les gros *Macous*, ou chefs des deux bandes, s'avancent jusqu'à trois ou quatre pas, se font des mines & des grimaces, comme s'ils s'entre-parloient: ensuite faisant tout-à-coup volte-face, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, & prennent des routes différentes. Au retour de la marée, ils se perchent sur des arbres, jusqu'à ce que le Pays soit à sec. Je prenois souvent plaisir d'observer tout leur manège: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient au soleil: une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe & se fit suivre par un mâle; le gros *Macou* qui s'en apperçut un moment après, y courut; il ne put rattraper le mâle, qui se sauva à toutes jambes; mais il ramena la femelle, à qui il donna, en présence des autres, plus de cinquante soufflets, comme pour la châtier de son incontinence. „ *Tome I, pag.* 194, *Amsterdam* 1736.

qui prouve combien il y a de difficulté à en ſaiſir quelques-uns, c'eſt qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un ſiècle : quoique les Directeurs des ménageries & des cabinets d'Hiſtoire Naturelle n'aient rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des Côtes de l'Afrique, leurs Correſpondants n'ont pu les ſatisfaire.

C'eſt à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît ſi intimement apparenté au genre-humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moraliſtes, pour faire oſtentation d'une ſévérité outrée, ont condamné d'avance tous les eſſais qu'on feroit tenté d'entreprendre dans la ſuite, en les déclarant criminels & attentatoires aux Loix que chaque genre doit reſpecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indéciſion où l'on eſt à l'égard de l'Orang, excuſeroit les moyens dont on ſe ſerviroit pour s'aſſurer de ſon caractère générique, & qu'auſſi long-temps qu'on peut former ſur ce caractère des doutes raiſonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puiſque l'expérience ſeule nous apprendroit vers quel degré eſt tracée la ligne de ſéparation entre ſa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des Obſervateurs microſcopiques ont fait, en Italie, des eſſais & plus inutiles & plus indécents, ſans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philoſophiques qui n'ont ni bouleverſé l'ordre de la ſociété, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, ſoutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Oeuvres de Pison, (*) a les os du *femur* & du *tibia* alongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis, précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel méchanisme merveilleux la Nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupède à l'espèce réellement bipède : ce secret a consisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & la *tibia* trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derrière pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente; parce que, pour roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arrière-corps oscille & balance par un mou-

(*) *Amsterdam*, *chez Elsévir* 1658, *in-fol.* Bontius dit que les Insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négresse & d'un Singe de la grande sorte; ce qui est si faux que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatile, la Nature a employé un autre méchanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallélement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiseaux ne sont donc pas des bipèdes droits; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournée par derrière, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

vement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occaſionne aux nerfs trop tendus une eſpèce de ſpaſme. On ne peut donc compter pour de vrais bipèdes que l'Homme & l'Orang-Outang ; auſſi celui-ci marche-t-il continuellement debout, ſans gêne, ſans contorſion, ſans balancement : il eſt vrai que ſon équilibre ſeroit encore plus exact, & ſon port plus ſûr, ſi on lui donnoit une chauſſure plate & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'induſtrie de s'appliquer, afin d'égaliſer le plan de leur ſole, & de la faire porter également par tous les points de ſa ſurface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adreſſe, dont l'un ſeroit chauſſé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage ſeroit du côté du premier, parce que ſa démarche étant plus parfaite, ſa réſiſtance ſeroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire ſon équilibre.

Tous les Orangs qu'on a juſqu'à préſent offerts à des Phyſiciens & à des Anatomiſtes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur dernière croiſſance, en ſorte qu'on n'a pu rien décider ſur leur grandeur reſpective : ceux que Mrs. Tyſon, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou deſſinés, n'étoient que des adoleſcents, à peine pourvus de toutes leurs dents, compoſées, à l'inſtar des nôtres, de trente-deux pièces, dont il y en a vingt molaires, huit inciſives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme : Battel prétend même qu'ils ſont auſſi puiſſants, auſſi grands, auſſi robuſtes que les Nègres; & en général, tous les Voyageurs s'accordent à nous repréſen-

ter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de consomption : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est sur-tout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton : leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'Isle de Java; ceux des Côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carène, comme celle des quadrupèdes, mais de forme plate & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles essuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles aient un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

(*) Parmi les Singes il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arrière-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

Outre les réfervoirs de la bouche, que les Zoolographes nomment indifféremment falles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre fon organifation interne & externe, & celle des finges (*) les plus anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne fauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correfpondance & de relation qui exifte entre leur ftructure & leur anatomie refpective. Enfin, il diffère auffi effentiellement du finge, qu'il reffemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lefquels il s'écarte de notre économie, ne font pas de la dernière

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'affignerai feulement fix de ces différences palpables : on pourra par cet expofé juger des autres.

1. Les finges ont le foie divifé par lobes; tandis que ce vifcère, dans l'Orang-Outang, eft entier comme dans l'homme. 2. Les finges ont les vertèbres percées pour le paffage des nerfs; l'Orang a ces vertèbres comme l'homme, fólides & fans ouverture. 3. L'*os facrum* eft compofé, dans les finges, de trois pièces, & dans l'Orang de cinq pièces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix;* les finges en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les temples des finges diffèrent des tempes, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties effentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il réfulte de la ftructure & de la pofition des os dans les finges, qu'ils font deftinés à marcher à quatre pattes; il réfulte, au contraire, de la ftructure du fquelette de l'Orang, qu'il eft un vrai bipède, & le feul de cette efpèce qu'on connoiffe dans la nature, après l'homme : c'eft un aveu que Mr. Tyfon a fait lui-même, quoiqu'il penfât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un finge ordinaire, comme il tâche de le prouver dans fon *Effai philofophique fur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres, & les Sphinx des anciens.* Voyez la fuite de fon Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien fupérieur à fon *Effai.*

importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractère effectif, puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente; & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertèbre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légère que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & sur-tout par l'écart que fait le pouce, qui au-lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractère plus marqué que les précédents, je n'ignore

point qu'il y a aux Indes, & ſur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied ſont également déſunis d'avec le ſecond orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyſon, qui a diſſéqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles ſont ſi imperceptibles, qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur diſcerner de ſemblables variétés d'un homme à un autre homme, ſoit dans l'appareil extérieur des membres, ſoit dans la forme & la diſpoſition des inteſtins : j'omets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues liſtes dans les Nomenclatures du règne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzee*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne font que des appellations ſynonymes, qui déſignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, où il ſe nourrit de feuilles, de racines, & de fruits ſauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & ſait, en cas de beſoin, faire pleuvoir une grêle de pierres ſur ceux qui l'atta-

(*) *Orang-Outang* ſignifie, en langue Malaïe, homme ſauvage, libre, indépendant; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

quent : mais il n'inquiète jamais quiconque ne l'offenſe point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles; & Mr. de la Broſſé (*) aſſure qu'il a connu à Lowango une Négreſſe qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une caſe de feuillages, car ils cabanent auſſi proprement que les Nègres. Il eſt ſurprenant que ce Voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour ſavoir ſi elle avoit conçu des ſuites de ſa débauche : la paſſion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarraſſeroit davantage celui qui en contemplant cet inſtinct, ou cet égarement de l'inſtinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, ſi l'on ne connoiſſoit le même penchant aux ſinges Pithèques & Cercopithèques. Ce n'eſt donc pas ici un réſultat de la réflexion que l'Orang ſeul pourroit faire ſur l'imitation & l'analogie de ſa race avec la nôtre ; puiſque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, careſſent les femmes avec tendreſſe, les pourſuivent, les perſécutent, & repouſſent les hommes d'un geſte acariâtre, & avec tous les ſymptomes de la jalouſie ; tandis que les guenuches ont les femmes en averſion, & briguent les careſſes des hommes.

Cette inclination ſe manifeſte en général dans toute la famille des ſinges Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, ſans qu'on en apperçoive la moindre

(*) Cité par Mr. de Buffon, dans ſon *Hiſtoire des Animaux*, Tome XIV.

apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection phyſique pour les mâles ou femelles du genre-humain. Ces conſidérations me portent de plus en plus à croire que la reſſemblance eſt la ſeule cauſe qui abuſe les ſinges, & l'on peut inférer de là que cette ſimilitude eſt infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour ſaiſir une partie des perceptions de leur ame, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte; car il eſt certain que ces ſinges, en conſidérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela ſuppoſe en eux des idées de comparaiſon & un raiſonnement ſupérieur à l'inſtinct machinal qu'on leur accorde: cela ſuppoſe qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui réſulte d'un contour tracé ſans rudeſſe, & avec régularité, fait en eux une impreſſion très-ſenſible, juſqu'au point que des Naturaliſtes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, ſoutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervèſcence, leurs propres femelles pour les nôtres, ſi malheureuſement le choix en étoit à leur diſpoſition. Il eſt certain encore, qu'ils ont la ſagacité ſingulière de diſtinguer le ſexe, de quelque façon qu'il ſe traveſtiſſe, quelque ſoin qu'il apporte à voiler ſon caractère; & une femme qui ſe préſente devant eux en habits d'homme, en eſt ſur le champ reconnue malgré ſon déguiſement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire ſubtilité de leur odorat, dont on croit que

le ſens eſt d'autant plus perfectionné, qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'eſt qu'une conjecture & une ſimple probabilité; car il eſt poſſible enfin, qu'ils diſtinguent par la vue ce qu'ils paroiſſent diſcerner par l'odorat, qui ne me ſemble point devoir être auſſi parfait dans les ſinges qu'on le penſe, & ſur-tout dans l'eſpèce qui n'eſt pas cynocéphale, puiſque leur nez eſt trop écraſé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & ſoit tapiſſé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on ſait, la juſteſſe de ce ſens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans ſon état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation; & ſi des perſonnes intelligentes, ſi des Philoſophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manières affables, on pourroit la pouſſer très-loin; mais juſqu'à préſent cette éducation n'a été confiée qu'à des Matelots, ou à des Saltimbanques Moreſques, qui ne lui ont enſeigné que peu de choſe, ou ce qu'il ne lui importoit point de ſavoir. Quelles que ſoient les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ſes actions ſont toujours plus réfléchies que celles des ſinges: moins mièvre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des tranſports bruſques, ni à des geſticulations impertinentes, ni au ton de la dériſion, comme les magots: il n'exprime pas ſes affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colère: plus triſte que grave, plus mélancolique que ſérieux, il ſemble regretter ſa liberté & ſa

patrie. Je ſais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat diſent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins les Obſervateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, ſavent ſe contenir, & ne copient jamais la déteſtable lubricité du Papion.

„ J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang préſenter „ ſa main pour reconduire les gens qui venoient le viſi-„ ter, ſe promener gravement avec eux, comme de „ compagnie : je l'ai vu s'aſſeoir à table, déployer ſa „ ſerviette, s'en eſſuyer les lèvres, ſe ſervir de la cuiller „ & de la fourchette pour porter à ſa bouche, verſer „ lui-même ſa boiſſon dans un verre, le choquer lorſ-„ qu'il en étoit invité, aller prendre une taſſe, une „ ſoucoupe, l'apporter ſur la table, y mettre du ſucre, „ y verſer du thé, le laiſſer refroidir pour le boire; & „ tout cela ſans autre inſtigation que les ſignes ou la „ parole de ſon Maître, & ſouvent de lui-même. Il „ ne faiſoit du mal à perſonne, s'approchoit même avec „ circonſpection & comme pour demander des ca-„ reſſes. „ (*)

Il eſt plus facile de décrire cette ſingulière créature que de la définir : ſa ſtructure interne & externe, ſes habitudes, ſon génie, prouvent ſans réplique que ce n'eſt pas un ſinge. Eſt-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre ſecondaire, & placé au deuxième rang dans l'univerſalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturaliſtes ont diſputé avec

---

(*) *Hiſtoire Naturelle*, Tome XIV, pag. 53, in-4to. au Louvre 1766.

aigreur, & sans succès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systêmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systêmes.

Il semble que Mrs. Tyson, Klein, (*) & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermède, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrémité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les règnes par une série & un enchaînement sensibles, pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux règnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas: ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense,

(*) *Theodori Klein, Quadrupedum dispositio*, *pag.* 86. *in-4to. Lipsiæ* 1751.

aussi grand, aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs & noirs; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achètent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé *le Juste*. (*)

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses Sujets; mais cela n'est guères croyable, si l'on compte le grand nombre d'Ordonnances & de Réglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents Edits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *le Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

muets. (*) Mr. Rouſſeau auroit dû faire attention que ces Sauvages étoient ſolitaires, & que la parole exigeant néceſſairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impoſſible & inutile : il auroit dû, pour prouver ſon paradoxe, nous marquer ſur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes aſſemblés au nombre de dix à douze, & deſtitués en même temps du don de ſe faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs beſoins par l'articulation des ſons de la langue. Comme on n'a jamais ſurpris, ni dans l'ancien Monde, ni au nouveau Continent, ni aux Terres Auſtrales, un troupeau de Sauvages dégradés, & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorſqu'ils avoient perdu preſque toutes leurs autres facultés morales, il s'enſuit que le talent de parler eſt auſſi naturel à l'homme réuni avec ſes ſemblables, que le talent de voir & d'entendre eſt naturel à l'homme iſolé, & abandonné, ſoit dans ſa jeuneſſe, ſoit dans l'âge viril, parmi les bêtes ; car nous avons déja remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Profeſſeur d'Eloquence, délaiſſé dans l'Iſle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant ſept à huit ans d'exil & de ſolitude.

Ce n'eſt donc pas raiſonner conſéquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer ; car s'ils avoient jamais poſſédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puiſſance de l'organe vocal que de la puiſſance de l'ame, il leur eût été impoſ-

---

(*) Voyez *les Notes ſur le Diſcours ſur l'inégalité des conditions*, *pag.* 227, *Amſterdam* 1755.

impoſſible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente enſemble.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir, ſi avec un cerveau organiſé comme le nôtre, ils ne penſent pas, ainſi que le veut Mr. de Buffon : il ſemble qu'en les rangeant parmi les ſinges, il auroit dû convenir qu'ils penſent autant que les autres êtres de la même claſſe. Refuſer aux ſinges toute eſpèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveller une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la ſoutint, qu'on n'en obſerva jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverſer le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté, ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en Philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux : on avoueroit que ſa perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine ; & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous élève à un degré d'où le Créateur n'a pu deſcendre juſqu'aux animaux, qu'en franchiſſant un vuide immenſe ; comme ſi l'on devoit compter pour infini l'eſpace qui ſépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, perſécutés par l'infortune & le beſoin depuis l'inſtant de leur naiſſance juſqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans ſon *Syſtême d'Hiſtoire Naturelle*, mis l'homme

dans l'ordre des ſinges : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections; je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le ſinge dans l'ordre des hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a, ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primauté tantôt à une eſpèce & tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus abſolument, ſans qu'ils ſe révoltent; ceux dont on fait les meilleurs eſclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéiſſance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette ſoumiſſion & ce goût pour la ſervitude, loin d'annoncer la nobleſſe de l'inſtinct, ne déceloit que de la puſillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux; parce qu'il eſt brave, deſtructeur, pourvu d'une force démeſurée, & d'une férocité indomtable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes Aſiatiques : mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'aſſignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une ſoif inſatiable du ſang, & à une antipathie contre tout ce qui reſpire.

Enchantées de la docilité de l'éléphant, quelques Nations des Indes orientales ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagèrent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence, & lui

attribuent plus d'efprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable refpect que pour la vache dont ils ont fanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une abfurdité particulière, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturalifte qui veut enclaffer avec quelque méthode les productions du règne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en fyftême, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoiffances, qui en ont un fi grand befoin. Ce n'eft ni l'utilité refpective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indifciplinable de chaque efpèce qui doivent le décider : il faut qu'il choififfe des caractères plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organifation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches fon rang & fes limites. En introduifant l'homme dans la première claffe, il faut qu'il mette l'Orang au fecond degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'induftrie dans le Caftor, plus de fagacité dans l'éléphant, cet enclaffement, fondé fur la reffemblance & l'analogie, n'en feroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupède pourvu d'un inftinct fupérieur à celui de l'Orang, puifqu'aucun n'a des organes d'une fi grande fubtilité : auffi plufieurs Voyageurs affurent-ils que quand ces animaux s'affemblent, ils défont aifément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés

par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obſcure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Aſie. Le pouvoir de réſiſter indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune eſpèce animale ni végétale : c'eſt la prérogative de l'homme, c'eſt le privilège attaché à ſa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en ſouffrant une dégénération, une défaillance, & une ſorte de métamorphoſe, tant dans ſes facultés phyſiques que morales. Le véritable Pays où ſon eſpèce a toujours réuſſi & proſpéré, eſt la Zone tempérée ſeptentrionale de notre hémiſphère : c'eſt le ſiège de ſa puiſſance, de ſa grandeur, & de ſa gloire. En avançant vers le Nord, ſes ſens s'engourdiſſent & s'émouſſent : plus ſes fibres & ſes nerfs gagnent de ſolidité & de force, par l'action du froid qui les reſſerre, & plus ſes organes perdent de leur fineſſe; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robuſtes, où tous les eſprits vitaux ſont occupés à mouvoir les reſſorts de la ſtructure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, ſa taille ſe concentre, la belle proportion de ſes membres ſe perd, ſon viſage ſe ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il eſt incapable d'inſtruction. Sous l'Equateur ſon teint ſe hâle, ſe noircit; les traits de ſa phyſionomie défigurée révoltent par leur rudeſſe : le feu du climat abrège le terme de ſes jours, & en augmentant la fougue de ſes paſſions, il retrécit la ſphère de ſon ame : il ceſſe de pouvoir ſe gouverner lui-même,

& ne ſort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'eſclave des eſclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe; ſi l'on excepte quatre à cinq Peuples de l'Aſie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le ſurplus du genre-humain n'eſt compoſé que d'individus qui reſſemblent moins à des hommes qu'à des animaux ſauvages: cependant ils occupent ſept à huit fois plus de place ſur le globe que toutes les Nations policées enſemble, & ne s'expatrient preſque jamais. Si l'on n'avoit tranſporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y feroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui eſt dans ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Mr. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion de Mr. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

„ Le genre-humain eſt compoſé, dit-il, (*) de „ deux ſortes d'hommes; celui *du jour*, qui eſt ſage &

(*) *Homo diurnus, ſapiens. Europæanus, Aſiaticus, Africanus, & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, ſilveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillâque aureâ. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante. Viſus

„ prudent; & celui *de la nuit*, qui eſt fou, ſauvage, & „ troglodyte; c'eſt l'Orang-Outang de Bontius. Il a le „ corps blafard, une fois plus petit que le nôtre: il eſt „ couvert d'un poil blanc & friſé; ſes yeux ſont „ ronds; ſa prunelle & ſon iris ſont couleur aurore: il „ porte ſes paupières rabattues par-devant, ainſi que ſa „ *membrane clignotante*, regarde de travers, marche „ droit, & quand il eſt debout, les doigts de ſes mains „ arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-cinq ans, eſt aveu- „ gle de jour, ſe tient alors coi, & caché dans un an- „ tre: pendant la nuit il voit, ſort, maraude, parle en „ ſifflant, penſe, raiſonne, & s'imagine que la terre a „ été créée pour lui: il croit qu'il en a été jadis le maî- „ tre, & qu'il l'envahira une ſeconde fois, quand le „ moment de cette étonnante révolution ſera arrivé.

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'Univers, il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpèce du genre-humain, mais au genre même; car ce ne feroit pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée

---

lateralis, *nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit*, *latet*; *noctu videt*, *exit*, *furatur. Loquitur ſibilo*; *cogitat*, *ratiocinatur*, *credit ſui cauſſâ factam tellurem*, *ſe aliquando iterùm fore imperantem.* Caroli à Linne *Syſtema Naturæ.* Tom. I. p. 33. in-8vo. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette Edition diffère des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithète de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*homme nocturne* dans les autres Editions.

(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre Mrs. Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupières, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réunit à l'iris; & il tire de cette différence un ca-

ſous la paupière, qui pourroit l'éloigner de la première famille du règne animal. Mais Linneus a décrit un être de raiſon : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertiſſant les dénominations reçues, & les termes appellatifs conſacrés dans le langage de la Phyſique & de la Phyſiologie, il a formé & dépeint une chimère riſible. Et ſur quoi fondé? ſur l'autorité preſque nulle d'un Voyageur preſqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puiſqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui eſt la véritable épithète qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans le ſtyle des relations, pour diſcerner cette mépriſe inexcuſable, qui n'a pas laiſſé de ſéduire le Naturaliſte Suédois, à qui on a reproché depuis ſi long-temps que ſa méthode, qui ſubſtitue les axiomes aux diſcuſſions, ne peut que conduire à des erreurs incommenſurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, ſur leſquels tout l'édifice ſe repoſe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eſt préciſément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deſſeins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de ſon monſtre nocturne, ſont

---

ractère de diſparité entre l'homme & l'Orang; mais le Docteur Tyſon, qui a anatomiſé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'exiſte donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractère.

(*) Je parle ici de l'Edition du *Syſtême de la Nature*, in fol. avec fig. *à la Haye*, chez Stadtman 1765.

ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzee qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées de Mr. Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimère qu'il décrit : il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, & vouloir prouver par-là que c'est un homme, c'est une idée si singulière, si originale, qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un Professeur d'Upsal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suède.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit : ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupières rabaissées, ni le poil boucié : ils ne siffloient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas : Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examinés vivants, sont d'autres témoins que des Marchands de Nègres & des Ecrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les Journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerrière pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils mènent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle

ſa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, diſpoſée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le ſpectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un ſeul exemple dans l'Hiſtoire, ſi le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Aſie de ſon erreur, (*) en lui faiſant comprendre que ces créatures, quoique ſemblables à l'homme, étoient infiniment moins inſenſées, moins ſanguinaires, & que ſi l'on les voyoit aſſemblées ſur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-ſix ans avant notre ére vulgaire, les Carthaginois, ſous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une Iſle de l'Afrique Occidentale : on obſerva dès-lors que ces animaux ne tinrent point en raſe campagne contre leurs agreſſeurs, mais qu'ils ſe ſauvèrent avec beaucoup de précipitation ſur des rochers, d'où ils ſe défendirent ſi vaillamment à coups de pierres, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui ſe débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impoſſible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes ſauvages & ve-

---

(*) *Dicunt eſſe in eâ ſilvâ maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeò ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibuſdam apertis vidiſſent ordinibus ſtare inſtructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint eſſe; & in eos tanquam in hoſtes contenderint; à Taxilo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ ceſſaſſe. Strabo, Lib. XV, Tom. II. pag.* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopithèques, s'eſt vraiſemblablement trompé, puiſqu'il n'y a pas de cercopithèques ſi grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes; de ſorte qu'on ne ſe feroit pas mépris ſi groſſièrement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

lues, les fit écorcher, (*) & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les dépoſa dans le Temple de Junon: on conſerva ces dépouilles avec tant de ſoin pendant deux ſiècles, qu'on les trouva encore en entier lors de la priſe de cette Ville par les Romains.

Si Mr. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques; s'il avoit puiſé dans des ſources moins altérées, & diſtingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, ſans leur attribuer l'incompréhenſible emploi d'*Hommes Nocturnes*. Il eſt contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la Phyſique, & d'introduire en même temps dans le regne animal des eſpèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reſte, il réſulte de l'examen de ces ſentiments oppoſés, & de nos propres obſervations, que les Pongos ou les Orangs, fonciérement différents des ſinges, ſont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produiſoient avec lui, le métif iſſu de cette race croiſée feroit à tous égards ce que des yeux philoſo-

(*) „ Erant autem multò plures viris mulieres, corporibus hirſutæ, quas interpretes noſtri Gorillas vocabant. „ Nos perſequendo virum capere ullum nequivimus; omnes „ enim per præcipitia, quæ facilè ſcandebant, & lapides „ in nos conjiciebant, evaſerunt. Fœminas tamen cepimus „ tres, quas, cum mordendo & lacerando ab ducturis re- „ niterentur, occidimus, & pelles eis detractas in Cartha- „ ginem retulimus. „ *Hannonis Periplus*, *pag.* 77. *Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez auſſi le *Commentaire de Mr. Bougainville ſur le Periple d'Hannon*, dans le Tome *XXVI des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

Ce paſſage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'eſpèce humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuſe.

phiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées ſur la poſſibilité de cette génération; car ce qu'on rapporte de quelques femmes expoſées ou délaiſſées dans des Iſles déſertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'eſt qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations ſans nom & ſans autorité. Si l'on connoiſſoit le temps de la geſtation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur eſpèce, l'on feroit déja fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines ſur cet article, l'on peut ſoupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excède de beaucoup celui des guenons, qui eſt connu.

Les Obſervateurs qui parcourront dans la ſuite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce ſervice à l'Hiſtoire Naturelle d'étudier le temps de la geſtation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne ſont aſſurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue ſi long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de ſa ſuite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en ſe louant du traitement de ſes raviſſeurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoiſſance, prouvent que ces enlévements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang eſt le ſeul animal qui dans ſon état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on

ne ſauroit attribuer uniquement à ſon incontinence; puiſqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il eſt vrai qu'on lit dans quelques Voyageurs, que les ours du Nord, en furetant dans les maiſons des Payſans mal gardées, ſaiſiſſent auſſi quelquefois les enfants au berceau, les conduiſent à leurs loges, & les allaitent avec autant de ſoin & de ſollicitude que leurs propres ourſins. C'eſt à des aventures auſſi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes ſauvages, quadrupèdes, muets, & ſolitaires, qu'on a trouvés dans les plus vaſtes forêts de l'Europe, ſans ſavoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre ſecours, le moindre ſoulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il ſemble, au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorſqu'on les a perdus ou expoſés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la ſeptième ou la huitième année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard ſingulier, aucune bête carnaſſière ne les ait rencontrés, pendant les deux premières années de leur déplorable ſituation; ſans quoi, foibles de corps, & deſtitués de génie pour ſuppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en pièces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déja diſputer leur nourriture, & défendre leur exiſtence contre les aſſauts des bêtes féroces, comme on

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, page 43.

en a eu un exemple dans la petite fille ſauvage de Champagne, qui aſſomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la ſurprendre. Les faits allégués par Struys, & adoptés par Mr. Linneus, (*) pour prouver que

---

(*) Mr. Linneus donne la liſte ſuivante des Sauvages de l'un & de l'autre ſexe, trouvés en différents temps dans les déſerts & les bois de l'Europe.

Juvenis Urſinus, *Lithuanus*, 1661.
Juvenis Lupinus, *Heſſenſis*, 1544.
Juvenis Ovinus, *Hibernus*, *Tulp. Obſ. IV.* 9.
Juvenis Bovinus, *Bambergenſis*, *Camerar.*
Juvenis Hannoveranus, 1724.
Pueri duo Pyrenaici, 1719.
Puella Campanica, 1731.
Johannes Leodicenſis, *Boerhaav.*

En donnant aux deux premiers ſauvages les épithètes d'*Urſinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliſte paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En ſuppoſant même que ces Sauvages ſavoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'enſuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non ſans doute, puiſqu'il eſt fort naturel, qu'ils aient copié les ſons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, ſans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il eſt bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces ſolitaires étoient devenus quadrupèdes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amſterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis ſauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu des brebis ſauvages en Irlande. Il étoit âgé de ſeize ans, & avoit été pris dans des fondrières plantées de ronces, où il s'étoit précipité pour éviter les chaſſeurs qui le pourſuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & ſon cri imitoit exactement le bêlement des moutons; auſſi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans*. Sa langue paroiſſoit comme collée au palais : il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouiſſoit de la meilleure ſanté. Son teint étoit hâlé, ſon front applati, & ſon occiput pointu : il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance au ventre, à cauſe de ſa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il reſ-

les ours de la Mofcovie & de la Lithuanie enlèvent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, font, au rapport de toutes les perfonnes inftruites, des fables groffières & révoltantes.

On a déja fait obferver que les Orangs font aujourd'hui peu nombreux, & que cette difette de l'efpèce doit être une conféquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la deftruction qu'ils ont jadis effuyée de la part de l'homme : ce dernier fentiment eft d'autant plus probable, qu'ils paroiffent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la fuperftition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silènes, qui ne font que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des Poëtes, des Sculpteurs, & des Peintres, qui n'ayant eu qu'un modèle imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs repréfentations : quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractère, pour leur incrufter dans le front & les joues de groffes verrues : on en voit de deffinés avec des pieds de chèvres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces

---

fembloit moins à un homme, qu'à un animal fauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis*, *temerarius*, *imperterritus*, *& exfors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV. p.* 313, *Amfterdam* 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'exiftence de ce fauvage, ni d'aucun des caractères que l'Obfervateur lui attribue, il nous femble peu vraifemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pu faifir des brebis fauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis fauvages dans fon voifinage.

traits monſtrueux eſt beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au-lieu d'avoir un ourlet rond, ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque alongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les Statuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chèvre n'eſt pas de la plus haute antiquité; puiſque ſur des vaſes Etruſques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables, qui n'ont rien qui les diſtingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue : (*) je doute qu'on les retrouve dans des monuments poſtérieurs, repréſentés ſous cette forme : auſſi la Mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colère de Junon, qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit ſervi de prototype à toutes ces copies ſi variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la ſuite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & ſi la ſuperſtition n'avoit jamais fait d'autre mal que de ſanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du ſang des Sectaires.

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etruſques*, Tome II, planche XXIII & ſuivantes, in-4to. à Paris 1756.

Le culte des Faunes & des Satyres, (*) dans la Grèce & l'Italie, avoit tiré ſon origine de l'Egypte, où l'on adoroit de temps immémorial le (**) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raiſon pitoyable, & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ſes *Hiéroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichiſme, qui conſtituoit la Religion Egyptienne, & qui conſtitue encore aujourd'hui le culte de tous les Peuples groſſiers & ſauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ſes Prêtres, le premier

(*) Le mot de *Satyre* vient, ſelon quelques Etymologiſtes, de *Sathar*, qui ſignifie *ſe cacher*, *être honteux;* ce qui ne renferme aucun ſens raiſonnable : il eſt plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui ſignifie un Orang-Outang. Iſaïe dit que quand les ruines de Babylone ſeront remplies de dragons, les *Saguirs viendront y exécuter une danſe en rond;* Mr. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Iſaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'aſſembleront les Sirènes, les Onocentaures, & les Démons.*

(**) *Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ reſonant ubi Memmone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a ſubſtitué le Cercopithèque au Cynocéphale, uniquement pour favoriſer le mètre de ſon vers hexamètre : cependant en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui repréſentent le ſinge ſacré, il m'a paru que les Artiſtes ont quelquefois employé les caractères du Cercopithèque, & quelquefois ceux du Cynocéphale, c'eſt-à-dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aiſément dans pluſieurs antiques Egyptiens.

premier objet qui frappe vivement ſon imagination, & c'eſt ainſi que la nature entière a été transformée en idole. Au reſte, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance ſont des caractères réels, pris de l'Orang, qui outre ſon appétit véhément pour les femelles de l'eſpèce humaine, préfère les raiſins mûrs, & les vins ſans acide & ſans verdeur, à toute autre boiſſon. Dès que les Anciens introduiſirent dans leur Religion des demi-Dieux ſi libertins, & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêvèrent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil ; & ce ſont ces ſonges, que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre leſquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les Anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces Solitaires miſanthropes & ignorants qui ſe cachèrent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiècles du Chriſtianiſme, furent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques ; puiſqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un Père de l'Egliſe, qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front ; mais je m'étonne que St. Jerôme faſſe dire

de ſi grandes ſottiſes à ſon Satyre, pour ſéduire un Saint, qui ſe piquoit d'être plus ſpirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrèrent auſſi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui perſuader que cet animal ſavoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de ſavoir de quel idiome il ſe ſervoit : Sylla employa un grand nombre d'interpretes ; & l'Orang, long-temps queſtionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce Général Romain ne veilla pas de plus près ſur le manège de ces interpretes que le Comte Maurice de Naſſau, qui ſe laiſſa tromper au Breſil, à peu près de la même façon, par des gens qui lui amenèrent un perroquet qui répondoit en Breſilien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur toutes ſortes de matières : les fourbes adroits qui traduiſirent les prétendues réponſes de cet oiſeau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Eccléſiaſtique très-éclairé, qui ſoutint, juſqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit poſſédé.

Comme on a déja publié pluſieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les deſſeins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer, ne diffèrent pas eſſentiellement d'avec les eſtampes qu'on voit dans les *Glanures* de Mr. Edward, & dans le Tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in-4to. Il ſuffira donc pour l'inſtruction des Lecteurs, de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils

doivent rejetter comme des croquis eſtropiés; tel eſt le Satyre de l'*Hiſtoria Animalium* de Geſner, gravé en bois, qui ne reſſemble à rien, & ſur-tout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le deſſein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup ſouffert. L'Orang femelle publié par Tulpe, a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus eſſentiel qu'il y ait dans cette figure, eſt l'alongement exceſſif de la lèvre ſupérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait ſoupçonner à bien des perſonnes, que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738, a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaiſe figure qu'on en ait, ſe trouve dans l'*Hiſtoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandaiſe in-4to. Enfin il faut rejetter les deſſeins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a inſérés dans le *Syſtême de la Nature* de Mr. Linneus, *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

TOUTES les anciennes Relations de la Floride diſent que cette Province de l'Amérique ſeptentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la ſervitude chez un Peuple libre & ambulant. Ce fait, ſuppoſé comme vrai, feroit d'autant plus remarquable, d'autant plus ſurprenant,

qu'on a obſervé la même ſingularité dans le Mogoliſtan, cette partie de l'ancien Continent qui, par ſa poſition, correſpond à peu près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la Nature entière, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre, on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coëffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux Peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine preſque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers Hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien Continent: il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il eſt ſûr que les Pays chauds fourniſſent plus ſouvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suède en un demi-ſiècle: il s'en faut déja de beaucoup qu'ils ſoient auſſi fréquents en France qu'en Eſpagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la tempéra-

ture du Mogoliſtan & celle de la Floride auſtrale, où l'on ne reſſent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres cauſes actives que celles que nous y appercevons. Au reſte, la ſéchereſſe, ou l'humidité de l'athmoſphère & du ſol, le froid ou le chaud, dont nous connoiſſons mieux les effets ſur les corps organiques, peuvent ſuffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomènes : les aliments ont auſſi ſur ces corps une influence très-ſenſible; & l'on conçoit aiſément que la ſubſtance nourricière, plus ou moins perfectionnée, dépend, à ſon tour, de la qualité du terrein, de ſes ſels, de ſon expoſition, de ſa latitude, des eaux qui l'arroſent, de ſa culture qui, en purifiant les ſucs végétaux, les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliſte tâche de ſaiſir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces cauſes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des reſſorts dont il ne ſoupçonne point la poſſibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il ſuffit de dire qu'on a reconnu, par des obſervations très-anciennes & très-ſûres, que dans quelques Contrées, ſituées entre le trentième degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties ſexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, ſont plus épanchées que dans les autres Pays du monde; auſſi y a-t-on eu recours à l'*Exciſion*, qui, ſi l'on vouloit la pratiquer en Europe, ſeroit une opération ſouvent mortelle & toujours périlleuſe; vu que la Circonciſion

des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes, & de doubles organes; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'Hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement infécond, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre; de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer, comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable; mais elle a réſervé ces merveilles pour le règne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été réfuſés, ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle. (*) La Nature

(*) En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1134 eſpèces génériques à fleurs hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpèces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, & ſeulement 48 eſpèces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particulière, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particulière. Il y a donc, ſuivant ce cal-

a encore accordé ce prétendu avantage à quelques claſſes d'Inſectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les Obſervateurs que les ſingulières propriétés des animaux qui y habitent : les limaçons ont auſſi de doubles organes, & l'uſage qu'ils en font, eſt amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une ſorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditiſme paroiſſent être pouſſés preſqu'auſſi loin que dans les végétaux, puſqu'ils produiſent, ſans accouplement, des générations qui en reproduiſent d'autres qui n'ont eu ni pères ni aïeux, ou ſi l'on veut, ni mères ni ancêtres. Mais ce n'eſt que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomène; car dans le genre-humain &

---

cul, dans le règne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à ſexe ſimple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le petit nombre conſtitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puiſqu'ils ſe rapprochent davantage du règne animal, où les eſpèces hermaphrodites ſont auſſi les plus imparfaites; parce qu'elles ſe rapprochent davantage des végétaux, ou des zoophytes: auſſi Mr. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables zoophytes : & l'on ne peut guères donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui ſont également pourvus des deux ſexes.

Il réſulte de ces obſervations combinées, que l'Hermaphroditiſme, loin d'être une faculté ſupérieure d'un être excellemment organiſé, eſt au contraire un très-grand degré d'imperfection, puiſqu'il ne ſe rencontre que dans les *plantes* & dans les *inſectes* les plus voiſins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphoſe feroit une dégénération qui, en détruiſant les rapports & les paſſions, éteindroit tous les ſentiments dans tous les cœurs. Sans deſirs, ſans beſoins, ils ſeroient des végétaux : ils ſeroient bien éloignés d'être ce qu'ils ſont, s'ils ne connoiſſoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

dans toutes les espèces vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, répartie, & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles, en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développés; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence : ce défaut se corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement saillir : mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne diffère pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques, qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître : (*) les Ana-

(*) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle, dont il dit, *fœtum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membranâ amnio inclusum, in quo observandum, Clitoridem tantæ*

tomiſtes mêmes s'y laiſſent tromper, dit Mr. Ferrien, ſi célèbre par les connoiſſances qu'il a acquiſes, qu'on l'a conſulté ſur le ſexe ambigu d'un enfant ainé d'une illuſtre famille, dans un Royaume étranger : la fortune & les deſtins de cet individu ont dépendu de cette déciſion, ainſi que le ſort de ſon frère puîné, relativement à la ſucceſſion paternelle.

Ce n'eſt proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractère diſtinctif du ſexe ; encore préſume-t-on que ce viſcère eſt repréſenté, dans l'homme, par le ſcroton, tout le reſte de l'appareil des vaiſſeaux ſpermatiques étant parfaitement ſemblable dans l'un & l'autre ſexe.

L'énormité du clitoris trop alongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner ſi l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite, homme à Toulouſe, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordi-

---

eſſe magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræſentet. Theſaur. R. VI. p. 38.

Ces faits ſeroient ſoupçonner que ce n'eſt que vers le quatrième mois, que la Nature décide du ſort & du ſexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à ſon gré, un mâle ou une femelle ; ſi l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déja ébauchée dans le ſein de l'embryon féminin : ſon ſexe eſt, par conſéquent, déterminé long-temps avant le troiſième mois. Au reſte, la grandeur du Clitoris ne conſtitue pas ſeule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir exceſſive, ſans qu'il en réſulte un défaut d'organiſation. Les Anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Oeſtrum Veneris* démeſuré, étoient ſans comparaiſon plus voluptueuſes que les autres ; & ils ſuppoſoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades :* on ne connoît pas de fait plus ſingulier, par rapport à cette eſpèce de femmes, que celui qu'on trouve dans les *Obſervations* de Tulpe. *Lib. III, cap. XXXV, p.* 253, *Amſtelredami*, 1652. *Ed. nova.*

naire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les Provinces, & auſſi quelquefois des Juges plus éclairés : on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage a été déclaré nul.

Plus le clitoris eſt prolongé dans les femmes, & plus leur naît de poil follet au menton & à la lèvre ſupérieure; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe, tant en Europe qu'en Aſie; mais dans la Floride, ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*oeſtrum veneris*, & la végétation de la barbe; puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation : on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le clitoris croît & ſe roidit avec les années; auſſi quelques matrônes ſont-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquièrent jamais de la barbe en aucun âge; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler; car on n'éclaircira peut-être jamais entiérement les cauſes de la correſpon-

dance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête; pendant que ces causes agissent avec tant de force, que les chevreuils & les cerfs, qu'on coupe avant la première pousse des cornes, n'en gagnent pas : & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déja commencé à végéter, la croissance du bois s'arrête tout-à-coup, ne se ramifie point; & l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses. (*)

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le systême nerveux se relâche, perd sa cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le

(*) Ce phénomène n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espèce où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme, que l'on a long-temps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

jeu & l'élaſticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & retrécit la circonférence du larinx : & comme l'ouverture de ce conduit eſt très-peu conſidérable dans les coqs, ils perdent preſqu'entiérement la voix lorſqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites ſont des monſtres, lors même que l'on donne à ce terme la ſignification la plus abſolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur eſpèce dans des parties principales; & l'on dit que c'eſt ſous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, ſelon un ancien Edit de Romulus, qui ordonnoit la mort des monſtres : on ajoute que cette Loi, ainſi que toutes les Loix Italiques, étoit originaire de la Grèce, où l'on maſſacroit non-ſeulement les Androgynes, mais auſſi les enfants nés contrefaits, par une égale injuſtice à l'égard des uns & des autres. On ne ſauroit découvrir les ſources de l'affreux préjugé qui a pu inſpirer à un homme d'égorger ſon ſemblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, ſi l'on ne concevoit que la néceſſité a pu dicter de pareils décrets à des Peuples ſauvages qui, ſans agriculture comme ſans induſtrie, avoient peine à ſubſiſter ſur un terrein ingrat, & qui ſe débarraſſoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la reſſource de pouvoir ſe nourrir : ces pratiques de la vie agreſte & de la vieille nature, auront été tranſplantées & conſacrées dans les premières ſociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faiſant des recherches plus préciſes, je n'ai pu trouver aucune Loi expreſſe qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant

les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande ſuperſtition dans les eſprits conſternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au Collège des Pontifes : Tite-Live ne dit rien du ſort des deux premiers; mais il s'étend fort au long ſur le troiſième, dénoncé ſous le Conſulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius : on fit venir des Aruſpices Etruſques pour les conſulter ſur les ſignes de cette naiſſance. Ces Charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeſte, & conclurent que pour l'expier, il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & enſuite le noyer à une grande diſtance de la Côte. (*) Ce décret atroce & inſenſé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaiſſeau fut avancé. Cet événement ſemble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune Loi particulière qui ſéviſſoit contre les Androgynes; puiſqu'on fit venir des étrangers pour les conſulter ſur un cas qui n'eût exigé aucun éclairciſſement, ſi le Légiſlateur eût prononcé préalablement; & alors ce prétendu délit n'eût

(*) *Sinueſſæ natum ambiguo inter marem & fœminam ſexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba græco ſermone) Androgynos appellat........*

Liberatas ſuperſtitione mentes turbavit rurſus nunciatum, Furſinone infantem natum eſſe quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinueſſæ biennio ante, incertus mas an fœmina eſſet, natus erat. Id verò Aruſpices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tit. Liv. lib. XXI. p. 453 & 492. Tom. II. Elſevir. 1634.

pas été du reſſort du Collège Pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Conſuls.

Je ne ſais ſi l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je ſuis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatiſme que par la Loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indiſtinctement tous les monſtres à périr, manque d'authenticité, vu que le Code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop ſinguliers pour avoir été dictés par un Chef de brigands attroupés. (*)

Dans les ſiècles d'ignorance qui ont ſuivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême, & quelquefois l'Exorciſme, avec autant de raiſon que de ſuccès : il eſt vrai que la primitive Egliſe n'a guères mieux traité les Eunuques, à qui on défendoit l'entrée des Temples, où ils ſont aujourd'hui employés pour la muſique ; mais elle a eu raiſon de s'op-

---

(*) Opmcier dit qu'en creuſant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze, ſur laquelle étoient écrites vingt-deux Loix attribuées à Romulus ; & ce ſont ces préceptes, qui peuvent ſe combiner en vingt, que quelques Ecrivains nomment *le double Décalogue de Romulus.* L'Article XV dit, *Monſtruoſos partus quiſque, ſine fraude, cædito :* & c'eſt de cette Loi qu'il eſt queſtion, & qui ſemble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'Article IX dit, *Deorum fabulas ne creduunto ;* & l'Article X, *Deos peregrinos præter FAUNUM ne colunto.* Ces deux dernières ſanctions ſuffiſent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu Code eſt apocryphe ; puiſque le Polythéiſme étoit établi avant le Règne de Numa : & Faune ne ſemble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux.

poſer de tout ſon pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques, qui, en interprétant à la lettre quelques paſſages obſcurs de l'Evangile, ne ſe contentoient pas de ſe châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuſe au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains : ce ſont ces ſcélérats mélancoliques à qui l'Hiſtoire Eccléſiaſtique donne le nom d'*Origéniſtes*.

Il ſemble que preſque tous les Peuples du monde ont eu de l'averſion pour les Hermaphrodites, ſans qu'on puiſſe en alléguer le motif : en ſuppoſant que ces créatures, prétendues doubles, fuſſent en état de jouir d'elles-mêmes, ſelon la vaine opinion du vulgaire, cela ſuffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la phyſionomie, qui eſt ordinairement peu gracieuſe dans ces êtres mal conſtitués : on ſait juſqu'à quel point la configuration des parties génitales ſe retrace ſur le viſage, & influe, comme on l'a dit, ſur le reſte de l'économie animale.

On conſerve à Rome une figure de marbre antique, repréſentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique reſtauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche, & abſolument contraire au Coſtume des Romains, (*) laiſſe encore entrevoir les ruines d'une belle ſtatue; mais on peut douter qu'elle ait été co-

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette ſtatue ſur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, & a fait paſſer un pan de draperie ſur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la reſtauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties ſexuelles de cet Hermaphrodite ſont peu exprimées, & ſon attitude les cache encore davan-

piée ſur un ſujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne ſi bien réuſſi, ſi parfait dans la Nature. Le Statuaire, en voulant produire un compoſé voluptueux, ſi l'on peut parler de la ſorte, aura travaillé d'imagination, en réuniſſant ſous ſon ciſeau des traits empruntés de ce que les deux ſexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des paſſions, offrent de plus animé & de plus ſéduiſant; quoique le bon goût, auſſi ſévère que le génie des Artiſtes eſt hardi, n'autoriſe pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en ſont pas moins des beautés monſtrueuſes.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de ſon temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinements du luxe. (*)

D'où l'on peut juger juſqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les règnes des Tibère & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur; parce que le Deſpotiſme eſt ennemi de toute vertu, & l'eſclavage incapable de tout ſentiment honnête.

— — — — *O pater urbis!*
Undè nefas tantùm Latiis paſtoribus? unde
Hæc retigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

Que

tage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre ſtatue antique qui repréſente auſſi un Androgyne; mais elle n'eſt pas ſi célèbre que celle de Rome.

(*) *Gignuntur & utriuſque ſexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. Hiſt. Nat. Lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables aient caressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela est possible; mais il ne s'ensuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomistes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, soit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre sexe, qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer; & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, sinon que la nuance de son teint, couleur de suie, ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'Hermaphroditisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il se rencontre, doit-il sembler monstrueux, & par conséquent défiguré.

Après cet expofé, qui peut donner une notion fatisfaifante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'Article de la Floride, où les premières relations difent que ces perfonnes étoient fort fréquentes : ces relations affurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de fe couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorfque la horde alloit en courfe, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le fuc du maïs pour la boiffon des guerriers; qu'on leur faifoit foigner les bleffés, & tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur efclavage, qu'on s'en fervoit, comme on fe fert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils befoins. (*)

Nous n'avons jufqu'à préfent parlé de ce phénomène que dans la fuppofition qu'il a été bien obfervé; car fi l'on confulte les Voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accufer les Ecrivains du feizième fiècle de s'être trompés fans réferve. Il n'eft pas facile de démêler la vérité au milieu de ces conteftations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles con-

---

(*) *Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum fervili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hift. Indiæ Occid. Lib. 2, p. 163, Aut. Jafp. d'Ens.* Ce paffage a été copié par un grand nombre d'Ecrivains : l'Abbé Lambert, dans fon *Hiftoire de tous les Peuples*, parle de l'exiftence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans fa *Defcription du Nouveau Monde.*

traditions auroient pu pouſſer notre patience à bout, ſi, en entreprenant ces Recherches ſur l'Hiſtoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y eſſuyer, & ſi l'on ne s'étoit réſigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les diſcuſſions que des ſentiments ſi oppoſés ſur de mêmes faits exigent néceſſairement de celui qui, après avoir déſeſpéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité poſſible.

Les Relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louiſiane qui y eſt limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes: ils conviennent que ces perſonnes traveſties ſont réellement eſclaves, qu'elles ne ſe marient jamais, & qu'on leur impoſe tous les fardeaux dont on a déja fait l'énumération; mais cette coutume inouie de déguiſer des hommes & de les tyranniſer, eſt, à mon avis, auſſi ſurprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre phyſique.

Le Pere Laſiteau, qui expliquoit tous les uſages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, eſt le premier qui ait ouvertement nié l'exiſtence des Androgynes Américains, & il s'eſt permis à cette occaſion le raiſonnement le plus étrange du monde. On ſait, dit-il, que les Prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainſi que les Sacrificateurs de Vénus Uranie: or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les Iſles Caraïbes, il eſt très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déeſſe adorée en Phrygie; car, après tout, la Carie & la Phrygie n'étoient

point des Pays fort éloignés les uns des autres : il eſt très-certain encore que ces Aſiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont paſſé dans la ſuite au Continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les Peuples de cette partie du Nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des Voyageurs, qui ignoroient à la fois la Lithurgie des Anciens & l'hiſtoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites ; mais c'étoient des Prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraiſemblable, ou plus abſurde, ou plus ridicule, il ne ſeroit pas poſſible d'y réuſſir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation ſérieuſe ; car enfin ces hommes traveſtis ne faiſoient, chez les Florides, aucune fonction ſacerdotale ; ils ne ſe mêloient ni des Idoles ni des Autels, deſſervis uniquement par les *Javas*, qui ſont les véritables Prêtres de la Floride ; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un ſexe différent du leur, & la Déeſſe de Phrygie leur eſt auſſi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Lithurgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les Prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de ſe faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux Iſles Caraïbes, n'a pu venir dans l'eſprit que d'un Ecrivain qui, ſans reſpect pour la vérité, & pour la vraiſemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal-adroitement imaginées. Le

nom de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du Nouveau Monde ; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrère, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures ; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. " On voyoit, dit-il, chez les Illi-„ nois, des hommes qui n'avoient pas honte de pren-„ dre l'habillement des femmes, & de s'assujettir à tou-„ tes les fonctions propres au sexe, d'où il s'ensuivoit „ une corruption inexprimable : on a prétendu que cet „ usage venoit de je ne sais quel principe de religion ; „ mais cette religion avoit, comme bien d'autres, pris „ sa naissance dans la corruption du cœur ; ou si l'usage „ dont nous parlons, avoit commencé par l'esprit, il „ a fini par la chair. Ces efféminés ne se marient point, „ & s'abandonnent aux plus infames passions ; aussi „ sont-ils souverainement méprisés. (*)

On pourroit répondre à cela, qu'il n'est pas dans les mœurs des Sauvages de se gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes ; une telle conduite seroit même contradictoire chez un Peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des Loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre

(*) *Histoire de la Nouvelle France. Tome VI, p. 4.*

contre nature que l'Hiftorien de la Nouvelle France croit pieufement entrevoir fous cet ufage, on pourroit répondre encore, qu'il feroit contradictoire de maltraiter fi injurieufement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoiffance; car enfin tous les hommes vicieux ne font pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des Sauvages, adonnés à de telles débauches, feroient obligés de prendre des accoûtremens de femme; ce qui fuppoferoit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie fauvage & errante.

Il eft vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inftinct; mais il eft vrai auffi que le Baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obfervations férieufes, affure pofitivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le Compilateur la Martinière, qui a rédigé, dans fon Dictionnaire Géographique, le voyage de Coreal pour remplir l'article de la Floride, rejette auffi la réalité des Androgynes de cette Province, & accufe tous ces Sauvages mafqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie : il a, par conféquent, fuivi le fentiment des Jéfuites, c'eft-à-dire, le plus infoutenable.

La dernière relation tant foit peu détaillée que nous ayons de ces Pays, eft un Mémoire de Mr. du Mont, que nous avons déja eu occafion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrein de neuf cents lieues fur les bords du Miffiffipi,

il n'a rencontré, parmi les différentes Nations qui y habitent, aucun ſujet hermaphrodite, mais un nombre aſſez conſidérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une ſorte de jupe pareille à celle que portent les Sauvageſſes. Mr. du Mont ne répond pas que les Naturels de la Louiſiane n'abuſent très-ſouvent de ces individus traveſtis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des ſerfs attachés à la glebe : ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, ſans ſe faire accompagner par ces hommes poſtiches ; pendant qu'ils obligent leurs femmes à ſoigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un Voyageur qui parle ſi pertinemment, s'il a eu aſſez de crédit, ou d'autorité, pour ſe faire montrer les parties ſexuelles de ces êtres incertains, & ſi avec cela les connoiſſances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur hermaphroditiſme ? Il auroit dû dire pourquoi on voit, entre les indigènes de la Louiſiane, des hommes qui, nés auſſi libres que leurs compatriotes, conſentent néanmoins à paſſer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réſervés au dernier des eſclaves. Il faut avouer que c'eſt un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'exiſtence des Androgynes Américains, on ne ſait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejetter.

Si l'on ſuppoſe que les anciens Relateurs ſe ſont trompés, ce qui eſt poſſible, on ne diminue pas ſenſiblement la ſomme du merveilleux; puiſque la coutu-

me que les modernes y fubftituent, offre un exemple de la plus grande dépravation, & de la dernière bizarrerie dont le cœur & l'efprit de l'homme foient capables, ou fufceptibles.

D'un autre côté, il eft permis de préfumer que les Voyageurs de ce fiècle fe font trop hâtés d'expliquer, felon leurs propres idées, un ufage qu'ils n'avoient obfervé qu'en paffant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus précifes: ils ont d'ailleurs varié fur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Hiftoriens du Nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louifiane, ni du Pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne defcription de la Floride, compofée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troifième volume de fon grand Atlas, il eft dit que les habitants de cette Province attendoient un âge très-avancé pour fe marier. Si cette circonftance étoit vraie, elle feroit foupçonner que l'indécifion du fexe y étoit réelle; & ce foupçon acquerroit encore plus de force, fi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les Ouvrages périodiques de Mr. Tenfel, & dont l'Auteur affure que toutes les filles de la Floride fe font circoncire, vers la vingtième année, par la main de quelques Matrônes, qui ont une connoiffance particulière de plufieurs efpèces d'herbes de la claffe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent fur la plaie pour étancher le fang: cette Circoncifion, exercée fur les filles, indique fans doute qu'elles y font

ſujettes à quelque excroiſſance; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y ſoumettoit celles en qui ce défaut ne ſe corrigeoit pas, à la ſervitude perpétuelle; puiſqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abâtardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir, dans un ſeul article, deux faits ſinguliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rapport que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil ſur la prétendue Hiſtoire des Amazones du Nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puiſſant ſur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les Ecrivains & la Tradition encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette République de femmes n'eſt pas une chimère enfantée par l'imagination romaneſque des premiers Conquérants Eſpagnols.

„ Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour „ le nier on alléguoit le défaut de vraiſemblance, & „ l'eſpèce d'impoſſibilité morale qu'il y a qu'une pa„ reille République de femmes pût s'établir & ſubſiſter, „ je n'inſiſterois pas ſur l'exemple des Amazones Aſia„ tiques, ni des Amazones modernes d'Afrique; puiſ„ que ce que nous en liſons dans les Hiſtoriens an„ ciens & modernes, eſt au moins mêlé de beaucoup „ de fables, & ſujet à conteſtation. Je me contente„ rois de faire remarquer, que s'il y a pu avoir des

„ Amazones dans le monde, c'eſt en Amérique, où „ la vie errante des femmes, qui ſuivent ſouvent leurs „ maris à la guerre, & qui n'en ſont pas plus heureu- „ ſes dans leur domeſtique, a dû leur faire naître l'idée, „ & leur fournir des occaſions fréquentes de ſe déro- „ ber au joug de leurs tyrans, en cherchant à ſe faire „ un établiſſement où elles puſſent vivre dans l'indé- „ pendance, & du moins n'être pas réduites à la con- „ dition d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Une pareille „ réſolution priſe & exécutée, n'auroit rien de plus „ extraordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive „ tous les jours dans toutes les Colonies Européennes „ en Amérique, où il n'eſt que trop ordinaire que des „ eſclaves, maltraités ou mécontents, fuient par troupes „ dans les bois, & quelquefois ſeuls, quand ils ne trou- „ vent pas à qui s'aſſocier, & qu'ils y paſſent ainſi plu- „ ſieurs années, & quelquefois toute leur vie dans la „ ſolitude. (*)

Le ſentiment de cet Académicien, qui pendant ſa navigation ſur le fleuve Maragnon a interrogé plu-ſieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'exiſtence des Amazones, eſt d'une grande auto-rité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puiſſe former ſur ce fait tant de doutes raiſonnables, qu'il ſeroit ennuyeux de les propoſer tous. Quand on auroit trouvé un nombre ſuffiſant de femmes mécontentes pour en compoſer une République entière, on n'auroit encore que la moindre partie d'une ſociété en état de ſub-ſiſter : la difficulté ſeroit de prendre des hommes aſſez

(*) *Voyage de la Rivière des Amazones*, *p.* 109, *Paris* 1745.

poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé : & comme on ne procédoit, selon Mr. de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones aient, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on, s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mère, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus ; mais si on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentît à la fois à devenir mère : il seroit monstrueux qu'une mère égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides, & guerrières ? Le caractère du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre réguliérement, d'un commun accord, & de sang froid, des crimes qui ne se

commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valeſca, qui avoit lu des Livres de Chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre aſſez conſidérable de femmes, dont elle forma une eſpèce de République, & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pu ſubſiſter pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir ſe propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établiſſements, faits en dépit de la Nature, s'il eſt vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas diſſipés encore avant la neuvième année. Quoiqu'un Etat monarchique ou deſpotique puiſſe être régi par une femme, on peut douter qu'un Etat ariſtocratique ſe laiſſeroit régir de même; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'Hiſtoire du monde: & il eſt très-ſurprenant que les Nations qui ſe ſont tant de fois ſoumiſes, & qui ſe ſoumettent encore à l'empire d'une femme, ne ſe ſoient jamais ſoumiſes au gouvernement de pluſieurs femmes; quoiqu'il paroiſſe abſurde de ſuppoſer plus de lumières, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement, que dans pluſieurs qui partagent l'autorité, & qui la modèrent. Si dans le premier cas on n'a non-ſeulement dégénéré de la liberté, mais même de la ſervitude, il n'étoit pas poſſible aux hommes de s'avilir davantage dans le ſecond: ce n'eſt donc pas le mépris qu'ils ont craint ſous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour mouvoir les reſſorts d'une Monarchie, ou d'un Empire

defpotique, il ne falloit être capable que de vouloir; & que pour conduire un Etat Ariftocratique, il falloit être capable de gouverner : & en effet, fi l'on y fait attention, on voit que le plus fouvent là où les femmes règnent, les hommes gouvernent. (*)

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Juftin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raifon réfute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thaleftris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie folliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte infipide, écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des Colonies, s'enfuient dans des déferts & s'y cachent, cela eft naturel: que ces Nègres déferteurs confentent plutôt à refter toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela eft encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces efclaves fugitifs, & des Amazones qui fe perpétuent pendant plufieurs fiècles? Car Mr. de la Condamine eft très-porté

(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un Sénat de femmes. Le Peuple qui avoit fouffert jufqu'alors, avec une patience prefqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la fervitude fous un Prince furieux & avare, ne put fe contenir à la vue de ce Tribunal; il fe révolta, & maffacra fon tyran, pour avoir abufé exceffivement de fon pouvoir, en confiant les deftins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même Peuple a été plufieurs fois gouverné par des Impératrices très-defpotiques, fans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

à penſer que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a perſiſté juſqu'à nos jours, & qu'elle ſubſiſte encore au centre de la Guiane, c'eſt-à-dire, dans un endroit où jamais les Européans ne pénètrent, & dont on ne peut, par conſéquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'eſt que trop vrai que les Indigènes de l'Amérique outrageoient ſinguliérement leurs épouſes, & qu'ils avoient rendu leur condition auſſi dure, auſſi malheureuſe qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'eſt pas impoſſible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la ſervitude, n'aient pu ſe ſéparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y ſuſtentant de fruits ſauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & ſolitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la queſtion, en donnant à des termes reçus un ſens nouveau; puiſque nous ne prétendons rien dire d'autre, ſinon qu'il n'y a jamais eu, ni au Nouveau Monde, ni ailleurs, une véritable République de femmes confédérées, & unies par un pacte ſocial, par des Loix & des Conſtitutions particulières, qui aient propagé leur race & leur empire pendant pluſieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraiſemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur ſource dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans pluſieurs anciennes Relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans

de petites Isles situées à la Plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal-à-propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des Prêtresses ou des Religieuses, qui, en vivant dans le célibat strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortilèges, acquis tant de considération & de crédit, qu'on venoit les consulter comme des Oracles, ou comme des Sibylles ; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le manihot, & en faisoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne sera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les Côtes de France, une Isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté : les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques Isles de l'Angleterre & de la Suède, occupées anciennement par des Vierges sacrées. Il y a eu de ces Vierges parmi les anciens Bataves, (*)

(*) Picart, dans ses *Antiquités du Pays de Drenthe & de la Frise*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *Vierges blanches*, qui ont été les Prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le Pays : ils en sont si fortement persuadés, qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes Nations de l'Allemagne, & à plus de deux cents lieues de la Hollande : ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

parmi les Germains, & en général parmi tous les Sauvages du monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des Autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du Célibat, n'est donc qu'une opinion imaginée, au fond des bois, par des Barbares, & adoptée par les Peuples civilisés, sans savoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des Couvents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espagnols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les Loix tolèrent, & que la Nature réprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité : si ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les Anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premières fonctions sacerdotales ; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la Prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention.

tion. (*) Or, comme les Chrétiens du troisième siècle jugèrent à propos d'exclure à jamais les femmes des premières & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs Cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les Sérails de l'Orient; & le fanatisme les fera

(*) Chez les Romains les Prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le Sacerdoce, hormi les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les Statuts lithurgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le Collège de Vesta à l'âge de sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les Poésies de Prudence, la Satyre qu'on vient de citer : Il est assez surprenant que cet Ecrivain dise, dans son Libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les desirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé : une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les Peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatants dont leur Collège a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cents ans que l'Ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela, s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

ſouffrir auſſi long-temps que la barbarie des hommes laiſſera ſubſiſter de tels établiſſements; c'eſt aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les Peuples Barbares en témoignant tant de reſpect pour la virginité de leurs Prêtreſſes, ſont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conſéquences juſtes : ils ont ſuppoſé que ceux qui avoient aſſez d'empire ſur eux-mêmes pour étouffer leur inſtinct, ſeroient ſans paſſions; & c'eſt dans cette ſuppoſition qu'eſt l'erreur & la ſource du préjugé : c'eſt un ſophiſme de la Superſtition, qu'il ſeroit aujourd'hui inutile de réfuter, puiſque l'expérience de tous les ſiècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne ſont pas ces eſpèces de Vierges ſacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il eſt poſſible encore que François Orellana, en voulant prendre terre ſur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâchèrent de s'oppoſer à ſon débarquement : cet Aventurier, de retour en Europe, exagéra ſon hiſtoire, qui auroit pu lui arriver par-tout; & la Chancellerie Eſpagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généraliſſime du fleuve des Amazones, pour le récompenſer de les avoir ſubjuguées au nom de Sa Majeſté Catholique.* Les Hiſtoriens Turcs auroient bien plus de raiſon de donner le nom d'Ama-

zones à quelques femmes Italiennes, exceſſivement fanatiques, qui au temps des Croiſades, allèrent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent priſes par les Sarraſins, qui les violèrent.

Il reſte à obſerver qu'Orellana eſt le ſeul des Conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été queſtion ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoiſſances ſur les différents Peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les Terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'eſpace occupé par l'ancienne Nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun veſtige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait ſuivant les loix de la Critique hiſtorique, il faudroit encore rejetter l'exiſtence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jéſuite d'Acugna, qui ſans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique ſe coupoient une mamelle ; ce qui n'eſt pas plus dangereux, ſelon lui, que de ſe couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'eſt d'aucun poids; quoiqu'ils aient, dans leur langage, un mot exprès pour ſignifier des femmes qui n'ont pas de maris; car ſi ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit atteſté des abſurdités ſemblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour ſignifier des ſpectres, des Wampi-

res & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos aïeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaussée des Géants, pour chagriner St. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler ? Le Peuple est par toute la terre le même ; c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage, qu'un Juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivières, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux Provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques, qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange, que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense, que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones ; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept ans, le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de Province où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un Philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles

portent, il faudroit renoncer au ſens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers; & notre globe deviendroit un ſéjour enchanté, habité par l'illuſion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'Infibulation.

AVANT que de décrier quelques uſages bizarres, communs aux Peuples des deux Continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circonciſion, que l'on a auſſi trouvée en Amérique; & cet article nous fournira pluſieurs obſervations relatives à l'Hiſtoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matières les plus ſtériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de ſe circoncire, ont en leur faveur la vraiſemblance, & des autorités d'Ecrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable ; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital : & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de ſon Auteur, qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des Contrées où la Circonciſion a commencé, & c'eſt indubitablement entre l'Equateur & le trentième degré

de latitude ſeptentrionale : auſſi cette vaſte portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de Nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes ſont reſtés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains Pays, quoique ſitués ſous les mêmes parallèles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circonciſion parmi aucune Nation du Nord, & ſi l'Hiſtoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques Pays voiſins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'eſt là où elle a pris naiſſance, ſoit que les Egyptiens en aient été les inventeurs, ſoit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroiſſent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil, ſituées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la ſuite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creuſant des foſſés pour ſaigner les marais de la baſſe Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun Peuple en particulier ce que le beſoin a pu enſeigner à pluſieurs à la fois; puiſque l'amputation du prépuce eſt moins un acte religieux qu'une néceſſité phyſique. J'avoue que le fanatiſme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en eſt comme emparé, & en a fait une application outrée & déraiſonnable, parce qu'il n'y a point de raiſon dans les fanatiques. J'avoue encore que les Auteurs modernes ne s'accor-

dent pas ſur les véritables cauſes qui ont porté les premiers Orientaux à ſe circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce ſujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philoſophie à beaucoup d'abſurdités, aſſure que la Circonciſion favoriſe à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une ſorte de charbon qui naît, ſelon lui, indiſtinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits, que le temps a épargnés; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Paleſtine ſeule engendroit cette indiſpoſition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Aſie, s'en ſeroient apperçu, comme ils ſe ſont apperçu de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctène, ou de la fauſſe Gonorrhée, qui n'a pas reſpecté les Hébreux circoncis, puiſqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens Livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélère la propagation de l'eſpèce humaine, c'eſt affirmer une erreur, parce qu'on donne un ſens illimité à une propoſition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perſe méridionale, & l'Abyſſinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroiſſement s'y étend auſſi ſur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion : cette longueur du prépuce, lorſqu'elle eſt la plus exceſſive, pourroit dans quelques ſujets empêcher le libre exercice

de la copulation, & ce n'eſt que dans de tels cas particuliers, qu'il eſt poſſible que la Circonciſion faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon. (*) Mais le plus grand motif, & le ſeul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces Contrées à ſe circoncire, c'eſt qu'ils ont voulu ſe garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & ſous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des inſectes énormes naître, croître, & propager dans les inteſtins, dans le ſang & les ſucs du corps humain, dont il n'y a aucune ſubſtance qui ne puiſſe entretenir & ſuſtenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Légiſlateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-ſeulement recommandées comme un conſeil de ſanté, mais preſcrites comme une loi inviolable de l'Etat, prouvent combien la propreté eſt néceſſaire aux Peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le ſable, dont on ſe ſert au défaut de l'eau, ne ſuffiſent pas pour déraciner & détruire ces ſortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entiérement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier : & cela eſt d'autant plus probable, que les Chrétiens de l'Abyſſinie ont combiné la Circonciſion avec le Baptême : des Moines, envoyés dans ce Pays par la Propagande, furent très-ſcandaliſés de ce

(*) L'on eſt auſſi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organiſation du prépuce eſt ſi vicieuſe, qu'ils ne ſauroient engendrer ſi l'on ne leur faiſoit une amputation, ou tout au moins une inciſion.

contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présentèrent au Pontife Latin une confession de foi, dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remède physique, & du Baptême comme d'un remède spirituel ; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une Messe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique : Je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brûlez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les Pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les Côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c, on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux Contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les Provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commençement du septième siècle jusqu'au milieu du dix-

feptième, temps auquel les Turcs ont ceffé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Perfans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne fe circoncifoient point : il feroit donc abfurde de fuppofer que le climat de la Perfe & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue, & par conféquent inutile alors, feroit devenue néceffaire maintenant. On peut faire la même obfervation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncifion en horreur : elle n'y tient donc ni à la qualité du fol, ni à la conftitution des Indigènes : c'eft donc le produit du fanatifme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'eft à l'aveugle obftination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Mufulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Profélytes le retranchement du prépuce, que leur Loi & leur Prophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans fon enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en Réformateur ou de contrefaire l'Infpiré : en adoptant un ufage établi en Arabie, la penfée ne lui vint point de le prefcrire par une fanction particulière de fon Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jufques où fa Secte, en devenant Religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de fa politique étoit de convertir ou d'affaffiner, avant fa mort, tous les idolâtres de la Péninfule Arabique,

& ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agiſſoit donc pas d'imaginer une nouvelle Loi pour ordonner un uſage ſi univerſellement reçu, qu'il ne ſouſfroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui diſputoient ſur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuſe foibleſſe, commune aux Peuples barbares & aux Nations civiliſées, *magnis parviſque Civitatibus commune vitium.*

Si, par la dernière des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raiſon d'inſiſter ſur la Circonciſion, qu'ils regardent comme une inſtitution divine, pendant que les Turcs ne l'enviſagent que comme une tradition pieuſe; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un Pays où l'on ſe circoncifoit pour des cauſes naturelles, les Juifs de l'Egypte, où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie, où la longueur du prépuce la rendoit néceſſaire. L'excreſcence de cette membrane dans des climats chauds, ne doit pas plus ſurprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tiſſu des paupières plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'eſt ſans raiſon que quelques Auteurs rejettent ce que les relations diſent de l'excès du prépuce parmi pluſieurs Nations de l'Aſie & de l'Afrique; puiſque ces Auteurs ſont contraints d'avouer que cette excreſcence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point ſans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne ſauroit produire dans un ſexe ce qu'il produit dans l'autre, de l'aveu de tous les Voyageurs; auſſi l'Hiſtoire ne fournit-elle aucune raiſon de croire que

la Circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que *l'Excision* des femmes, (*) qui se fait par le retranchement des nymphes, vers la trentième année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des Pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; & elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrônes: les femmes ainsi *excises* n'acquièrent d'autre privilège que celui d'oser entrer dans les Mosquées; d'où elles sont exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence singulière du Mahométisme, qui les dispense d'aller au Sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de *l'excision*, disent que de leur temps on coupoit non-seulement les nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du cli-

---

(*) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens Traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le Texte Grec par la phrase de *mulieres judaicè excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

toris. Quoique cette partie ſoit ſpongieuſe, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaiſſeaux, il n'en eſt pas moins vrai que l'amputation en eſt périlleuſe, lorſqu'on n'y emploie pas des perſonnes verſées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'eſt qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras : d'ailleurs le retranchement de la partie ſupérieure de l'*Oeſtrum Veneris* ſeroit plutôt une véritable caſtration qu'une ſimple *exciſion*; puiſqu'elle détruiroit la ſenſibilité dans l'endroit où elle eſt la plus vive; ce qui me porte à penſer qu'Aeginete & Aetius ont été mal inſtruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils ſemblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle eſt très-ſouvent néceſſaire. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyſſinie, qu'en leur raccourciſſant les nymphes avec une eſpèce de ciſeaux bien aiguiſés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie ſe guérit par le moyen des poudres aſtringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le ſang. Les Abyſſins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont eſſuyée, leur paroiſſent avoir quelque foible reſſemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes ſont ſujettes à une calloſité qui ſe manifeſte au-deſſus de l'*Os pubis*, & qu'on enlève avec des cautères, il n'y a aucun Auteur qui en faſſe mention : ſi, nonobſtant ce ſilence uni-

verſel, les femmes d'Egypte ont ce caractère ſingulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jéſuite Tachard donne un tablier naturel; & ce tablier, dont on a enſuite exagéré la longueur & la forme, eſt, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & ſelon d'autres, depuis le nombril juſqu'à la moitié des cuiſſes; & l'on ajoute que les Hottentots ſont, à cauſe de cette défectuoſité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de Voyageurs qui, en paſſant au Cap de Bonne Eſpérance, y ont vu, dans la Maiſon de correction, des Hottentotes faire oſtentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piaſtres, pour qu'on ne ſoit pas mieux inſtruit là-deſſus de nos jours. Cet appendice n'eſt ni détaché, ni membraneux, ni auſſi étendu qu'on l'a cru : c'eſt une excreſcence calleuſe, dure, & qui, loin de deſcendre ſur les cuiſſes, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous ſavons d'une perſonne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y ſervant de bandages dans leur jeuneſſe, pourroient prévenir cette difformité, ſi elles en avoient la moindre envie : elles ont auſſi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Exciſion*, dont elles auroient bien plus beſoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un teſticule, qu'ils ne ſe ſont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de ſe faire initier dans une Confrérie, mais dans l'idée de ſe rendre plus légers à la courſe;

& il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui, s'étant fait ôter un teſticule à dix ans, ſe privoient du reſte de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a abſolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui ſoient *Monorchis*; (*) & ils n'en courent pas moins

---

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un teſticule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; & les ſujets en qui cette ſurabondance ſe rencontre, ne ſont pas plus puiſſants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne ſont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Hiſtoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un teſticule, dans l'idée que cette eſpèce de caſtration les rendoit plus habiles à la courſe & à la chaſſe; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet uſage, ſont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces Sauvages ſe mutiloient de la ſorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux; ce qui n'eſt pas, puiſque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouſes accouchoient très-ſouvent de deux enfants malgré l'amputation d'un teſticule du père, ainſi que les Hollandais, établis depuis ſi long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont obſervé pluſieurs fois. Pourquoi ſe ſeroient-ils donc opiniâtrés à ſe ſervir d'un remède dont ils connoiſſoient l'inutilité?

Il eſt vrai que, parmi les Sauvages, la mère ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, ſe défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme : & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des Peuples errants. En Amérique la mère étouffoit la fille gemelle; & quand les gemeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroiſſoit le moins bien portant. La mère diſoit qu'il lui étoit impoſſible de porter ſur ſon dos deux enfants à la fois, lorſque la horde alloit en courſe, ou qu'elle changeoit ſimplement de demeure; & le mari, occupé à la chaſſe ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus ſe charger de porter un enfant, de ſorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gemeaux, réſulte moins du caractère impitoyable des Sauvages, que de leur façon de vivre ambulants & diſperſés.

bien : chez eux la raiſon a prévalu, & on peut dire même dans un ſens phyſique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légère idée de l'*Exciſion*, il reſte à parler de la manière de circoncire les garçons, qui varie en pluſieurs points, tant par rapport à l'âge, que par rapport aux médicaments dont on uſe pour arrêter le ſang & conſolider la plaie : les Muſulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur Rituel exige que l'enfant qu'on coupe ait un parrain qui réponde que cet enfant ſera fidèle à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choiſi dans une autre Religion : il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas, ſi Henri III n'eût été ſolemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand-Seigneur, par une Lettre d'invitation qu'on conſerve encore dans les Archives de France : & qui peut aller de pair avec la Lettre écrite par l'Empereur Turc, Bajazet II, au Pape Alexandre VI, dans laquelle il ſupplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoiſſoit, diſoit-il, le penchant ſecret à ſe faire Muſulman.

S'il eût été poſſible aux Juifs, toujours diſperſés & toujours fanatiques, de conſerver leurs Rits primitifs, ſans y faire des innovations eſſentielles, on pourroit encore ſavoir, par leur moyen, de quelle façon on circonciſoit en Egypte dans la plus haute antiquité : on ſait ſeulement qu'on s'y ſervoit, ainſi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre, que les Lithologiſtes modernes nomment *pierre de la*

Cir-

Circoncision, & qui est quelquefois d'une substance argilleuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des Sauvages. Cette coutume d'employer la pierre, feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de long-temps la naissance des Sociétés politiques, tant dans les Pays chauds de notre Continent, que dans ceux du Nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui feroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses : un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton : ensuite il arrache & découpe le prépuce à l'enfant, qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit. (*) Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de ses ongles, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une com-

(*) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision, d'où doivent découler quelques gouttes de sang ; cela suffit pour satisfaire à la Loi.

presse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les Circonciseurs de l'Isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les Piétistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les lèvres de l'enfant, qui, ainsi ensanglanté & mutilé, croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement; & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les Initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, composées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passèrent au commencement du dix-septième siècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accordèrent dans le Bresil, conquis par une compagnie de Marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes occidentales, former un petit Etat indépendant, comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphère, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit

plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la Nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les fraix de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette, (*) dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moïse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singulière observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diète, ni les mutilations réitérées à l'infini, ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractère forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer. (**) Les Chinois sont

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la Chapelle de Lorette dans le Traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la Cour de Vienne, qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moïse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promission. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de St. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi, qu'on avoit mis aux petites-maisons à Constantinople, se laissèrent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette Province envoya pour punir ces fanatiques, qui payèrent sept mille Tomans d'amende.

(**) On pourroit faire la même observation, dira-t-on, sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer

aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles, sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs aïeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la dernière race aient le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme, qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparoîrre cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indélébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussoit suivant que l'avidité du Fisc & l'avarice des Princes croissoit: enfin on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement, dans les rues, ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la Circoncision. (*)

---

que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'alongent une seconde fois après l'excision.

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser, ce qui étoit fort commun, en-

Les Juifs, pour oppofer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâchèrent de fe faire recroître le prépuce avec un inftrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland ; & cet inftrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judæum pondus* : le poids de cette mufelière, en étendant continuellement l'épiderme, l'alongeoit confidérablement. Il eft vrai que cette méthode d'effacer la Circoncifion avoit déja été employée long-temps avant le premier fiècle, par quelques Afiatiques qui ayant embraffé la Loi de Moïfe par enthoufiafme, l'avoient abjurée par légéreté, & c'eft à cette vile efpèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auffi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoftats Hébreux favoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne peut fe difpenfer de réprouver hautement cette fraude des déferteurs d'une Loi qui n'étoit plus la fienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomiftes s'apperce-

---

traîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes, qu'on fut contraint d'y renoncer ; & c'eft à cette occafion qu'a été frappée la Médaille dont la légende du revers porte FISCI. IVDAICI. CALVMNIA. SVBLATA. Vefpafien fit ceffer les plaintes en exilant les Juifs en Efpagne & en Portugal.

vroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les Juifs, il leur ſeroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques Matelots, qui, ayant refuſé de ſervir plus long-temps ſur les flottes de Salomon, aimèrent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine : & cet Ophire eſt, ſelon ce ſavant Critique, le Pérou; puiſqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir* : il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus*; & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puiſque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au Pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce Pays des Incas, une ſeule Peuplade circonciſe, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit Prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au Nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du Nouveau Monde, ne laiſſèrent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont

on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jufqu'au Mexique : & ils citèrent, à cette occafion, un paffage très-peu concluant d'un Livre apocryphe, attribué à Efdras, qui dit que ces Captifs allèrent un jour, fans en demander la permiffion, vers un grand fleuve, qui doit être le fleuve de St. Laurent, d'où il n'eft pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cents lieues, jufqu'à la Nouvelle Efpagne; & cela eft d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant fingulier pour facrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant fingulier pour facrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les aïeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui fe fatigueroit à réfuter tant de chimères, qui n'en valent pas la peine; puifqu'il fuffit de dire que la Circoncifion a eu en Amérique la même origine que dans notre Continent : cet ufage n'y a pas été importé par un Peuple étranger; il y eft né d'un befoin phyfique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faifoient aux parties génitales des garçons une incifion, d'où découloient quelques gouttes de fang; & quoique le P. Acofta ne fe foit pas expliqué fort clairement là-deffus, il eft croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les Accoucheufes font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y fuffifoit peut-être, fi l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naiffance des infectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne fauroit fe difpenfer de relever ici une faute bien étrange où eft

tombé feu Mr. Mallet, qui a inséré une *Diatribe sur la Circoncision* dans le Dictionnaire Encyclopédique, où nous savons très-bien que chaque Auteur est responsable de ses propres articles. Mr. Mallet assure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles;* & il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération?* Il y a, dans cette assertion, une surabondance d'erreurs; puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légère incision, d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un Peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossière si elle avoit appartenu à quelque obscur Compilateur; mais comme on la rencontre dans un Ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria, (*) & plusieurs autres Ecrivains contem-

---

(*) Voyez son Ouvrage *de Insulis nuper repertis*, & ses *premières Décades*.

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Gro-

porains de la découverte du Nouveau Monde rapportent qu'à l'Isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les Sauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre ; & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de notre hémisphère; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes parallèles des deux Continents, par des Peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les Pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les Peuplades situées au midi du Para, ne se circoncisoient point : on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Rivière d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentième degré de latitude Nord, le long de la Côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques Relations particulières, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchausser entiérement le prépuce à leurs enfants, leur

---

tius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique : il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angleria; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

ciſeloient encore la peau, à peu près comme l'eſt celle des Nègres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expoſe les motifs de cette bizarrerie; car il eſt certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux ſe circonciſoient : & la peinture que ce Moine Eſpagnol fait de cette cérémonie barbare, laiſſe aſſez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du ſeizième ſiècle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire deſcendre les Américains des

---

(*) „ La Circonciſion, dit-il, cette marque diſtinctive „ du Peuple que Dieu s'étoit réſervé, quoique pratiquée „ avec la variété qu'un long eſpace de temps introduit dans „ les uſages & les coutumes, eſt encore en uſage parmi „ ces Nations idolâtres. Les Salivas, dans le temps qu'ils la „ pratiquoient, & ceux qui vivent dans les bois, circonciſoient leurs enfants le huitième jour, ſans en excepter „ les filles, & cela d'une manière ſi cruelle qu'il en mouroit „ pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe. Les différentes nations „ de Cuiloto, d'Uru, & des autres rivières qui ſe jettent „ dans l'Apure, avant d'avoir embraſſé le Chriſtianiſme, „ pratiquoient cet uſage avec le plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des bleſſures conſidérables aux bras „ & dans toutes les parties du corps, dont on voit encore „ les cicatrices ſur ceux qui vivent aujourd'hui, & qui deſcendent de ces Sauvages : ils n'exerçoient cette boucherie ſur leurs enfants que lorſqu'ils avoient atteint l'âge de „ dix à douze ans, pour qu'ils euſſent aſſez de forces pour „ ſupporter la perte de ſang qu'occaſionnoient plus de cent „ bleſſures qu'ils faiſoient à ces victimes de leur ignorance.

„ Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant moribond, dont les plaies s'étoient envénimées, & dont tout „ le corps étoit couvert d'une matière dégoûtante. Pour que „ ces enfants ne ſentiſſent pas l'inſtrument avec lequel on leur „ perçoit les chairs, on avoit ſoin de les enivrer; parce que „ perſonne n'étoit exempt de cette ſanglante cérémonie.

„ Les marques de la circonciſion ne ſont pas moins „ cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos. „ *Traduction d'El Orinoco, illuſtrado, Tome I. p.* 183 *& ſuivantes.*

Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux Nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'Agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des Colonies régulières à dix lieues de la Judée : & si l'on les a vu se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette Province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de Peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur stérile Patrie le séjour des Villes étrangères où le luxe & la misère encourageoient la population des usuriers ; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues : *on les proscrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés, qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la Circoncision.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insère dans les parties génitales des garçons & des filles ; & de là est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du Pays d'où elle est originaire, puisque l'Histoire nous apprend que cette coutume est venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine, c'est-à-dire dans un temps où les mœurs Asiatiques commençoient à

févir parmi un Peuple d'Europe qui avoit conquis l'Afie pour fon malheur.

L'Infibulation des femmes eft due uniquement à la jaloufie des hommes, qui dans des climats brûlants, où toutes les paffions font extrêmes, & la raifon impuiffante, ont été affez infenfés, affez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant fur leurs femblables une violence injurieufe, qu'on pardonneroit à peine fi l'on ne l'exerçoit que fur les animaux. (*) Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils fubjugueroient auffi les volontés, les idées, & l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne confifte que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des fentiments, leur abfurdité a été encore plus impardonnable, puifqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'affurer la poffeffion d'un bien qu'ils ne connoiffoient point. La manière d'infibuler le fexe eft encore en vogue de nos jours; & on fe fert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but eft à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille eft née, on réunit les bords de fes parties fexuelles, on les coud enfemble, non avec un fil de lin incombuftible comme quelques Voyageurs le difent, mais avec un fimple cordon de foie, & on n'y laiffe d'ouverture

(*) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent; & c'eft ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales.* On fe fert ordinairement, pour cette opération, d'un inftrument de cuivre blanc, qui a plufieurs pinces & plufieurs crochets, qu'on infère dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit ſi ſenſible, doit occaſionner de douleurs aux victimes d'une ſi monſtrueuſe opération, dans laquelle on déteſte à la fois le deſpotiſme & la jalouſie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finiſſent par adhérer naturellement : & vers la ſeconde année, il ne reſte plus qu'une cicatrice difforme : le père d'un tel enfant poſſède, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les noces, on rouvre les parties fermées par une inciſion aſſez profonde pour qu'elle puiſſe détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuſe & la plus cruelle, eſt auſſi la moins pratiquée, & il ſemble qu'on l'a inventée plutôt pour s'aſſurer de la virginité des filles que pour ſe garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres Nations de l'Aſie & de l'Afrique, on fait paſſer par les extrémités des nymphes oppoſées un anneau, qui dans les filles eſt tellement enchaſſé, qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciſeaux : on conçoit qu'on ne ſauroit ajuſter ces entraves qu'en y faiſant une ſoudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette ſoudure n'eſt praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique ſur la boucle même, pour fondre l'étain ou le plomb dont on ſe ſert dans cette opération, dont l'appareil ſeul inſpireroit de l'horreur, ou de la commiſération dans des ames ſenſibles. Quant aux

femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une ſerrure, dont la clef eſt entre les mains des maris, à qui cet inſtrument tient lieu de Sérail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenſes, & qui coûtent ſi cher en Aſie, qu'il n'y a abſolument que les Seigneurs & les Princes qui aient de ces eſclaves faits pour en garder d'autres : les ſcélérats d'entre la populace ſe ſervent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troiſième manière d'infibuler, quoique moins ſanglante que les autres, eſt encore un horrible reſte de barbarie : elle conſiſte à mettre aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & cadenacée au-deſſus des hanches, par le moyen d'une ſerrure compoſée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caractères ou de chiffres, entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour comprimer le reſſort du cadenat; & cette combinaiſon eſt le ſecret du mari. On accuſe les Italiens modernes de faire uſage de ces inſtruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs : chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on reſpectoit le ſexe le plus foible, & l'on enchaînoit le ſexe le plus fort, le plus entreprenant; parce qu'on ſavoit que la pudeur ne ſauroit être dans les femmes une ſuite de la contrainte; & qu'en leur ôtant la liberté, on les diſpenſe d'une vertu incompatible avec la ſervitude. Quand nos Veſtales font, au pied des Autels, vœu de chaſteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce ferment, leur ôtent le mérite de la

continence : on les tient, par conféquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis fi folemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prifon & parmi des efclaves. Les Veftales Romaines jouiffoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale : fi on les avoit reléguées dans un Couvent, elles auroient ceffé d'être vierges.

Le Médecin Celfe, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains, (*) dit qu'on leur faifoit cette opération pour des raifons de fanté, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneffe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des defirs, qui ne précède que trop fouvent l'âge des forces, & fur-tout dans les grandes Villes, où les débauches prématurées font dégénérer

---

(*) *Infibulare quoque adolefcentulos interdum valetudinis causâ quidam confuerunt : ejufque hæc ratio eft. Cutis, quæ fuper glandem eft, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, quâ perforetur, deindè remittitur. Si fuper glandem notæ revertuntur, nimis apprehenfum eft, & ultra notari debet : fi glans ab his libera eft, is locus idoneus fibulæ eft. Tum, quâ notæ funt, cutis acu filum ducente tranfuitur, ejufque fili capita inter fe deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant : ubi hæ confirmatæ funt, excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior eft; fed hoc quidem fæpiùs inter fupervacua quam inter neceffaria eft. Corn. Celf. Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il eft furprenant que, dans cette defcription fi détaillée, Celfe ne dife pas un mot de la façon dont on foudoit l'anneau après l'avoir mis dans fa place, ce qui étoit fans doute le plus difficile dans toute cette opération.

l'eſpèce humaine. Quoi qu'en diſe Celſe, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux Ecoles publiques, que pour les Comédiens & les Chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des Spectacles, devoient ſe ſoumettre à la Loi qu'on leur impoſoit pour conſerver leur voix, qui ſe perd d'autant plutôt que les mœurs du Muſicien ſont plus débordées. (*) Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrêmités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'eſt ce que les Romains nommoient *refibulare*, (**) mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adapter cette boucle,

---

(*) Juvenal dit dans ſa Satyre contre les femmes:

Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus — — — —

Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conſerve dans le cabinet du Collège Romain, il y a deux petites Statues de bronze qui repréſentent des Muſiciens Romains infibulés : ils ſont remarquables par la grandeur de l'anneau inféré dans leur prépuce, & par la maigreur exceſſive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux paſſent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la première fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188, *de Mr. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut conſulter ces figures pour ſe former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reſte, il eſt difficile de ſavoir pourquoi le corps de ces Muſiciens bouclés eſt ſi décharné : Mr. Winkelman ſoupçonne qu'ils ont pu ſervir de mannequins; ce qui n'eſt pas vraiſemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter iſta ſi draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.

Martial. Lib. IX. Epig. 28.

boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y paſſoit un fil, qu'on y laiſſoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la ſuite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Auſſi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences preſque auſſi outrées que les Faquirs & les Bonzes, ſe piquent-ils d'être infibulés avec la plus groſſe boucle qu'un homme puiſſe endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de ſix pouces de circonférence, & qui péſe au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatiſme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une réſignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour ſupporter ces entraves, qui prouvent combien il feroit difficile à ces Célibataires Aſiatiques de garder leur vœu de chaſteté, s'ils n'avoient ſoin de ſe garotter eux-mêmes. On lit dans quelques Relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons, qui portent auſſi de ces muſelières, & que le Peuple juge du degré de leur ſainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que ces miſérables ſont circoncis : ils défont apparemment ces anneaux lorſqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuſe : (*) pour mortifier leur chair & leur ſens,

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, ſi Mr. Locke, dans ſon *Eſſai philoſophique ſur l'Entendement humain*, (Liv. I. p. 28. in-4to. Amſterdam 1755.)

ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des âneſſes, pendant que le Muletier, dévotement à genoux, remercie ces Saints de l'honneur qu'ils font à ſes bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre eſpèce d'infibulation qui ſe pratiquoit avec un tuyau, dans lequel on faiſoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiaſtes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne ſoient pas exactement

---

ne l'avoit fait avant nous : il cite un paſſage du Voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raiſons que nous ignorons. Il eſt dit dans cet Extrait, que Baumgarten vit auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarraſin, aſſis entre des monceaux de ſable ; il étoit nud comme au ſortir du ſein de ſa mère, & jouiſſoit dans tout le Pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *intègre*, *ſaint & divin*; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais ſimplement avec des âneſſes & des mules.

Ibi (ſcilicet propè Belbes in Ægypto) vidimus ſanctum unum ſaracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt Mahometiſtis, ut eos, qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur : inſuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, &, quod majus eſt, concumbendi; ex eo concubitu, ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel Templa, vel monumenta extruunt ampliſſima, eoſque contingere ac ſepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Mucrelo noſtro : inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum eſſe hominem ſanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam eſſet, nec puerorum, ſed tantummodo aſellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1, *p.* 73.

Mr. Locke cite ce paſſage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale univerſelle ni d'idées innées.

d'accord en expliquant un paſſage de Martial, où il eſt fait mention de cet étui, (*) on ne peut nier qu'on ne s'en ſoit ſervi pour infibuler les mâles, & c'eſt cette opération qui a le plus de rapport avec l'uſage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du Nouveau Monde, qui ſe retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce, nommé dans leur langue *Tacoynhaa ;* de ſorte que le muſcle érecteur étoit, malgré ſa force, entiérement aſſujetti par ce bridon. (**) Cabral ramena, de ſon premier voyage, un Bréſilien ainſi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande ſurpriſe ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement ; ce lien eſt, chez quelques Peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent ſe défaire lorſqu'ils quittent l'eau.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula veſtit,*
Ut ſit Comœdis omnibus una ſatis :
Hunc ege crediderам (nam ſæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, ſuæ :
Dum ludit mediâ, populo ſpectante, palæſtrâ,
Delapſa eſt miſero fibula ; verpus erat.
Martial. Lib. 7, Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'eſt trompé, lorſqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui : il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir néceſſairement un anneau dans le prépuce. La diſcuſſion de ce ſentiment nous intéreſſe très-peu : nous ajouterons ſeulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

(**) *Viri membri ſui fiſtulam in ſe contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam ; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa ; religant autem, quando opus eſt ut mejant.* Margrave, *Hiſt. Nat. Braſiliæ, p.* 14.

Pierre Martyr dit à peu près la même choſe en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Ocean.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'Iſthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans ſon envelop-pe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins : pour le ſcroton, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coutume parmi quelques Peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front : Margrave & Waffer (*) ſont les ſeuls qui aient ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſingulière à ſe voir dans un certain état de vigueur ; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pu ſoumettre les mâles à une telle cérémonie, dans un Pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres Sauvages en ont, ſans recourir à l'infi-

(*) *Deſcription de l'Iſthme Darien.*

bulation, qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment; en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes vénimeux, opération si violente, qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance & la mort : c'étoit un remède de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abâtardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue ; & ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun Peuple de tout le Nouveau Monde; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagème affreux.

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la manière bizarre dont s'infibulent les habitants de l'Isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines : ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle ; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne : la blessure que cette pointe fait aux

enfants se guérit avec beaucoup de peine : ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirèrent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique, qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'Isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, portèrent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous. (*) A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

(*) *Histoire des Navigations aux Terres Australes*, *par Mr. le Président des Brosses*. T. I, p. 227, in-4to. Paris 1756.

Fin de la quatrième Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis.

Virg. Georg. II.

Nous n'avons conſidéré jusqu'à préſent les Peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs ſens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémiſphère de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arrivèrent aux Indes occidentales, dans le quinzième ſiècle, il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui ſache penſer.

Si le Lecteur a jetté un regard rapide ſur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à préſent, ce Chapitre exige de ſa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider ſi nous avons été conſéquents, & ſi nos obſervations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'efprit n'a point été également partagé à tous les Peuples de notre Continent : les Nègres brûlés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés fous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philofophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du Nouveau Monde, malgré la grande diverfité des climats, un homme d'une capacité fupérieure à un autre.

Une infenfibilité ftupide fait le fond du caractère de tous les Américains : leur pareffe les empêche d'être attentifs aux inftructions : aucune paffion n'a affez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-deffus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'ufage des mains & de la langue, ils font réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiffent qu'aux impulfions de leur inftinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'efclavage où elle les a plongés, ou dans la vie fauvage dont ils n'ont pas le courage de fortir. Il y a près de trois fiècles que l'Amérique eft découverte ; on n'a ceffé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a effayé fur eux toute efpèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à fe faire un nom dans les Sciences, les Arts, & les Métiers.

Garcilaffo de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cufco, d'un père Efpagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'hiftoire de fon Pays, il a produit un Ouvrage fi indigefte, fi pitoyable, fi fonciérement mal

raiſonné, que trois Auteurs Français, qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuſſir. (*) Dans la dernière Hiſtoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilaſſo, on n'a pas conſervé une phraſe de l'original. Enfin, on peut juger de ſon peu de capacité, par-là même qu'il a été incapable de faire un mauvais Livre; ce qui eſt ſi facile & ſi aiſé, dans tous les Pays, à tous ceux qui oſent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il eſt certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compoſer une page dans le ſtyle & dans le goût de ce Garcilaſſo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour père. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir ſur ce qu'ils ont dit, & ſur ce qu'ils diront dans la ſuite : ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur eſt commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois ſe tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumière pour ſe reſſouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'eſprit, pour ſe rappeller des idées mal imprimées, & preſqu'auſſi-tôt effacées que conçues : ce qu'on doit attribuer aux humeurs viſqueuſes & groſſières qui circulent dans leurs cerveaux; puiſqu'il eſt démontré que la faculté mémorative peut être reſtituée ou aidée par des ſternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du Tabac, qui occaſionnent de conſidérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois Auteurs ſont Baudouin, Ricaut, & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpèce de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées, dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramènent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier : on avoue que les enfants de cette Nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſépt ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs Précepteurs qu'ils ne perdront pas entiérement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtième année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup : alors le mal eſt fait; ils reculent au-lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (*)

(*) *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili : verum quando adoleſcentiam ingrediuntur, ſiunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliæ regione & indigenis, p.* 14.

Tous les Voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres Nations de l'Amérique.

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecretes d'un effet ſi étonnant; j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté : or il eſt certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie eſt un inſtant critique & terrible, qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit eſpéré de la vivacité de l'enfance. Il ſe peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obſtrue, dans de certains ſujets, quelques conduits, & épaiſſit leurs eſprits vitaux. Auſſi eſt-il prouvé par l'expérience que l'uſage, même immoderé, des femmes, n'eſt pas contraire au développement de l'eſprit; tandis que la caſtration faite dans le berceau lui eſt manifeſtement nuiſible, & ne produit que des hommes puſillanimes, indolents, ſans vivacité, & dont l'ame eſt autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matière ſéminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche régulière du ſang, & de la ſubtilité des fluides qui arroſent les parties intérieures de la tête, où ſont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impubères le ſang coule trop impétueuſement, pour que leur eſprit brillant ait de la conſiſtance : dans les vieillards il s'affoiblit à meſure que leur ſang devient froid & ſtagnant. (*) Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté

(*) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois en une minute : il ne bat que ſoixante & douze fois, chez les perſonnes en ſanté

jusqu'à la vieilleſſe, qui eſt le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adoleſcence, des humeurs impures & ſurperflues viennent ſe mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'eſprit ſe retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains eſt conſtitué ainſi que nous l'avons décrit, s'il eſt corrompu par les cauſes que nous avons aſſignées, la foibleſſe de l'entendement doit leur être naturelle; ils y ſont condamnés. Cette clarté paſſagère qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur ſang, qui en ſe ralentiſſant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeuneſſe.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux inſtructions, l'on ne ſauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abſtraites : ils ont oublié les principes, lorſqu'on veut leur en montrer les conſéquences : dans des Méchaniques, où chaque pièce & chaque inſtrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modèle; & c'eſt un prodige qu'un Naturel du Paraguai ſoit par-

---

jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards il diminue inſenſiblement, & au-delà des 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthouſiaſme* n'eſt qu'une accélération du ſang qui ſe porte vers la tête : les Savants diſent que le ſang leur monte à la tête lorſqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, ſe frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les Médecins condamnent généralement : il vaut mieux reſter coi, & fermer ſes Livres. Les bons & les mauvais Poëtes ſont plus ſujets à ce mal que les autres gens de Lettres, qui s'enthouſiaſment moins en compoſant.

venu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original, quoiqu'il eût employé plufieurs années à le peindre. Quelle que foit l'exceffive préfomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoiffent fecrétement la fupériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorfqu'on amena les premiers Américains en France, fous la minorité de Charles IX, on obferva très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la perfonne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblèrent devant les Gardes-Suiffes, pourvus d'énormes mouftaches ; par une méprife bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui s'imaginoit que la Fontaine le Fabulifte étoit le Prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille fon Miniftre d'Etat, parce qu'il faifoit parler fi noblement les Princes dans fes Tragédies.

J'ai déja fait remarquer qu'au premier Concile de Lima, on difputa, avec beaucoup de chaleur, pour favoir fi l'on devoit admettre les Naturels de l'Amérique aux Sacrements de l'Eglife, à caufe de leur ftupidité : plufieurs Prêtres s'obftinèrent à les leur refufer, & cette méthode a prévalu aujourd'hui ; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, eft très-petit en comparaifon de ceux qu'on exclut : ils ont fi peu d'efprit & de mémoire, qu'ils manquent d'adreffe pour fe confeffer : le Pénitencier eft obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent fimplement, oui ou non : d'autres proteftent qu'ils ne fe fouviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils font tombés, par

exemple, en adultère; ſans quoi ils perſiſtent à le nier. (*)

Je ſuis bien éloigné de ſuppoſer que le zèle des Miſſionnaires n'a point toujours été auſſi fervent qu'ils nous le diſent; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, ſi je mets en fait qu'aucun indigène de l'Amérique n'a jamais ſû comprendre un mot de la Religion Chrétienne. Les femmes & les enfants ſe rendent réguliérement aux Egliſes, & s'y amuſent beaucoup à chanter des Cantiques: quant aux hommes, ils ne prennent plaiſir qu'à ſonner la cloche, ſans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiſte; ſi l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la Meſſe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane: auſſi, dans les Colonies Eſpagnoles, l'Inquiſition eſt-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à aſſiſter au Service divin, & il faut que les piquets de la Sainte-Hermandad gardent les portes des Egliſes, auſſi long-temps que dure l'Office ou le Sermon. On pourroit réfuter, avec raiſon, ce que Mr. de Monteſquieu rapporte de l'attachement des Sauvages de l'Amérique au Chriſtianiſme: on ne s'attache pas ſincérement à une Religion dont on ignore les dogmes & les myſtères: or les myſtères des Chrétiens contiennent trop de Métaphyſique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, Miſſionnaire de ſon métier.

Les

(*) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa, *l.* 6.

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, on pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les Sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragi-comédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mystères* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les Anges se donnoient la torture pour faire rire les Auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les Sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de Foi, qui leur étoient absolument inconnus ; quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur Pays, depuis deux siècles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ ; & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un Jongleur, Français de Nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mère étoit Française, & que *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au service de la Grande-Bretagne. Mr. Douglas, qui cite ces faits, en infère que les Prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la Religion, & j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu-

de conception des Américains, qu'aux intrigues facrilèges des Miffionnaires.

On a inféré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un Naturel du Canada, fur des matières de Controverfe : il eft fuperflu d'avertir que cette pièce eft fuppofée, & que jamais aucun Canadien n'a eu affez d'efprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il eft furprenant qu'un Auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, fe foit chargé de le réfuter, & de compofer un Traité fur la Philofophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique font fi bornées, fi deftituées de mots, qu'il eft impoffible de rendre par leur moyen un fens métaphyfique ; il n'y a aucune de ces Langues dans laquelle on puiffe compter au-delà de trois; (*) & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne fauroit traduire aucun Livre, non-feulement en Algonquin ou en Bréfilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité fuffifante de termes propres à énoncer les

(*) ,, *Poettarraroincouroac* fignifie dans la Langue des ,, Yameos, Peuple de l'Amérique méridionale, le nombre ,, de *trois*; heureufement pour ceux qui ont à faire à eux, ,, leur Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu ,, croyable que cela paroiffe, ce n'eft pas la feule Nation ,, Indienne qui foit dans ce cas. La Langue Brafilienne, ,, parlée par des Peuples moins groffiers, eft dans la même ,, difette, & paffé le nombre *trois*, ils font obligés, pour ,, compter, d'emprunter le fecours de la Langue Portu- ,, gaife. *Voyage de Mr. de la Condamine*, *p.* 66 & 67. *Paris* 1745.

notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la suite. Cette disette de mots indique la disette des idées, & prouve que les Américains ne sont point sortis de l'enfance : aussi ne perfectionnent-ils rien, & persistent opiniâtrément à courir dans les bois, au-lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les Colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'industrie, dans des logis commodes; ils se tapissent, au sein de la misère, dans d'affreuses cabanes, qu'ils construisent aussi mal-adroitement que faisoient leurs aïeux au temps de Christophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Castors de leur Pays.

Si l'on avoit rencontré, au Nouveau Monde, des hommes remplis de sentiments généreux, capables de sentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'instruire dans les Sciences & dans les Arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoissances & nos secrets; en profitant de nos lumières, de nos découvertes, de nos inventions, de nos instruments, ils eussent béni le destin de leur avoir amené des maîtres si habiles, qu'on pouvoit payer avec des insectes, des cailloux luisants, & de la terre jaune. Plusieurs Peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant sous le joug de l'Empire Romain, ils avoient cessé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enseigné les Lettres & les Arts qui leur manquoient, & en cela ils ne se sont pas trompés; mais la stupidité & la

pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendu contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe feroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe feroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpèce. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique, qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement, qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, Français & Anglais ſe tiennent également offenſés, quand on les nomme des Américains, tant ils ſe croient ſupérieurs aux hommes de cette race ; & ils le ſont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils ſe l'imaginent.

Comme c'eſt principalement au climat du Nouveau Monde que nous avons attribué les cauſes qui y ont vicié les qualités eſſentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on eſt, ſans doute, en droit de demander, ſi l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'eſt-à-dire, des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre Continent. Cette queſtion curieuſe, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, ont eſſuyé, ſans en excepter aucun, une altération ſenſible, ſoit dans leur forme, ſoit dans leur inſtinct ; ce qui doit d'abord nous faire préſumer que les hommes ont reſſenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau

& des aliments ; mais comme ils ont ſu, beaucoup mieux que les animaux, ſe garantir contre la puiſſance immédiate du climat, on n'a pas ſitôt reconnu le changement de leur conſtitution & l'affaiſſement de leur ame : cependant, en les comparant enſuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres ; & à force de réitérer les obſervations à ce ſujet, on s'eſt convaincu que la dégénération qu'on avoit crue poſſible, étoit réelle. Enfin, on eſt venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrième, & de la cinquième génération, ont moins de génie, moins de capacité pour les ſciences que les vrais Européans ; & ce ſentiment étoit univerſellement adopté, lorſque le P. Bénoît Feyjo, ſi connu par les monſtrueux paradoxes qu'il a ſoutenus dans ſon *Theatro Critico*, s'eſt élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accuſés d'être abrutis. (*)

En reſpectant dans le P. Feyjo un Moine ſupérieur aux Moines d'Eſpagne, l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs groſſières, tant par ſa paſſion de ſe ſingulariſer, que par ſon penchant pour le merveilleux ; il a écrit pluſieurs Diſſertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui ſuffit, à mon avis, pour faire récuſer ſon témoignage & ſon autorité dans toutes les matières qu'il a traitées ; car il vaut mieux aſſurer qu'il s'eſt toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raiſon, comme a fait le

(*) Voyez le *Diſc. 6 du Tome IV du Theatro Critico.*

P. Sarmiento, qui eſt venu en vain au ſecours de ſon Maître : (*) l'on ne peut défendre un Auteur qui croit aux hommes marins.

Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence : ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience ni d'aucun art : auſſi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils ſont déja aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baiſſe & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à ſa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo ſe fatigue à prôner l'eſprit ſublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en ſa faveur ; il n'en eſt pas moins vrai que les Univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'eſt ſorti de l'Académie de St. Marc, à Lima, aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais Livre : cependant cette Ecole a joui de plus de célébrité que les autres Univerſités Américaines : quand Mr. Godin fut élu Profeſſeur de Mathématiques & d'Aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un Etudiant capable d'entendre ſes leçons, & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les Jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur

(*) Le P. M. Sarmiento eſt Auteur de la *Démonſtration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo*, dont il avoit été le diſciple ; il auroit dû ſe reſſouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magiſtri.*

Collège de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille Ecoliers ; ce qui est d'autant plus surprenant, que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand Maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun Savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des Professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les Colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célèbres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés, au-dessus de leurs siècles, & au-dessus de leurs Maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents Collèges du Nouveau Monde : il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima : ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les minéraux, le climat, les singularités, & les phénomènes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes. Que saurions-nous

ſans Oviédo, Piſon, Margrave, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui, pour nous inſtruire, ont voyagé dans un Pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence? On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Père Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les Naturels de l'Amérique, dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on feroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau Continent, un Empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de Villes ſpacieuſes, & ornées d'édifices ſuperbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les Loix, ſur-tout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui eſt plus rare encore, elles y étoient reſpectées. Enfin, ſi l'on en croyoit ces Ecrivains, aucun Peuple ſur la terre n'auroit joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens ſous le gouvernement juſte & paiſible de leurs Incas. Mais malheu-

reusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de faussetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux Loix de l'Histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des Empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs Conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissements de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des Peuples policés qui savoient combattre, & des Princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces Auteurs n'a jamais compris un mot de la Langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulières, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'Histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de règner, selon lui, qu'en

l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces Auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un Peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des Nations de notre ancien Continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité? Tous les Historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa; cependant ce qu'on rapporte du règne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi ; & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un simple événement. (*) Je sais qu'un Italien, nommé San Se-

---

(*) L'Auteur de l'*Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. " Quand les Indiens vouloient faire „ leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de différentes „ couleurs, & différentes en nombre. Chacune de ces cou-

vero, a ſoutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le ſecret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diverſement nouées & coloriées; mais il eſt ſûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero ſe l'eſt imaginé; auſſi Garcilaſſo convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorſqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos;* de ſorte que les Loix & les Ordonnances, s'il eſt vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce Pays-là, devoient être appriſes par cœur, par quelques perſonnes qui en conſervoient la mémoire; puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'énoncer le contenu d'une Sanction ou d'un Pacte civil par le moyen des cordons, comme l'on peut aiſément ſe le figurer, pour peu qu'on ait une idée juſte de ces inſtruments informes. On pourroit mettre ici en queſtion, ſi un Peuple qui ne ſait ni lire ni écrire, peut être à la fois

---

„ leurs, ſimple ou mêlée, avoit ſa ſignification. Ces cordons „ torts, & gros comme de la moyenne ficelle, & long d'environ trois pieds, étoient attachés, comme une eſpèce de „ frange, le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur indi- „ quoient ce que contenoit chaque filet; comme, par exem- „ ple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de „ guerre par le rouge. S'ils vouloient déſigner des choſes dont „ les couleurs ne ſont pas remarquables, ils les mettoient cha- „ cune ſelon leur rang, commençant depuis les plus hautes „ juſqu'aux moindres. . . . . . L'on gardoit toujours l'unité „ dans ces filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine „ de mille, &c. Ils paſſent rarement la centaine de mille. . . . . „ Ils mettoient au plus haut des filets le plus grand nom- „ bre: les nœuds de chaque filet & de chaque nombre étoient „ égaux les uns aux autres, comme un bon Arithméticien „ les poſe, quand il veut faire une grande ſupputation.

Il réſulte de cette deſcription fort obſcure, que les *Quipos* ne ſervoient qu'à faire des calculs tels que nous en faiſons avec l'inſtrument de Paſcal.

un Peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien Continent, je ſuis très-porté à croire que, ſans le ſecours des Lettres, des hommes attroupés ne ſauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment conſtitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il eſt vrai que les Eſpagnols n'ont pu rien apprendre de poſitif ſur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop ſe fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, ſa ſœur & ſa femme. Suivant Garcilaſſo, (*) ce Manco-Capac entreprit de raſſembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de Nation, qu'il logea dans une petite Ville. Il faut obſerver à cette occaſion, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune ſociété civile ait été aſſemblée par un ſeul homme, qui ait tout-à-coup, & comme par preſtige, tiré de la barbarie une multitude de Sauvages : les Légiſlateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des Nations auxquelles ils ont dicté leurs Loix : ces Nations avoient ſubſiſté depuis pluſieurs ſiècles avant que d'avoir un Code; & la raiſon nous dit qu'il n'y a aucun Peuple au monde qui ne ſoit plus ancien que ſon Légiſlateur. Les Jéſuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un ſeul endroit quelques Paraguais; & ils ne ſeroient jamais venus à bout d'en compoſer une Peuplade ſédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de

(*) *Tome I, p. 17, chap. I.*

faire enlever de force plus de ſoixante mille hommes, cantonnés ſur les bords de Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueſt du Guayra : ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai ; & comme on leur avoit fermé tous les paſſages pour retourner dans leur patrie, ils ſe virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués ; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivaſſent. C'eſt par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de Nation qui n'eſt pas encore ſorti de l'enfance ; puiſque les Jéſuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs Ecoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les Sociétés ont dû ſe former ſucceſſivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un aſſez grand nombre de familles rapprocheés en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui, doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ſes compatriotes, leur a ſuggéré de ſe conduire ſelon de certaines règles, qui ne ſont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées ; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un ſeul homme n'eſt pas en état de procurer la ſubſiſtance à pluſieurs Sauvages cachés dans des bois, il eſt par-là même incapable de les réunir en ſociété ; puiſqu'aucune ſociété ne peut ſubſiſter, ſans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fourniſſe avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiſton ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait

été le fondateur des Chinois, Odin des Peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerduſt des Parſis ou des Perſes, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le ſens qu'on le dit, & qu'on le croit communément : auſſi l'hiſtoire de tous ces Héros eſt-elle obſcure & confuſe ; & nous ne ſavons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiſton, que nous ne ſavons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les Nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers Légiſlateurs pour leurs véritables Fondateurs, ce qui a induit les Chronologiſtes dans un labyrinthe d'erreurs & de ſupputations fauſſes. Au reſte, on aſſure que Manco-Capac ſe diſoit inſpiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les Légiſlateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui en dictant ſes propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les Loix de Dieu : ces hommes, ſi ſupérieurs aux autres, ont connu les beſoins & les foibleſſes du cœur humain, & ſe ſont ſervis adroitement des organes du fanatiſme pour prêcher la raiſon.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur l'incertitude des prétendues Annales du Pérou; il doit nous ſuffire de ſavoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui eſt la même choſe, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont ſuivi Manco-Capac juſqu'au temps d'Atabaliba, il eſt manifeſte que Garcilaſſo nous en a impoſé groſſiérement, lorſqu'il aſſure que onze Incas qui ont regné de ſuite, ont été

des Princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphère qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même Trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de Souverains philosophes : mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des Lecteurs sensés admettront un tel phénomène. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins : il n'y en a aucun qui n'ait regné sur ses Sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur Empire, dit Zarate, (*) d'une manière absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de Pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets aient été plus loin : le Prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui, chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi, qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une Province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate, qui plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier-Général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de Sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant, si ce n'est pas une contradiction formelle, que d'affirmer qu'il y avoit des Loix merveilleuses chez un

(*) *Histoire de la Conquête du Pérou*, *chap. XIII*, *p.* 60, *Tom. I. Amsterdam* 1700.

Peuple d'efclaves, qui, en rampant fous un fceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilège d'être tyran ? Eft-il probable que, toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient fu mettre des bornes raifonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Eft-il probable qu'en combattant fans ceffe, ils n'aient entrepris que des guerres juftes? Il eft fi rare, il eft fi difficile que des Princes guerriers & defpotes foient de bons Princes, que nous ne trouvons encore dans l'hiftoire de l'ancien Continent que le feul Marc-Aurele qui ait fu vaincre & régner en Philofophe.

Je rejette non-feulement, comme un roman infenfé, le récit que Garcilaffo nous fait du règne des Incas; mais je fuis encore porté à croire qu'il n'a pu s'affurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jufqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des Princes qui avoient regné fur ces Contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déja fait voir que, faute de poffédér des Regiftres & des Mémoires, aucun Efpagnol n'a pu fixer cette date, fur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé fix cents ans depuis le premier Incas jufqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il eft indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente Souverains pendant ce laps de temps; puifque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilaffo, qui ne compte que douze Rois en quatre fiècles: cependant la vie des hommes n'excédoit

doit pas dans ce Pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas; ce qui est d'autant plus remarquable, que le terrein est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la Ville de Quito est la Ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le Nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphère, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes; puisque les Péruviens, la Nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un Peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes Villes, très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable Contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui par un fol amour pour sa malheureuse Patrie, n'a respecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vraisemblance. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate, (*) *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de Ville; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défère ici au témoignage

(*) *Chapitre IX, p. 44, T. I.*

de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo; c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce Pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune Cité bâtie ſous les Incas: les Villes qui y exiſtent de nos jours, ont été, ſans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux eſclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet Etat n'avoit point de Villes, c'eſt la rapidité preſqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derrière des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garniſons: tant de ſièges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impoſſible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou, hériſſé de fortereſſes, avec deux cents hommes, qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſto, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de ſa plus grande ſplendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens: auſſi les Eſpagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées, les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'ancien Temple du Soleil, dont les Ecrivains ne comptent les merveil-

ſes qu'en s'extaſiant. Je doute néanmoins que ce Temple ait été de beaucoup plus ſpacieux, & plus orné que celui dont on découvre des veſtiges plus entiers au Village de Cayambe, dans la Province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diamètre : c'eſt une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds; bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe : car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment étoit abſolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miſérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de ſorte que la lumière a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toît, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte, par la tradition unanime des Indiens, que cet Oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la Chapelle de Cuſco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

Mr. de la Condamine a fait inſérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, la deſcription d'un ancien logis des Incas, dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, Province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu Palais à un étage; ce qui ſuffit, ſelon moi, pour prouver que l'architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois : & il eſt naturel de préſumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puiſque les Princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on

veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûte, ni aucune trace de ſoutien qui ait pu ſupporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y eſſuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit ſeulement à l'abri des bêtes féroces, & des incurſions ſubites de quelques partis ennemis. Il importe d'obſerver que l'Eſpagnol Ulloa, en parlant de ces maſures d'Atun-Cannar, en donne un deſſein magnifique; parce qu'il a fait repréſenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il eſt en effet. Il n'y a, pour ſe convaincre de cette falſification, qu'à confronter les eſtampes & les plans publiés par Mrs. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour ſervir la vanité des Eſpagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, ſans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment déſolé des Incas, à Callo, au Nord du Bourg de Latacugna, dont l'aſpect eſt plus miſérable que celui du précédent : ce ne ſont que des cailloux dreſſés ſur d'autres cailloux, plâtrés d'une argille rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit ſur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de pluſieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné aſſez de paſſage à la lumière qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, deſtitués d'embraſures. Il n'y a donc point de milieu; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maiſons, ou ils ont logé dans des maiſons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'eſprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces dé-

combres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom impoſant de ménagerie ; mais il n'eſt pas problable qu'on ait eu des ménageries dans un Pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des Temples & des Palais, doit s'entendre auſſi des fortereſſes, qui, au rapport de quelques Relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante ſur-tout la citadelle de Cuſco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on ſait que François Pizarre s'eſt emparé de la Capitale & de ſon Fort en un ſeul jour, ſans tirer un coup de fuſil. On a ſoutenu, à la vérité, qu'il avoit été favoriſé dans cette expédition par une ſœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il eſt difficile d'admettre, dira-t-on, que la ſœur d'un Prince que les Eſpagnols venoient d'étrangler avec autant d'injuſtice que d'ignominie, auroit pu avoir l'impudence ou la foibleſſe d'aimer le Chef des bandits Européans ; cependant malgré le peu de vraiſemblance de cette anecdote, il eſt certain que cette ſœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtreſſe de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés Dom Gonſale & Donna Franciſca : tant il eſt vrai que l'hiſtoire de la découverte de l'Amérique eſt remplie de faits ſi ſinguliers, qu'ils paroiſſent incroyables. (*)

Les Péruviens ne ſavoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur Pays, un ſeul inſtrument de ce métal, l'ame des Métiers & des

(*) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du ſingulier attachement des femmes de l'Amérique aux Conquérants de no-

Arts; (*) mais en revanche, ils possédoient le secret que nous avons laissé perdre dans notre Continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr. Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (**) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare

---

tre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisième enfant d'une Péruvienne de Cusco : quant à la maitresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols: Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit : *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens*; & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné, qu'il les fit décapiter.

(*) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite, est infiniment inférieur à celui de notre Continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des cloux : malgré ce défaut, il se vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou : l'acier y vaut un écu & demi.

La Nouvelle Espagne est la Province où on a trouvé le plus de fer : on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

(**) Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4to. T. I, p.* 168 & 250. On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'Auteur, pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus, après avoir considéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un Peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'Indiens abrutis, que les Espagnols y détruisirent au commencement du seizième siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents Historiens du Nouveau Monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils aient eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les Officiers, qui jettèrent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs flèches & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les Moines de Cusco & de Lima se sont

long-temps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'eſpérance d'y déterrer des tréſors & des raretés; mais après bien des recherches, pouſſées auſſi loin que l'avarice a pu les pouſſer, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace*, (*) qui a ſervi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les Peuples de ces Provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien ſe figurer qu'ils ne connoiſſoient d'autres richeſſes que le maïs dont ils ſe nourriſſoient, & la laine des petits chameaux Glamas, deſtinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des ſignes pour les payements & les achats. (**) Ignorant à la fois l'uſage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'enſuit qu'ils devoient être inférieurs, en ſagacité & en induſtrie, aux Nations les plus groſſières de notre Continent; & la raiſon nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des Ecrivains Eſpagnols.

(*) *La pierre de Gallinace* n'eſt autre choſe qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou : elle eſt d'un noir foncé, & reçoit aiſément un beau poli. On croit que la *pierre Obſidienne* de notre Continent eſt le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'eſt une eſpèce de pyrite blanche, arſénicale, luiſante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue eſt inconnu dans notre Continent.

(**) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un ſeul Peuple qui eût inventé une monnoie.

J'ai réellement été révolté, en lifant dans Garcilaffo, (*) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Univerfité dans la bicoque de Cufco, où des ignorants titrés, qui ne favoient ni lire ni écrire, enfeignoient la Philofophie à d'autres ignorants qui ne favoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enfeigner la Morale fans le fecours de l'Alphabet, & des Ecrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la Langue du Pérou n'étoit pas affez riche en mots fimples & abftraits, pour fervir à expliquer une fcience abftraite; & afin d'ôter toute efpèce de doute à ce fujet, je citerai un paffage remarquable du voyage de Mr. de la Condamine.

„ La Langue du Pérou manque de terme, dit-il, „ pour exprimer les idées univerfelles, preuve évidente „ du peu de progrès qu'ont fait les efprits de ces Peu- „ ples. *Temps*, *durée*, *efpace*, *fubftance*, *matière*, „ *corps*, tous ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas „ d'équivalent dans leurs Langues : non-feulement les „ noms des êtres métaphyfiques, mais ceux des êtres „ moraux ne peuvent fe rendre chez eux qu'imparfai- „ tement, & par de longues périphrafes. Il n'y a pas de „ mot propre qui réponde exactement à ceux de *ver-* „ *tu*, *juftice*, *liberté*, *reconnoiffance*, *ingratitude*. (**)

Les Profeffeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilaffo, fe fervoient, dans leurs leçons, de la Langue facrée, inconnue au Peuple; mais comment fait-on qu'il y a eu au Pérou une Langue facrée? Cela n'eft pas probable; puifque l'idiome vulgaire étoit

(*) *Tome II*, *p.* 139, *Chap. XXVII.*
(**) *Voyage à la Rivière des Amazones*, *p.* 54.

ſi ſtérile, ſi pauvre en mots, qu'il eût été impoſſible de traduire le jargon ſavant par le jargon populaire. Qu'on accorde, ſi l'on peut, ces contradictions palpables qui ſe heurtent de front : quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Univerſité de Cuſco, & des grands hommes qui y enſeignoient les Belles-Lettres & les Sciences ſublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du ſens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguſes, chez les Germains, dans la Forêt noire, du temps de Jules-Céſar.

Les Métiers ont, dans tous les Pays, devancé les Sciences, parce que l'eſprit humain ne fait point de ſauts, non plus que la Nature : il doit s'élever par degrés, & ne ſauroit atteindre au premier rang, s'il n'a paſſé par le ſecond; & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. Quand un Peuple parvient à avoir des Philoſophes, c'eſt une marque certaine qu'il a déja des Arts, & que ſon idiôme s'eſt accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyſiques, les mouvements des paſſions, & toutes les nuances des ſentiments : or cette création de mots abſtraits exige les efforts de pluſieurs grands hommes, & une très-longue ſuite de ſiècles. En vain le vulgaire des Chronologiſtes veut-il nous perſuader que les Grecs étoient encore une Nation récente du temps d'Homère; la Langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odyſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule preſque innombrable de chétifs Verſificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps,

le Chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne sauroit faire un bon Poëme dans une Langue qui n'a jamais servi à faire des vers. (*)

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, & à l'espèce humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles: s'il n'y avoit pas eu des Chymistes en Europe, au quatorzième siècle, la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siècle-là: si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des Imprimeries, on n'eût pas inventé l'Imprimerie du temps de Custer; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la boussole, pour naviguer en Amérique; il falloit avoir observé la propriété de l'aimant pour construire des boussoles; il falloit

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un Poëme dans la Langue des Getes, pendant la sixième année de son exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico scripsi sermone libellum;
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi) cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.

De Ponto IV, E. 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des Vers dans cette Langue, son Poëme a dû être détestable; mais il faut que les Getes n'aient pas été aussi barbres qu'il nous les dépeint: il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déja une espèce de Prosodie; car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un mètre: on y connoissoit, par conséquent, les syllabes longues & brèves, ce qui est bien singulier.

ſavoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des Peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; ſans quoi les Sauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les Sauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. C'eſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'Univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux Peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la Bouſſole, l'Imprimerie, la Poudre à canon, la Porcelaine, ainſi que les Européans; quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps-là. Les Moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes, qu'ils ignoroient qu'il y eût un Pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du Nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe

Colomb avoit promis de le découvrir, ſept ans avant la date de ſa première navigation, en 1492 : il employa tout ce temps à ſolliciter en Eſpagne l'équipement d'un vaiſſeau, qui ne lui eût pas été accordé de ſitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre une ſomme conſidérable à un Moine intrigant & avare, qui confeſſoit le Roi Ferdinand & la Reine Iſabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé, que je ne puis omettre ici une obſervation ſingulière à ce ſujet. Les Européans ſont les ſeuls qui aient voyagé en Amérique : les Africains & les Aſiatiques ont été ſi ſtupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphère, qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainſi que le gallion des Manilles, ont conſtamment refuſé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbares, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque choſe, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe. (*) Que nous nous ſoyons emparé d'une moitié de cette planète, cela eſt étonnant ; mais que ni l'intérêt, ni la curioſité n'aient pu engager les autres Nations de l'univers à y voyager, cela eſt plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le Commentateur anonyme des volumineux & obſcurs écrits de Garcilaſſo, convient que ſon Auteur, en parlant de l'Aſtronomie des Péruviens, eſt tombé

(*) Les Nègres ne ſont pas une exception à ce que je viens de dire ; puiſque c'eſt malgré eux qu'on les entraîne

dans plusieurs absurdités inexcusables ; (*) & c'est un aveu singulier de la part d'un Commentateur. Quarante ans après que ces Peuples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique Ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horizon où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables Observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisième Incas, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les Arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable ; mais que ces buttes aient servi à faire des observations astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui se mêloient, dit-on, d'étudier le ciel, où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planètes d'avec les étoiles : ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard

---

au Nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si l'on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(*) *P. 39. & suiv. T. II.*

devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement, qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planètes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les Sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces Sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une science qui, ayant été cultivée dans notre Continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les Arts & les Artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du Calculateur Riccioli, j'ai déja fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premiérement, la Ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes : elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la Capi-

tale de tout un Empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyères, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca : par-tout ailleurs les Indiens ne se présentèrent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet Etat avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourrages; d'où l'on peut conjecturer que le Pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine, qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un Officier mourant : les Soldats, décharnés & abattus, broutèrent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un Pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni

vivres,

vivres, ni beſtiaux, ni aucune reſſource, en faiſant un trajet de quatre cents lieues, depuis Quito juſqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & deſtituée d'habitants & de cultivateurs : auſſi les Eſpagnols n'y marchèrent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de brouſſailles : ils pénétrèrent par des forêts & des ſolitudes, & ne virent, ſur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroiſſoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand Peuple ſans agriculture eſt un être de raiſon : un Pays peut, à l'inſtar du Portugal & de l'Eſpagne, avoir beaucoup de Villes, & manquer à la fois d'habitants; mais on n'a jamais vu de Pays ſans Villes, où la population ait été conſidérable. Les Péruviens n'avoient conſtruit d'autre bourgade que celle de Cuſco, d'où j'infère qu'ils ne compoſoient qu'une petite Nation diſperſée ſur une ſurface immenſe ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'Ecrivains ont dit de leur induſtrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'Auteur d'un Ouvrage moderne, intitulé *l'Analyſe du Gouvernement des Incas*, a lu leur hiſtoire, ſans ſe défier de ſon authenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brûlé ſon manuſcrit ; s'il avoit voulu être raiſonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes Loix dans un Etat deſpotique ; & quand il ſeroit vrai qu'on y avoit des Loix, il nous ſeroit impoſſible aujourd'hui de les analyſer, faute de les connoître ; & nous ne ſaurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort

de ceux qui les avoient apprifes par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui fubfiftent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune manière avec ce qu'on écrit de leur légiflation fous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'époufoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la dernière rigueur celles qui fe proftituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens foumis aux Efpagnols, ne fe marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne font plus vierges : ils fe croiroient déshonoré, fi leurs femmes n'avoient couché avec plufieurs amants avant leurs noces. (*) On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les Curés, ni les Corrégidors, ni les Officiers de l'Inquifition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils fe laifferoient plutôt couper par morceaux, que de confentir à prendre une femme qu'ils foupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne fauroit conclure autre chofe, finon qu'un ufage fi enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué fous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir confidéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'œil fur le Mexique, dont on a conté autant de fauffetés & de merveilles que de l'Empire des Incas; mais la vérité eft que ces deux Nations étoient à peu près égales, foit qu'on compare leur police, foit qu'on examine leurs Arts & leurs inftruments.

(*) Voyez le *Voyage au Pérou*, *par* Dom Juan & Ulloa.

Les Mexicains avoient la méthode de repréſenter les objets en les deſſinant groſſièrement, & ce ſont ces deſſeins informes que les Hiſtoriens ont jugé à propos de nommer des caractères hiéroglyphiques ; mais en cela ils ſe ſont trompés, car la manière des Mexicains différoit eſſentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des ſymboles ou des emblêmes pour remplacer les objets : ils copioient les objets mêmes ; de ſorte qu'ils faiſoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour repréſenter un arbre ; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un ſens moral, & il n'y a aucun doute entre les Savants que la Table Iſiaque, & les aiguilles Egyptiennes dreſſées à Rome, ne contiennent des ſentences & des maximes philoſophiques ; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais Peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des paſſions, & des attitudes caractériſtiques : d'ailleurs manquant abſolument de ſignes fixes pour la repréſentation des êtres moraux & méthaphyſiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils ſe ſervoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y deſſiner les choſes dont ils vouloient conſerver le ſouvenir : on trouva chez eux une aſſez grande quantité de ces volumes peints, que les ſoldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriſèrent trop pour les emporter ; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du ſeizième ſiècle, recueillir tous les tableaux hiſtoriques qu'on put déterrer dans

cette partie de l'Amérique ; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments ſinguliers, après les avoir préalablement exorciſés ; car il ſoutenoit qu'il falloit brûler les Livres de tous les Peuples qui ne ſont pas Chrétiens. (*) On ne ſauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Muſulman Omar, qui fit conſumer la Bibliothèque d'Alexandrie, pour mieux conſerver l'Alcoran.

Il n'eſt échappé des mains de ce Sumarica qu'un ſeul exemplaire, qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au Nouveau Monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet Ouvrage à Cadix, fut pillé par un Armateur Français ; & le manuſcrit Indien, avec l'interprétation Eſpagnole, tomba, par un

---

(*) Cette manie de brûler des Livres a toujours caractériſé le génie intolérant du Clergé Romain ; mais elle ne ſévit jamais tant qu'au ſixième & au quinzième ſiècle. Le Pape Grégoire, ſurnommé ſi injuſtement le Grand, fit brûler dans toute la Chrétienté les Oeuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite ; & depuis cette funeſte époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois Auteurs. Ces perſécutions contre l'eſprit humain nous ont fait perdre les Poéſies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne ſervent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été ineſtimable. Il n'y a pas juſqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les Livres, & l'on aſſure que dans la dernière perſécution, qui leur avoit été ſuſcitée par un ſcélérat, connu ſous le nom de Pfeffercorn, on brûla le dernier exemplaire de l'Ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jeſcut*.

On accuſe la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de Livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Miſſionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

bonheur ſingulier, entre les mains du Voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent pour une ſomme conſidérable au fameux Raleig, qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jetter quelque lumière ſur l'hiſtoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglais par Mr. Locke; (*) & on la publia dans la Collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduiſit en Français, la fit imprimer dans ſon grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois ſur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cents ſoixante tableaux détachés & encadrés. Comme je ſais que ces images ont été copiées, avec un ſoin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai conſidérées pluſieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne ſauroit deſſiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obſcur, aucune idée de perſpective, aucune imitation de la Nature; & les objets ſont ſans vérité comme ſans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait preſque aucun progrès dans l'Art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choſes paſſées & des événements hiſtoriques.

L'Ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'hiſtoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de règner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arri-

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain*; ce ſont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, ſi je ne me trompe, cet inſtrument de Marine qui porte encore ſon nom.

vée de Fernand Cortez ; mais comme il eſt impoſſible de déchiffrer ce Livre myſtérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conſeillerois à perſonne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Eſpagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique ſans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais ſu aſſez d'Eſpagnol pour traduire un Livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates & les époques, & la ſuite chronologique des Souverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma, ſecond du nom, qui règnoit en 1520? On n'eſt pas certain que le manuſcrit Mexicain renferme un ſeul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtreſſes de Montezuma, là où l'on ſuppoſe qu'il eſt queſtion de huit Princes qui l'avoient précédé ſur le Trône: l'erreur pourroit être encore plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes & le ſens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen ſans être prévenus, ne ſe convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues ſéculaires* dont Carreri donne ſi hardiment l'explication d'après un Profeſſeur Caſtillan, nommé Congara, qui n'a point oſé publier l'Ouvrage qu'il avoit promis ſur cette matière; parce que ſes amis & ſes parents lui ont garanti qu'il abondoit en abſurdités. En conſidérant ces inſtruments qu'on appelle, dans le ſtyle des Relations, des *Roues ſéculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Alma-

nachs, femblables à ceux dont on s'eft fervi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques Provinces, à l'ufage de ceux qui ne favent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant défignés par des points noirs, les Dimanches & les Fêtes par des points rouges, & les rêves des Aftrologues par des amblêmes. Que les Mexicains aient célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque fiècle, & qu'ils aient compté les fiècles par des roues, à qui on faifoit faire un tour au bout de cinquante ans, (*) c'eft ce que j'ai peine à me perfuader ; parce que cet ufage fuppoferoit une longue fuite d'obfervations aftronomiques, & des connoiffances fort précifes pour régler l'année folaire, ce qui n'eft pas compatible avec l'ignorance prodigeufe où ce Peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner fa Chronologie, lorfqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Hiftoire des huit Rois du Mexique me femble auffi fabuleufe que celle des douze Incas du Pérou; j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténèbres. On affure qu'une Nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties feptentrionales du nouveau Continent, s'établir à peu près au centre du

(*) On dit que leurs fiècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient compofées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout defquels ils en ajoutoient cinq, afin de completer l'année folaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en fociété, c'eft-à-dite 130 ans avant l'arrivée des Efpagnols? Peut-on, en fi peu de temps, trouver l'année folaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les fiècles?

Mexique, d'où elle chaſſa les anciens habitants, dont on n'a jamais plus entendu parler : ce Peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, perſiſta dans la barbarie pendant ſix cents ans, & ne commença à s'humaniſer, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391. (*) Voilà ce que les Hiſtoriens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuient, diſent-ils, ſur les monuments mêmes des Indiens : ils ſe fondent, il eſt vrai, ſur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obſcurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils ſoient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine ; puiſque le bon ſens nous apprend que les Annales d'aucun Peuple ne ſauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invaſion des Chichimeis? Par quel moyen s'eſt-on aſſuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée? Réellement, on ne diſcerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures ſi témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'euſſent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeſte apparition des Eſpagnols, cela n'eſt point probable : leurs Arts, quelque imparfaits qu'ils

(*) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino ſub regibus novem, per annos CXXX, poſt DCXIX annos, quàm a Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hiſt. Occident. Indiæ, Lib. I, p. 73.

Cette ſupputation a été adoptée par tous les Hiſtoriens qui ont écrit ſur le Mexique; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

fuffent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui fuivant une Table Chronologique, découverte par le Profeffeur Congara, foutient que les Mexicains s'étoient affemblés en corps de Peuple, l'an du Monde 1325. La rudeffe extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a fu prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs inftruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Méchaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte fanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la difette de leurs Loix ; rien de tout cela ne caractérife un Peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore fe défier ici des Auteurs Efpagnols, d'autant plus fufpects qu'ils font en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans fon *Hiftoria de la Conquifta de la America feptentrional, conocida por el nombre de Nueva Efpanna*, (*) n'a tâché que de briller par l'éclat des penfées & des images gigantefques, & la pompe de la narration : il y a indignement facrifié la vérité de l'Hiftoire aux vains agréments d'un ftyle ampoulé : il ofe nous dire qu'il y avoit deux mille Temples dans la Capitale du Mexique, au moment qu'un ufurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune Ville du monde, depuis Rome jufqu'à Pekin : auffi Gomara,

(*) On en a une traduction Françaife par Mr. Citri de la Guette. Un autre Auteur a cru que l'Hiftoire de Solis ne pouvoit plaire, fi on ne la réduifoit à la moitié de l'original Efpagnol ; & d'un énorme *in-Folio* il a fait deux petits volumes, dont la lecture eft fupportable.

moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites Chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les Idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette Bourgade la forme d'une Cité : or, depuis le règne de ce Prince juſqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans, qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux mille Egliſes.

Le prétendu Château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange; auſſi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la Capitale de l'Etat qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire, à la hâte, l'Hôtel qui y ſubſiſte encore; ce qui doit nous déſabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette Ville Américaine, qui contenoit, ſelon quelques Auteurs, ſoixante & dix mille maiſons ſous le règne de Montezuma ſecond; ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitants, tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante mille ames, y compris vingt mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun veſtige d'anciennes Villes Indiennes, il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelque apparence de Cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux Ecrivains Caſtillans de ſurnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par des Eſpagnols à des miſérables villages de l'Amérique, ne nous en impoſent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ſes Etats, décèle la foibleſſe de ces Etats mêmes : je conviens que l'Artillerie étoit un inſtrument deſtructeur & tout-puiſſant qui devoit néceſſairement dompter les Mexicains ; mais ſi ces Mexicains avoient eu des Villes murées, comme on le répète ſi ſouvent, ils ſe feroient mis à l'abri de la mouſqueterie, & les ſix mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un inſtant tant de remparts & de retranchements : d'ailleurs il eſt avéré, par le témoignage de tous les Hiſtoriens, que les Eſpagnols ſont entrés, pour la première fois, dans Mexico ſans faire une ſeule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compète à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raiſonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre : du reſte, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquiſe en renverſant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre Continent, auroit renverſée avec la même facilité. On a compoſé ſur cet événement un Poëme épique, (*) qui n'a joui d'au-

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, eſt monſtrueux par-là même qu'il eſt en proſe : cette invention des modernes eſt ſi bizarre, qu'on a peine à ſe perſuader qu'elle ait été adoptée par un homme ſenſé. Au reſte tous les Poëtes qui ont choiſi leur ſujet dans l'Hiſtoire de l'Amérique, n'ont preſque eu aucun ſuccès : la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr. Piron, le *Poëme de Jumonville*, & l'*Araucana* de Alonzo, n'ont pu forcer la Renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres : ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du ſujet, qu'à l'inhabileté des Auteurs ; puiſque Mr. Piron a employé toutes les reſſources de

cun ſuccès, parce que le Lecteur, prévenu d'avance de la puſillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit ſans ceſſe maſſacrer des Sauvages qui ne ſe défendent point contre des ſoldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la diſette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, oſe porter la fiction juſqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Hiſtoire, & change la nature même des événements, qui ſont encore trop récents, pour qu'on puiſſe les déguiſer impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient ſuivi des routes diamétralement oppoſées pour atteindre à l'art de l'écriture : mais je ſuis perſuadé que les Péruviens y feroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leuts peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractère hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les Nations ont, au ſortir de la vie ſauvage, eſſayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique : ou ils ont deſſiné les objets; ou ils ont fait uſage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur eſprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifeſtes de ce procédé dans la Langue

ſon génie pour faire de ſon *Fernand Cortez* une bonne pièce de Théâtre. *Alzire* n'eſt qu'une fiction heureuſe, dont on ſuppoſe que la ſcene eſt en Amérique.

Allemande, où les Lettres ſont nommées *Buchſtaben*, ce qui ſignifie de petits bâtons de bois de hêtre : leurs Livres ſont nommés *Bücher*, comme qui diroit un aſſemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rönne*, qui ſignifie le ſorbier ſauvage, arbre indigène du Nord, dont on s'eſt ſervi pour faire des coupeaux, qui par leur combinaiſon exprimoient un ſens ſuivi, ainſi que nos lettres. (*)

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnèrent enſuite

---

(*) *Literas Runicas ſaxis, ærique inſcripſerunt, & fago uſi ſunt, vel ſorbo aucupariâ :* Rönne *vel* Runeboers Troee (bois portant des Runes) *nomen ſuum à Runis ipſis obtinens, magni ſemper æſtimatum eſt : propterea quod præ aliis lignorum ſpeciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confeſtim ſuccum ad cujuſvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis inſtar indureſcit.* Rudbeck.

Il ſemble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce paſſage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes ſur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inſcriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres Lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain ſens : auſſi les Runes écrites ſont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décèle leur origine. Il ſe peut que l'uſage de graver les Runes ſur des rochers & des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en ſoit, les plus anciens monuments de cette eſpèce, reconnus pour autentiques, ſont du troiſième ſiècle. Il y en a quelques-uns de ſuſpects, & d'autres dont on vante mal à propos la vétuſté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens Français, contient en effet une inſcription, elle eſt probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'eſt, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a résulté que leur caractère, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espèce. S'ils avoient perfectionné leur première écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractère épistolaire ou alphabétique, à peu près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractère en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques Savants l'ont prétendu : il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre Peuple; puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire, de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un Pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement dé-

chus de la dignité de la nature humaine, qu'ils étoient indifciplinables, ce qui eft le complément de la ftupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie fauvage, prouve qu'ils haïffent les Loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les paffions les plus intempérées, peuvent feules élever l'homme au-deffus de l'animal : il faut lui ôter une partie de fa liberté pour ennoblir fon être, & cultiver fon génie; & fans cette culture il n'eft rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on affujettit, donne des fruits délicieux : le fauvageon qui n'a jamais été touché par la main du Jardinier, ne végete que pour lui feul; fes productions font ou nuifibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme fauvage vit ainfi, uniquement pour lui-même : il n'aide perfonne, & perfonne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de fon femblable : il eft feul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaifant, charitable, & généreux. On ne fauroit imaginer un plus grand aviliffement de notre nature, que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penfer pour foi, ou pour fes maîtres. Il eft trifte que cet état foit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre-humain; car la portion d'hommes qui vit fous des Loix tant foit peu équitables, eft plus petite qu'on ne le penfe. L'Amérique & l'Afrique ne font prefque peuplées que de Sauvages: le defpotifme a accablé & accable l'Afie, & pénètre par mille endroits dans l'Europe, qui femble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les Philofo-

phes élèvent de toute part leurs voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des Princes qui font à leurs Sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit règner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point : on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'avoir pas pu croire des mystères incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus grande compassion dans l'ame de leurs Conquérants, si ces Conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier : *Non esse curæ Deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux Continents.

En abordant, pour la première fois, à cette Terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le Nouveau Monde,

Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces, & ſingulières, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien Continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philoſophie, & dont d'autres ont triomphé de la raiſon.

L'examen de ces uſages ſi ſemblables dans des climats ſi différents, & entre des Nations qui ne ſe connoiſſoient pas, prouve que l'homme eſt comme prédeſtiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des abſurdités qui, malgré la reſſemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes ſur les autres : parce que la ſuperſtition, les préjugés, l'amour-propre, l'oubli de ſes ſemblables, l'ignorance de ſes devoirs, & toutes les paſſions & tous les vices ont dû néceſſairement produire les mêmes effets, & par conſéquent les mêmes déſordres dans des Sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je ſais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des Voyageurs ivres du merveilleux, & par-là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des Peuples ou mal policés, ou entiérement ſauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulſions particulières, & ne ſe gouverne pas par des maximes univerſelles & immuables. On a ſouvent pris les égarements de quelques individus pour des uſages conſtants & conſtamment reçus : on a confondu les Loix avec les abus des Loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autoriſe.

Ces tableaux infidèles ont féduit des Ecrivains célèbres, qui uniquement frappés de la fingularité des faits expofés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'affurer d'avance de la bonne foi des Obfervateurs, & ils ont raifonné, ou déraifonné, à pure perte fur des rapports démentis par des relations plus fincères, écrites avec plus de bon fens, dans des temps poftérieurs, par des témoins ou moins enthoufiaftes, ou plus éclairés. Pour éviter un reproche fi juftement mérité, je ne ferai l'expofition que des coutumes bizarres, bien avérées, & fur lefquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter fans introduire dans l'Hiftoire un Scepticifme abfurde, qui entraîneroit en fens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité; puifqu'il eft également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'ufage fanguinaire & infenfé d'enfevelir des perfonnes vivantes avec les morts. On fait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules-Céfar, & que les Colonies, fi multipliées des Scythes, l'avoient introduite dans toutes les Contrées où elles s'étoient fixées : on fait qu'elle fubfifte encore dans quelques Cantons de l'Afie méridionale, fur les Côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des Peuples fi éloignés les uns des autres, & féparés par tant de barrières infurmontables, qu'on ne fauroit raifonnablement fuppofer qu'ils aient eu quelque correfpondance; puifqu'ils diffé-

roient par tant d'endroits, & ne fe reffembloient, pour ainfi dire, que par cette feule atrocité.

Quoiqu'il foit poffible que ce n'eft pas une feule & une même caufe qui a enfanté un cérémonial fi cruel chez les diverfes Nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la réfurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur fingulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de fe faire fervir dans l'autre Monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les efclaves fur le tombeau de leurs maîtres, les femmes fur le corps mort de leurs époux. Auffi en lifant l'Hiftoire, obferve-t-on que c'eft principalement aux funérailles des Rois & des Souverains, que ces homicides ont été les plus fréquents. A la Côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des Seigneurs, & jamais avec celui des perfonnes d'une condition fervile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr. Roemer dans fa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'efclaves, à qui on brifa auparavant les membres. Quelques Voyageurs qui ont attentivement confidéré la conftruction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont foupçonné que les principaux Officiers des Pharaons étoient condamnés à refter toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs Souverains, dans des chambres murées, où on leur faifoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenfes Maufolées. Cependant on ne pratiquoit rien de femblable dans toute l'Egypte à la

mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorſqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la Loi Indienne, qui ordonne aux veuves ſans enfants (*) de ſe jetter ſur le bucher où l'on brûle leurs maris; mais il eſt très-faux que cette Loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnements : il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne feroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid : c'eſt comme ſi l'on brûloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe; & ſi l'eſprit du Légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la Loi fait périr avec eux; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher en-

(*) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent ſe brûler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants; d'ailleurs les Gouverneurs des Provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés feroient un fardeau pour l'Etat, qui devroit leur ſervir de pere.

core avec ſa maîtreſſe dans l'autre monde, a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'eſpérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le ſyſtême des anciens Brachmanes & des Bramines modernes : entêtés juſqu'à la fureur de la Métempſycoſe, cette hypothèſe favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'eſt pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui reſpire ſur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes ſoient brûlées ſolemnellement aux obſeques de leurs maris ; & en craignant de bleſſer un inſecte, ils font eſſuyer à leurs ſemblables le plus affreux des ſupplices : on ne ſauroit imaginer une plus grande diſcordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leur épouſes dans l'autre monde ; puiſqu'ils ſoutiennent que les ames voyagent & paſſent, ſans relâche & ſans repos, d'un corps dans un autre au moment de la deſtruction de l'être animé ; de ſorte que l'ame du mari pourroit entrer, ſelon eux, dans l'embryon d'une ſouris ; & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainſi les Indous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conſéquents dans leurs principes, ſont les ſeuls Aſiatiques méridionaux qui aient opiniâtrément retenu cette abominable coutume ; ils paient même un tribut annuel au Grand Mogol & aux Nababs & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permiſſion de commettre de temps en temps de ſemblables parricides ; & il leur en coûte fort cher

pour tranfgreffer le précepte pofitif de leur Védam, qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens brûler leurs femmes, que de voir des Banianes brûler les leurs, fi les maximes des hommes n'étoient prefque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr. Fréret, que fes Confrères avoient foutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de femblables facrifices, difoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expofe dans Céfar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le feul exemple des Indiens auroit dû les défabufer, puifque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les fyftêmes théologiques peuvent être en oppofition avec les pratiques & les ufages; & on ne voit pas pourqupi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconféquents que les autres Nations contemporaines.

Le fanatifme a quelquefois tellement fubjugué la raifon & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées fe brûler volontairement; mais ces fuicides font rares, & il eft certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bucher; & elles échapperoient en effet, fi les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama. (*)

(*) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jufqu'à Agra & Delhy, on les fait affeoir dans une hutte de bambous & de rofeaux fecs, où on applique le feu au dehors. Dans le

Lorſqu'on lit avec attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces miſérables victimes de la mode & de la ſuperſtition, un breuvage qui en étourdiſſant leurs ſens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inſpire. En faiſant des recherches plus préciſes ſur la qualité des ingrédients dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on ſe ſert principalement d'une forte infuſion de ſafran, qui a la vertu ſingulière de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre verd, & les autres Narcotiques. (*)

Bengale la veuve dévouée ſe tient accroupie ſur un bucher, qu'on allume lorſqu'elle prend le corps de ſon mari pour le mettre ſur ſon giron : ceux qui ont des Lettres ou des préſents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un diſtrict de la Côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande foſſe de la profondeur de dix pieds : quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduiſent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu, où on la précipite en arrivant ſur le bord du foſſé. C'eſt la mode de jetter dans ces buchers funèbres pluſieurs vaſes remplis d'huile & de réſine : mais on ne ſauroit dire ſi cela contribue à abréger ou à augmenter le ſupplice : les Muſiciens, qui ſavent leur métier, ont ſoin de faire un ſi grand bruit avec leurs tambourins & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette Côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque aſſiſtant a la charité de leur jetter un panier de ſable. Voyez *Tavernier*, *Voyage aux Indes*, *liv.* 3. *T. II*, *à la Haye* 1718. Conſultez auſſi les *Lettres de Bernier.*

(*) Le ſafran, ainſi que les étamines & les ſtigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuſe, eſt un poiſon pris à une certaine doſe, & on prétend que c'eſt de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulſif, il commence par aſſoupir & à produire des rêves divertiſſants, qui finiſ-



On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bucher; & c'est à ce stratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en pâte, dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir: on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet; parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizième siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres Auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces Auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par

---

sent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets, & étouffé ceux qui y couchoient.

force un grand cortège de domeftiques & de concubines, qui devoient aller fervir leur défunt maître dans les efpaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur Paradis. Garcilaffo, au contraire, foutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient fe préfenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit fouvent obligé d'en renvoyer plufieurs qui excédoient le nombre prefcrit, par l'étiquette de la Cour, pour les funérailles de Sa Majefté. Si l'on fe rappelle jufqu'à quel point les Péruviens modernes méprifent la vie, on ne fauroit nier que le fentiment de Garcilaffo ne foit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la perfuafion plus ou moins grande de la part de ceux qui fe dévouent: s'ils croient fermement, & jufqu'à l'enthoufiafme, qu'ils reffufciteront fur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de confiance que ces hommes obfcurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeufement aux échafauds, dans l'idée qu'on étoit fauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir infulté les ftatues de Vénus & de Mercure.

Quant aux Peuples de l'Amérique Septentrionale, il eft fûr qu'ils fe fervent du tabac, comme on l'a obfervé en 1725, chez les Natchez de la Louifiane, dont le Chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette Province, ne purent, ni par prières, ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand maffacre aux obfèques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize

perſonnes des deux ſexes, ſans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi paſſoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où repoſoit le corps du Cacique. Deux de ſes femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ſes domeſtiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau. (*)

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuſes & folles, on fit aſſeoir tous les condamnés ſur des nattes étendues par terre : on leur ſervit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poiſon produiſit ſes premiers effets, l'aſſemblée ſe mit à danſer & à faire le cri de mort d'une façon ſi bruyante, qu'on l'entendit dans tous les Villages des environs : on enveloppa enſuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, ſur laquelle on paſſa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes ſoutinrent ce lacet pour l'empêcher de gliſſer, & trois autres bourreaux le tirèrent par un bout, & étranglèrent ainſi, en un inſtant, toutes les victimes de cérémonie des Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la foſſe où on jetta celui du Cacique.

Mr. le Page prétend que ſi les François ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & aſſaſſinés, eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le car-

(*) Voyez *l'Hiſtoire de la Louiſiane par Mr. le Page du Pratz*, *Tome III*, *p.* 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont ſur la Louiſiane, p. 237 & ſuivantes.

nage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faiſoient dans des circonſtances ſemblables. Si un petit Chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze perſonnes pour ſes plaiſirs & ſon ſervice dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers pour former la ſuite des Incas & des Prédéceſſeurs de Montezuma, qui commandoient à pluſieurs Peuples dans de grandes Contrées, ſoumiſes au pouvoir d'un ſeul deſpote. A St. Domingue, on pratiquoit auſſi cette barbarie à l'enterrement des Princes & des Seigneurs de l'Iſle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des Nations du nouveau Continent, rangées ſous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puiſſe produire un grand mal : la flatteuſe eſpérance d'une vie à venir, qui auroit dû conſoler l'humanité, a été la ſource d'une infinité de crimes & des meurtres ſolemnels, qui font & feront toujours honneur à quiconque en lit le récit dans l'Hiſtoire du genre-humain. Ce n'eſt pas le ſyſtême de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus ſi coupables, mais le dogme de la réſurrection des corps. Il eſt facile de ſe figurer comment des hommes groſſiers & matériels ont raiſonné ſur ce principe une fois admis comme inconteſtable. Si nous reſſuſcitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes ſens : ſi nous devons avoir les mêmes organes, il s'enſuit que nous éprouverons les mêmes ſenſations & les mêmes beſoins : il n'eſt donc pas abſurde qu'un mari accoutumé d'être careſſé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, ſe faſſent

accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs efclaves.

Il faut qu'on ait raifonné de la forte ; puifqu'on a agi conformément aux conféquences de ce Sophifme. Obfervons toutefois qu'un Miffionnaire de la Propagante, hériffé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un Chef des Natchez de la Louifiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des efclaves vivants à fes obfeques. Le Sauvage diroit au Prêtre : je fuis dans la ferme perfuafion d'une vie à venir : fi tu veux me retirer de ce fyftême, il faut que tu me prouves que je ne reffufciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il eft impoffible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puiffe le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puiffance de Dieu. Si la mort n'eft qu'un paffage brufque à une feconde exiftence, il eft fûr qu'elle ne fauroit m'ôter le droit que j'ai fur mes efclaves, puifque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce difcours, quel qu'il foit, embarraffoit fans doute le Catéchifte : mais un Philofophe, qui rencontreroit cet Indien raifonneur, lui diroit. *Rien ne t'autorife à fuppofer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton fyftême eft incertain : le crime que tu veux commettre ne l'eft point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes foient égorgés pour te faire plaifir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué ?*

Si tu n'as jamais douté de la toute-puiſſance de l'Etre ſuprême, tu n'as aucune raiſon pour douter de ſa juſtice, qui ne ſauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes ſujets, en voulant qu'ils meurent lorſque tu ceſſes de vivre. L'empire que tu as exercé ſur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort ſur le plus foible. Tu blaſphèmes, lorſque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorſque tu prétends régler les inſtants de la mort de tes ſemblables. Ce n'eſt pas toi qui les animes; ce n'eſt donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer; puiſqu'ils ſont les fils de ton Pere. Parce que tu crois la réſurrection des corps, tu veux maſſacrer tes frères! Inſenſé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un Pays où les Bergers égorgent leurs troupeaux, lorſque le loup leur mange une brebis; cette abſurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Penſe ce que tu veux d'une vie à venir; mais ne ſouille pas tes mains d'un ſang innocent. Meurs en paix, laiſſe y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponſe vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'Américain, qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ſes eſclaves vivants : mais dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des perſonnes ſenſées qui aient employé ces raiſons, ou des raiſons ſemblables, pour diſſuader aux femmes de s'y brûler? Si l'on s'y eſt ſervi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient

produit aucun effet ſenſible, puiſque la coutume en a triomphé. Oui, il eſt poſſible que la Philoſophie n'a jamais pu faire entendre ſa voix aux Indes, à cauſe de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves ſacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs braſſelets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher eſt éteint.

Si le Clergé d'Eſpagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto-da-fé*, il n'en feroit pas: on n'eſt pas gratuitement méchant. Si dans un Pays de ſuperſtition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des Prêtres, on ne ſeroit pas entendu du Peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ſes Prêtres, ces deſpotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique, que les Hiſtoriens ne le ſoupçonnent : vu qu'on ne connoît guères d'ancienne Nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenſiles de ménage, des boiſſons, des aliments, des lumières, & des pièces de monnoie, pour le ſervice des Manes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funèbres peuvent expliquer les différents ſyſtêmes ſur la nature de l'ame, adoptés dans les différents Pays; & ce ſeroit peut-être un moyen pour réſoudre la queſtion, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, ſur le ſentiment des anciens Juifs touchant la Réſurrection.

Il eſt vrai que dans le *Vaïcra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun régle-

ment concernant les enterrements & la ſépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, ſi eſſentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des Livres où l'on deſcend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuiſſes de lievre. Les Ecritures Hébraïques diſent dans un autre endroit, que Jacob & Joſeph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été ſalés pendant quarante jours dans le Natron. (*) D'où on peut inférer que ceux qui les enſevelirent de la ſorte, adhéroient au dogme des Egyptiens ſur la Réſurrection; & il eſt très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours perſiſté dans cette opinion; ſans quoi ils n'auroient pas importé dans la Paleſtine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la ſuite des temps, que quelques légers changements, auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'aſſure le Rabbin Jacob dans ſon *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (**) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le ſépulcre des particuliers; puiſque Flavien Joſephe rap-

(*) Comme c'étoit une Loi inviolable en Egypte de laiſſer les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant ſoixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le Texte de la Geneſe, qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne reſta dans le ſel que pendant quarante jours. L'adreſſe des Commentateurs palliera aiſément cette inadvertance, en l'attribuant aux copiſtes.

(**) Chardin aſſure (Tome III, p. 17.) que les Perſans s'imaginent que Daniel a le premier enſeigné en Perſe le ſecret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occaſion à l'hiſtoire du Dragon, dans lequel il injecta du ſuif, de la poix, & des égagropiles.

porte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un Pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle, qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien systême universellemenr cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourrir de faim & de misère. La charité des Sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèze-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de Nations des deux Continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'approfondir

profondir les caufes. Elle confifte à fe couper un article des doigts, lorfqu'on perd fon mari, fa femme, ou quelqu'un de fes proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes Peuplades de cette partie du Nouveau Monde ont été anciennement fi faciles à fe faire de femblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne reftoit plus que cinq ou fix doigts entiers aux deux mains. (*) Ce qui a fans doute induit en erreur l'Auteur des Mémoires manufcrits qui m'ont été communiqués, & dans lefquels il eft dit que chez les Sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des Tribus entières qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Miffionnaires, intéreffés à poffédér des efclaves qui ne foient point mutilés, ont prefque entiérement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie, plufieurs hordes reftées dans la barbarie ont auffi perfévéré dans cet abus, & fe retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents : ils commencent par les articles des deux mains; & quand ces membres font totalement emportés, ils attaquent le fecond doigt, & ont un fecret merveilleux pour guérir promptement ces bleffures, qui feroient regardées comme dangereufes en Europe, à force d'être répétées fouvent.

(*) Voyez les *Relations de* Sepp, *& les Lettres du* P. Cataneo *à fon frère.*

Il s'agit maintenant d'indiquer une Nation de notre Continent, qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémiſphères, ſi différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches ſur l'Hiſtoire de l'Eſpèce humaine, je n'ai trouvé qu'un ſeul Peuple de l'ancien Continent qui ſe ſoit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs ſemblables : ce Peuple eſt celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, ſi connus & ſi fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr. la Loubere, de l'Académie Françaiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume des Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au Cap de Bonne-Eſpérance, à ſon retour de Siam, où il avoit porté une Lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres ſe coupoient un bout des doigts, en ſorte qu'on pouvoit voir par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle; & en tombant d'accord ſur le point principal, il me ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce Pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

(*) *Voyage de Siam, Tome II, p.* 167.

Les Hollandais ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison, tandis que d'autres Peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs pères & leurs aïeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Græviu*s, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable : ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions, dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la Religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la Religion des Mahométans, débordée jusqu'à la Côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigènes de la Californie, & que c'est à cette correspon-

dance qu'on doit rapporter la conformité des ufages fur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, fent le néant de cette hypothèfe. Il n'y a point d'hommes fur le globe mieux féparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots; placés du Sud au Nord fur les deux extrémités du monde, le monde entier les fépare.

Peu fatisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreufe, j'aime mieux croire qu'il nous eft impoffible d'en deviner la caufe, que d'en déterminer une qui ne feroit peut-être point la vraie. Si l'on difoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractère ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit fous une forme nouvelle; puifqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces Sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fuffent diftingués par des marques fi cruelles, qu'on pourroit les envifager comme un fupplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorfqu'elles perdent leurs maris, on foupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui fe donneroit pour vierge à un fecond époux qui n'auroit aucune connoiffance de fon premier mariage ; ce qui eft poffible chez les Peuples errants, puifqu'on en a des exemples chez les Peuples policés ; mais cette explication ne fauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'affez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le conftater par des fignes indélébiles.

Un uſage moins ſanguinaire, mais plus ridicule, eſt celui qu'on a retrouvé chez tant de Nations des Indes Occidentales, où le mari ſe met au lit, ou dans ſon *Hamac*, quand ſa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette poſture il contrefait le malade, gémit, ſe fait ſoigner, & reçoit les viſites de ſes amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la première fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être ſi fou en Amérique, mais on ignoroit ſans doute alors que cette coutume a été, & eſt encore en vogue en France même, & que c'eſt ce qu'on nomme dans le Béarn *faire Couvade.* Il eſt vraiſemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle régnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eiſque miniſtrant*, dit-il : (*) ce qui revient à ce qu'on a obſervé parmi les Bréſiliens, & parmi tant de Peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux alité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez pluſieurs Tribus de la grande famille des Tartares indépendants; d'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent juſqu'au-delà des Pyré-

(*) Lib. III, p. 174.

nées : elle devoit faire fortune, puifqu'elle eft trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'efprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la caufe, dans fon *Antiquité dévoilée* ; mais on ne fauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans fes conjectures: emporté par un enthoufiafme fyftématique, il a voulu foumettre les faits à fes idées, au-lieu d'accommoder fes principes aux faits.

„ En Amérique, chez quelques Sauvages, dit-il, „ l'ufage veut que le mari fe mette au lit, lorfque fa „ femme eft accouchée. La même chofe fe pratiquoit „ chez les Celtibériens fuivant Strabon, & dans l'Ifle „ de Corfe fuivant Diodore de Sicile. Pour expliquer „ une coutume fi bizarre d'après notre fyftême, il fem- „ ble que l'on doit regarder cette conduite du mari „ comme une forte de pénitence, fondée fur la honte „ & le repentir d'avoir donné le jour à un être de fon „ efpèce. Cette conjecture paroît d'autant plus fon- „ dée, que, fuivant les Lettres édifiantes citées dans la „ Note, le mari pendant fa retraite obferve un jeûne „ très-rigoureux, & s'abftient même de boire, en „ forte qu'il maigrit confidérablement. (*)

Pourquoi un homme feroit-il honteux de ce qu'il lui eft né un enfant, le fruit de fon amour, l'objet de fa tendreffe, le fang de fon fang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec fa femme, puifqu'il favoit, en fe mariant, qu'il coucheroit avec elle felon l'ordre de la nature ? En vérité, tout cela eft incompréhenfible pour nous.

(*) *Antiquité dévoilée par les ufages*, Liv. II, Chap. III, p. 127, in-4to. Amfterdam 1766.

Si le ſyſtême de Mr. Boulanger eſt abſolument deſtitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Egliſe Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, ſoient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les Temples? On ſuppoſe, par conſéquent, qu'elles ſont ſouillées; ou ce qui eſt la même choſe, on ſuppoſe qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en ſe délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé, qui tout abſurde qu'il eſt, ne laiſſe pas de juſtifier le ſentiment du Philoſophe Français.

Cette objection n'eſt pas même ſpécieuſe. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit ſouillées par l'épanchement du ſang qui accompagne & ſuit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un Pays chaud & malſain, habité par un Peuple mal-propre & dégoûtant. L'Egliſe Romaine, qui a perverti l'eſprit des uſages Judaïques, a tranſporté à l'ame la ſouillure du corps; parce qu'il eſt dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cauſe du péché; ce qui a un ſens différent dans le Texte Oriental que dans la mauvaiſe verſion de la Vulgate. D'ailleurs, il n'eſt ici queſtion que de la femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs ſuperſtitions, imputé à crime la naiſſance de ſes enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En liſant attentivement ſes *Recherches ſur le Deſpotiſme Oriental*, & ſon *Anti-*

quité dévoilée, qui n'eſt qu'un commentaire du premier Ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde & de la venue du grand Juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de ces deux cauſes, juſqu'à rendre des parents honteux lorſqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circonciſion, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur eſpèce, ainſi que Mr. Boulanger le ſuppoſe dans le Chapitre où il traite plus amplement de la Circonciſion.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour inſulter à la mémoire de ce Savant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères, & jaloux de celles des autres : je les releve, parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute : les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que les maris ont, dans de certains Pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'eſt à cette prétention ſingulière qu'on doit attribuer leur retraite: ils ſe ſont mis au lit pour ſe refaire de leur laſſitude, & ſe préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'eſpèce; comme ſi le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne,

qu'on dit qu'ils obſervent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent; les autres Auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence : au contraire, le Naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Breſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents. (*) Quand on a queſtionné ces barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces, qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient pères. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre Auteur de *l'Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les ſuperſtitieux : on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poëles, & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance ; & afin d'augmenter la cacopho-

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à partu diebus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis fruitur.* Hiſtoria Natural. Braſilliæ, p. 14.

nie, ils fouettoient leurs chiens & les faifoient hurler. On a encore retrouvé cet ufage en Afie, chez les Indiens adonnés au Culte Bramique, qui ne fe contentent pas de crier, de battre, & de fonner pendant les éclipfes; ils fe baignent encore dans le Gange, caffent leur vaiffelle, & font tant de contorfions, qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'eft pas facile de favoir comment tant de Nations, placées à de fi grandes diftances les unes des autres, ont pu fe rencontrer au point qu'on les foupçonneroit d'avoir confpiré enfemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à fe taire, parce que les ténèbres attriftent, & que la trifteffe eft muette autant que l'alégreffe eft parlante. Auffi voit-on les animaux qui paiffent dans les prés, fe retirer pendant les éclipfes fous les haies & les arbres, & garder un filence morne & profond jufqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obfcurité fe diffipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens aient eu des idées bien conformes fur la nature de la Lune & du Soleil : il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penfée que les éclipfes n'étoient qu'un fommeil ou un affoupiffement fubit qui furprenoit ces créatures au milieu de leur courfe célefte. S'ils en avoient craint la chûte, comme quelques Auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des inftruments, l'expérience journalière leur ayant tant de fois enfeigné que le fon d'une trompette ne fauroit empêcher une maffe fufpen-

due de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le Soleil & la Lune ſe livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieux; puiſqu'il ne feroit venu alors dans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les combattants: on auroit plutôt attendu en ſilence, & en tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre-humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la ſubſtance des aſtres & des planètes, il faut obſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte : ils ſe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils ſont animés, puiſque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planète, ne nous permettent guères de croire que les autres globes qui nous environnent, en ſoient exempts; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris

alités à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matière de Phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en Morale ont enſanglanté la terre, après avoir avili la raiſon : & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'uſage des flèches empoiſonnées chez les Peuples des deux Continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgile.

DANS cette Section, qui n'eſt qu'une continuation de la précédente, nous inférerons un Mémoire fort détaillé ſur les flèches empoiſonnées dont ſe ſont ſervies preſque toutes les Nations ſauvages des deux hémiſphères. Cette diſcuſſion qui intéreſſe ſi intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Hiſtoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous ſentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au Lecteur des faits que des raiſonnements, qui, quelque juſtes qu'ils ſoient, ont toujours des contradictions à eſſuyer.

L'emploi des armes envénimées eſt de la plus haute antiquité, & étoit connu en Aſie pluſieurs ſiècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Le premier Européan qui s'in-

clina pour ramasser de l'or sur le rivage du Nouveau Monde, fut tué avec une flèche empoisonnée. (*)

Ce fatal secret a précédé, dans tous les Pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des Sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques Peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des Peuplades Gauloises, qu'il avoit défaites, aient été empoisonnées pour le service des batailles & des sièges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les Etats de Porus, & qui tiroient à flèches empoisonnées, l'inquiétèrent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune Nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en sub-

(*) Le Comte de Fogéda.

juguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en fervoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne fe font jamais fait de grands maux : il femble, au contraire, que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de fe retirer du Continent dans les Ifles. Les Habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs ftilets, ni avec leurs dards envénimés, fe débarraffer de la domination des Portugais, des Efpagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, fi fameux dans l'Hiftoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres efclaves de l'Empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des vipères, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la Ville de Bertha fut prife avec du *Solanum* dormitif; mais ces ftratagèmes, en fuppofant qu'on s'en foit réellement fervi, font d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il eft probable que les Romains ont connu un fpécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poifons, indiqués à cet égard par Pline le Naturalifte, foient certainement inefficaces, on voit cependant, par un paffage du Médecin Celfe, qu'on favoit, dès ce temps-là, qu'en fuçant les bleffures, on parvenoit à diminuer fenfiblement l'activité du poifon que la flèche y avoit dépofé. (*) Cela eft vrai, & conforme à l'expérience de nos jours : il ne faut que du courage pour l'éprouver. Auffi voit-

(*) Lib. V, cap. XXVII. Folio 72.
On préfume que la falive qui s'introduit dans la plaie par le fucement, contribue auffi à détruire, par fon fel alkalin, l'action du poifon.

on ſouvent, dans les arſenaux & les cabinets des Curieux, des perſonnes qui mettent la pointe d'une flèche empoiſonnée bien avant dans la bouche, & la ſucent ſans s'en reſſentir : elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner ; car dès que la pointe ne fait aucune inciſion, il n'y a pas de danger, & c'eſt inutilement qu'on ſe ſert de gants pour manier ces ſortes d'inſtruments. Il y auroit cependant de la témérité à aſſurer que toutes les plaies envénimées peuvent ſe guérir par le moyen du ſucement, les armes pouvant s'empoiſonner de tant de façons différentes, & les unes ayant ſans comparaiſon plus de violence que les autres, à raiſon des drogues dont on s'eſt ſervi. Ces drogues ſont preſque toujours tirées du règne végétal, rarement du règne animal, & jamais du minéral : ce qui prouve que Mr. Mead s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les poiſons pris d'entre les minéraux ſurpaſſoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le ſuc d'un arbuſte, & de deux arbres différents, que nous allons décrire ſucceſſivement. Le plus dangereux eſt le Mancanillier, (*) ou le Hippomanes végétal de Brown : c'eſt un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers : l'endroit où il ſe plait le plus, & qui ſemble être ſon ſol natal, eſt l'Iſle de St. Jean de Porto-Rico : on le rencontre auſſi, mais moins abondam-

---

(*) Quelques Auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il eſt certain qu'on doit prononcer Mancanillier : auſſi le Pere Pumier, dans ſes *nova Plantarum Americanarum genera*, N°. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

ment, dans les Antilles, &. ſur quelques plages du Continent : on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre : ſes fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, ſont rangées en châton ſur un même épi : ſon fruit eſt une baie ſphérique, très-charnue, ſucculente ; & peinte ſur l'épiderme comme la pêche chauve : ſous la pulpe on découvre une noix raboteuſe, inégale, qui a depuis ſix juſqu'à douze logements, & un noyau dans chacun quand le fruit eſt parfait; mais cela eſt rare, ces noyaux étant fort ſujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont pluſieurs cloiſons dans leurs capſules ſéminales. Les feuilles de cet arbre funeſte reſſemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une ſubſtance laiteuſe, qui tranſpire par l'action de la chaleur, comme on l'obſerve dans tous les *végétaux lacteſcents*. Quand ces feuilles ſuent au grand ſoleil, on n'oſe manier les branches : quand le ſoleil ne darde pas deſſus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à ſon aiſe. Cependant il y a toujours de la témérité à ſe repoſer ſous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriſſent, à cauſe de la pouſſière prolifique qui tombe copieuſement du grand nombre des fleurs étaminées : d'ailleurs la roſée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les Sauvages qui vont inciſer le tronc de ces arbres, ont ſoin de ſe couvrir le viſage, de peur que l'éjaculation de la ſève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort ſubite : enfin, ils emploient les mêmes

précau-

précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le suc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des flèches, qui acquièrent par-là la propriété de donner la mort la plus prompte poſſible à tout animal qui en eſt légérement bleſſé, ou même égratigné. On a eſſayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoiſonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit preſque pas dégénéré au bout d'un ſiècle & demi.

Les premiers Eſpagnols qui voulurent ſoumettre les Caraïbes, ayant ſouvent reſſenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poiſons, & s'imaginèrent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Eſpagne avec tant d'éclat, que Philippe II fit faire des expériences en ſa préſence ſur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé; (*) mais l'illuſion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu ſpécifique n'étoit pas infaillible.

On a été aſſez heureux depuis pour apprendre un remède qui opère toujours, pourvu qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de ſel, ou à ſon défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'eſt d'un enfant ſauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce ſecret, après l'avoir queſtionné long-temps ſur les moyens

(*) Voyez Monardes, *Hiſtoria medica novi orbis.*

qu'on employoit dans ſon Village, lorſqu'on étoit bleſſé par un trait enduit de ce ſuc redoutable.

Quoique le ſel gemme, ou marin, ſuffiſe pour prévenir la mort, on pourroit ſe ſervir, avec encore plus de ſuccès, du ſel de vipère, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité alexipharmaque eſt bien connue dans des cas ſemblables.

Le ſecond ſujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une ſubſtance vénéneuſe pour oindre les armes, eſt la Liane, ou la Béjuque, qu'on nomme dans la Langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au-lieu d'imputer à la Nature un écart ſi ſingulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la mépriſe des Obſervateurs, qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuſte dans le temps de ſa floraiſon. Les Mémoires manuſcrits dont j'ai fait uſage, aſſurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles ſuccèdent de petits fruits de la forme d'une fève, contenus, au nombre de trois, dans une capſule piriforme. Si les caractères particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux conſtatés, il ſeroit facile de décider ſi cette obſervation a été bien faite. Quoi qu'il en ſoit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles, qu'on fait cuire lentement dans de grands marabous, ou des chaudrons à la ſauvage, juſqu'à ce que le ſuc extrait s'épaiſſiſſe, & parvienne à la conſiſtance de ſyrop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élèvent pendant la cuiſſon, ſont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: auſſi

eſt-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

Mr. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente eſpèces d'herbes pilées : il ſe peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poiſon; mais les Cavères de l'Orénoque n'emploient que la ſeule Liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant ſur la pointe d'une flèche qu'on plonge dans du ſang frais : s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée, la drogue doit être encore plus concentrée; & on la remet au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand elle eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots, qu'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour tuer le gibier; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Cavères aient jamais attenté, avec ce fatal ſecret, à la vie des hommes; au contraire des Caraïbes, qui en faiſoient anciennement un grand uſage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut ſe conſerver long-temps; & les flèches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaiſante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flèches ſont de deux eſpèces; les grandes qu'on décoche avec des arcs; & les petites qu'on ſouffle par le moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moëlle, qu'elles aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envénimés par un tube, ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux ; tandis qu'on ſait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les Iſles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'inſtant, en parlant des alènes de Macaſſar & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enſeigné à quelques Peuples du Nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Eſquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le Sauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorſqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait: l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang juſques dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes. (*)

(*) Voyez *Conférences ſur les Sciences, de l'an* 1662, *à l'article* Nutrition.

On conçoit après cela, qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flèches envénimées, dont toute l'action se borne à figer le sang: aussi les Européans établis aux Indes Occidentales, ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instruments: & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé. (*) Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux, & dans l'un & l'autre cas, ses effets sont également prompts, également funestes; mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opère pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne diffèrent pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipère. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différents contre-poisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme

(*) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent, la pointe envénimée dont s'est servi le Chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lièvres & des perdrix, le dragées qui les ont tués.

le ſavent tous les Naturaliſtes qui ont eu connoiſſance des eſſais faits à Leyde, en 1744, avec des flèches empoiſonnées, rapportées du Nouveau Monde par Mr. de la Condamine, qui piqua, en préſence de feu Mr. Muſſchenbroek, & de MM. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du ſucre, expira en ſix minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut ſeulement quelques inſtants plus tard. Il ſe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort ſenſible lorſqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, aient empêché ce préſervatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, ſituée dans la Zone torride, où l'on a ſouvent ſauvé, avec le ſucre, des hommes & des animaux bleſſés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque. (*) Il eſt poſſible auſſi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à ſervir le remède qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flèche, l'activité du ſuc dont elle eſt imbue étant ſi grande qu'un homme bleſſé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poiſon, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorſqu'on lance, par le moyen d'une ſarbacane, de ces alènes à des ſinges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inſtant même de leur chûte, & ne vi-

(*) Comme je ne ſuis pas Médecin, je laiſſe à ceux qui le ſont, l'honneur de nous expliquer par quel méchaniſme le ſucre de cannes produit des effets ſi ſurprenants. Il ſemble que cette ſubſtance agiſſe ſur le ſang, dans l'inſtant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laiſſe pas à l'eſtomac aſſez de temps pour digérer ce ſucre.

vent plus en touchant la terre : les tigres ainſi bleſſés ſont deux ou trois tours, & tombent ſans vie.

Un Voyageur qui ſe ſentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne ſeroit pas à portée de ſe procurer au plus vîte du ſucre ou du ſel, n'auroit d'autre reſſource que de ſucer ſa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la ſalive, & en extraire juſqu'aux moindres atomes de la ſubſtance acide.

J'ai déja fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une ſeve vénimeuſe, que les trois autres parties du monde connu : j'en aurois même inſéré ici la liſte, ſi je n'avois craint de trop m'écarter du ſujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le ſuc ſert aux mêmes uſages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai eſt un grand arbre, (*) toujours verd, d'un beau port, qui croît aux Iſles & dans le Continent auſtral de l'Amérique : ſes fleurs incarnates, du genre des monopétales régulières, reſſemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du Laurier-Roſe, qui eſt de la même famille : elles ſont ſuivies par des fruits en poire, qui renferment un oſſelet triangulaire, & fort dur, dans lequel eſt cachée une amande, qui étant deſſéchée, réſonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un ſuc laiteux, extrêmement âcre & nuiſible. Il eſt bien éton-

(*) On connoît en Amérique deux eſpèces d'Ahouais, le grand, auquel on donne l'épithète de *Guacu;* & le petit, qu'on nomme *Ahouai-miri;* il ſert aux mêmes uſages.

nant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactefcent, dont le lait, pris à une certaine dofe, ne foit un poifon pour les hommes; (*) tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dofe qu'on le prenne, foit nuifible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits font fi fucrés, recèle une fubftance laiteufe, fort cauftique, qu'on fait entrer dans les véficatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui ofent faire des incifions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la fève, font contraints d'ufer du même ftratagème qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier; parce que le danger eft le même. On épaiffit cette liqueur pour en compofer le venin des armes, qui agiffent avec autant de promptitude que les alènes des Cavères, & les traits des Caraïbes : le meilleur fpécifique qu'on ait découvert jufqu'à préfent pour en retarder les effets, eft la racine de *Caa-Apia*, qui végète au Bréfil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Hiftoire Naturelle de cette Province, par Pifon & Margraff. Les fels alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréfilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeftes du grand Ahouai, il eft difficile de concevoir

(*) Entre tous les végétaux tithymales ou lactefcents, depuis la campanulle jufqu'au figuier, fur lefquels j'ai eu occafion de faire des effais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la fève laiteufe ne m'ait pas paru fort âcre : cependant c'eft indubitablement un poifon, ainfi que le fuc du *Sumach Rhus*, *myrtifolia*, *Monfpeliaca*; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette dernière plante, qui diffère tant de l'autre, j'ignore fi elle contient une fève laiteufe ou non.

pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation, & les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages Contrées, des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi est utile quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plupart des Isles de l'Océan Indien, & le long des Côtes, depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des Pays conquis : quelques autres Peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables Pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du Prophète, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matière vénéneuse ; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*, & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion : quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à peu près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *Gulbat-Samour*, ou fleur qui empoisonne le

vent : (*) il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & exceſſivement cauſtique.

Dans la Péninſule du Gange, à Malaca, au Pégu, ſur les Côtes de la Chine, dans les Iſles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & le *Canjares :* ce ſont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainſi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle : on poſe les doigts ſur le premier rayon , & le pouce ſur le ſecond. Ces inſtruments, communément empoiſonnés juſqu'à la moitié de la lame, ſont après les ſtilets Romains en fourchette , les armes déloyales les plus dangereuſes qu'on puiſſe imaginer. Quand les Pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatiſme, ils ſaiſiſſent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infidèles ou incirconcis , (**) par une fureur qu'on ne ſauroit comparer qu'à celle de nos anciens ſcélérats d'Occident, connus ſous le nom de Croiſés. Cette barbarie religieuſe a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indouſtan, & qu'ils font tuer ces enthouſiaſtes à coups

---

(*) *Voyage de Perſe. Tome III*, *p.* 12, *in-4to.*

(**) Au ſiècle paſſé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-ſept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en bleſſer encore quatre à mort, en moins d'une minute. La ſentinelle du vaiſſeau tua ce malheureux d'un coup de fuſil ; mais en revanche il a acquis la réputation d'un ſaint Martyr, dont on revère encore les cendres.

de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce Monde a si besoin.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne sont pas partie du culte idolâtre, comme les vipères à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Gecchо*, assure que les Insulaires de Java en tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si redoutables : ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des flèches. (*)

Le lézard *Gecchо*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs Provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres-tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de verd de mer : son caractère est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enlève la peau de la main, & gangrène les chairs. On

(*) *Historia Naturalis Indiæ Orient.* Lib. V. cap. 5.

a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma ;* ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalutaire contre la piquure des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des Nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un Obſervateur mal habile. Le *Rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales : au moins ſavons-nous que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'inſtinct des Sauvages.

C'eſt dans l'Iſle de Macaſſar qu'on poſſède, au rapport de tous les Voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brûlant & vénéneux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet : (*) il ſoutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient, où l'ombre eſt le remède du premier venin : ce conte eſt ſi puérile,

(*) *Conquête des Moluques.* Tome I, p. 50.

qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuiſibles qui ont une forte tranſpiration, comme les lacteſcents, ſont plus dangereux du côté que le ſoleil darde que de l'autre ; & voilà à quoi ſe réduit le merveilleux de l'Auteur Eſpagnol. C'eſt avec le ſuc diſtillé de cette eſpèce d'Ahouai, qu'on envénime les petites flèches à ſarbacane, qu'on connoît ſous le nom d'*Alênes de Macaſſar*, & qui agiſſent avec une promptitude preſque incroyable : on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frère de Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a prétendu ſi long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macaſſar vers l'an 1660, eſſaya un de ces traits ſur un Anglais, condamné à mort pour crime d'aſſaſſinat : ce Prince ſe fit donner ſa canne creuſe, la chargea d'une flèche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on bleſſât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour ſe ſauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs biſtouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de bleſſer le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adreſſe plus convenable à un Bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux Chirurgiens coupèrent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poiſon, relativement au reſte du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglais expira dans des convulſions. (*)

(*) *Voyage des Indes*. Livre III, Chap. XIX, Tome II.

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux Chirurgiens. Ils auroient dû ſur le champ ſerrer la jambe du criminel, y faire de profondes inciſions, y verſer des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuiſſe, eût été dans ce cas auſſi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'aſſaſſin *Sumbaco* dit que lui ſeul, dans toute ſon Iſle, connoiſſoit le véritable préſervatif de ſes flèches, qui ne lui furent pas d'un grand ſecours ; puiſqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre ſa fortereſſe en un jour, par ſept mille boulets de canon.

Il paroît que c'eſt ſans fondement qu'on a ſoutenu que ce contre-poiſon du Roi de Macaſſar étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'eſtime inconcevable qu'en font tous les Princes des Iſles de l'Océan Indien, eſt plutôt fondée ſur des préjugés ſuperſtitieux que ſur une vertu alexipharmaque bien avérée. (*)

(*) Cluſius, Garcias du Jardin, Acoſta, Laval, & Linſcot ont beaucoup écrit ſur la noix Maldivique : on peut auſſi conſulter une Lettre fort curieuſe de Mr. Speck.

L'Empereur Rodophe II, préſenta juſqu'à quatre mille florins pour une des noix, qui, tout conſidéré, ne ſont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes, où elles eſſuient une forte altération. Quand ces fruits ſe ſont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives : ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on ſe ſouvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop ſouvent à des remèdes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des Charlatans, des Jongleurs, ou des fourbes.

Neuhof, ce Voyageur ſi verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été bleſſés à Macaſſar par des pointes envénimées, qu'on leur ſouffloit avec une tube, apprirent d'un Vieillard du Pays, qu'il n'y avoit d'autre remède que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine : les eſſais qu'on en fit, produiſirent très-ſouvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au ſel alkali, contenu dans cette matière, ainſi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal ſymptôme qu'on remarque dans les perſonnes atteintes de ces alènes, eſt une extaſe violente : elles paroiſſent enivrées, chancèlent, & tombent mortes à la renverſe : leurs chairs, dit Bontius, ſe corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exoſſer leurs corps à la main, & en faire des ſquelettes. Quoique cet Auteur ait été Médecin dans l'Iſle de Java pendant pluſieurs années, & qu'il ait eu plus d'occaſions que d'autres pour s'inſtruire, j'oſe néanmoins ſuppoſer qu'il y a de l'exagération dans ſon rapport ; puiſqu'on ne peut entrevoir dans ces flèches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte poſſible de cailler le ſang : cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſains ? Bontius a prudemment laiſſé ce problème à réſoudre aux Médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du *ſerpent*

pourriſſeur, ainſi nommé à cauſe du ſingulier effet de ſa morſure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas ſur le champ au reſte du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un Officier Romain, piqué par une eſpèce de ſerpent pareil à celui que nous nommons le *Pourriſſeur*, pendant la prodigieuſe marche de l'armée de Caton par les déſerts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à ſarbacane, les Macaſſars ont encore des *Crics* & des poignards également empoiſonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec leſquels ils firent, au ſiècle paſſé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi ſans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des Troupes Siamoiſes. Il eſt vrai que les Macaſſars qui tentèrent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doſes d'*Opium*, qui, en les aveuglant ſur le danger, les faiſoient affronter la mort avec une intrépidité brutale. (*)

Chez les Achémois on ſe ſert auſſi de ces petites flèches du calibre de celles de Macaſſar : en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr. Croke, Préſident du Comptoir Hollandais de Surate, qui pluſieurs années après, les ſouffla à des écureuils perchés ſur des palmiers, leſquels tombèrent morts dès qu'ils furent atteints.

On

(*) On ſait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, ſe ſervent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour ſe procurer un courage artificiel. C'eſt un prodige que de voir une même drogue, priſe à une certaine doſe, aſſoupir l'homme; & priſe à une doſe double, le rendre alerte, vif & furieux.

On retrouve encore cette pratique dans l'Isle de Ceylan, où l'on tire la matière vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort mal-faisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipère.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs Sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septième Livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flèches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les Anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. Mr. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum*, (*) & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales, qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses ; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les Commentateurs. (**) Il paroît, par le passage suivant du même Livre, que c'étoit une espèce d'Ellébore, de Mo-

(*) *Systema Naturæ. Ed. X. N°.* 1128.

(**) Picard prouve, dans sa *Priscâ Celtopædiâ*, *p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois, qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

relle, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces Peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flèches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition, destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matière étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cormier : quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit. (*) Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier, qui croît naturellement en Province & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enlève la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & le redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flèche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere : undè pharetræ fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

Il n'y a qu'une voix confuſe ſur l'eſpèce de plante dont ſe ſont ſervis les Peuples de la Corſe, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'eſt, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante ſortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; & ces quarante eſpèces appartiennent à trois claſſes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'eſt pas mon intention de diſcuter ici ce conflit de noms & de choſes : il ſuffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdenſis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare, puiſqu'elle a été ſi mal obſervée : on peut même ſoupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue ; car c'eſt d'eux qu'eſt venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : Mr. Valmont le répète dans ſon excellent Dictionnaire de l'Hiſtoire Naturelle, que nous avons conſulté à ce mot, & il y a lieu d'en être ſurpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractériſtique de la famille des Renoncules, auxquelles le *Thora* eſt apparenté de l'avis de Mr. Valmont même.

Il croît dans les Iſles de la Méditerranée, ſur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraſte paroiſſent l'avoir ignoré, ainſi que Dioſcoride, qui n'en fait aucune mention. Sa fleur eſt roſiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines, auxquelles on voit ſuccéder des ſemences nues, rangées comme dans les Renoncules : la racine eſt formée de dix petits tubercules charnus en fuſeau, qui viennent s'unir à une eſpèce de cou-

ronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel eſt le *Thora*, la plus vénimeuſe de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuſes; ſur-tout quand on le prend dans ſon ſol natal; car il perd beaucoup de ſa virulence par la tranſplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'eſt encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une mépriſe qui n'eſt pas ſans conſéquence dans un Auteur ſi répandu, & plus lu peut-être que Tournefort même par le vulgaire des Médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les apâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne; car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible: on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpèce de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites. (*)

Les autres plantes employées chez les Anciens pour armer les dards, ſont les Aconits-Napels, &

(*) Dodonée décrit une ſeconde eſpèce de *Thora*, auquel il donne par préférence l'épithète de *Valdenſis*. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler, que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envénimer les traits: ſon contre-poiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Imperatoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble guères répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

ſur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride. (*)

Le Géographe Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette Contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un Peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes flèches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre. (**) Il eſt impoſſible de deviner ou de concevoir comment on a pu compoſer une drogue dont la puanteur n'agiſſoit que quand la flèche étoit décochée; ſans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que ſon ennemi; hormis qu'on ne ſuppoſe que les Colchides aient poſſédé un préſervatif particulier contre la dangereuſe évaporation de leurs propres armes: mais c'eſt imaginer un phénomène inexprimable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut abſolument pas ſuſpecter ou récuſer le témoignage d'un Ecrivain auſſi judicieux & auſſi ſage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne ſauroit rendre raiſon du fait qu'il rapporte, puiſqu'on ne connoît aucune matière dans la Nature, capable de produire de tels effets ſans le ſecours du feu, qui eſt néceſſaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'eſt ſervi, dit-on, en Eu-

(*) Lib. IV. cap. 81.

(**) *Soanes veneno ad ſpicula mirificè utuntur, quod eos etiam qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. p. 350.

rope immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable, qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrein qu'en plein air ; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'Artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de Livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce Chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de sanie de vipère & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité, qu'il n'y avoit pas de remède pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la Tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des vipères, que le

moindre froid tue : on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette eſpèce.

Le venin de la vipère eſt un ſel acide, qui, en ſe cryſtalliſant, préſente des angles ou des pointes extrêmement ſubtiles & tranchantes : (*) pour peu qu'il touche le ſang, il y produit un caillement & un trouble ſi conſidérables, que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remèdes prompts & efficaces. Ces qualités bien conſtatées, peuvent nous expliquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ſang humain dans la compoſition de leur poiſon : il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de ſang caillé à des vipères, qui étant irritées juſqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de ſe cryſtalliſer; car quoiqu'on manque abſolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de ſa force, lorſqu'il devient ſel cryſtallin par l'évaporation ; puiſque nous voyons que le tartre diſſous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le ſang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuſe, dont les Scythes ont pu avoir con-

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelſon. Nous n'avons rien de mieux ſur la vipère que cet excellent Traité.

noiſſance ; puiſqu'elle n'a point échappé à la baſſe méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient, de temps en temps, eſſuyé des bleſſures faites avec des armes envénimées ſelon le procédé qu'on vient de décrire ; car Pline étale une longue liſte d'antidotes contre les plaies qu'il appelle ſcythiques, *vulnera ſcythica* ; quoiqu'il aſſure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remèdes. Il faudroit avoir beaucoup de loiſir, & encore plus de patience pour analyſer les ſpécifiques découverts par ce Naturaliſte : le plus court eſt de conſeiller les ſels Alkalins, qui ſuffiſent pour arrêter l'effet de tous les traits empoiſonnés avec la bave des ſerpents & des vipères.

Ce qui nous reſte à rapporter en dernier lieu ſur les flèches des Brachmanes, eſt emprunté de Diodore de Sicile ; (*) qui ſemble l'avoir tiré des Ecrits d'Ariſtote, Auteur contemporain, & inſtruit peut-être par les Officiers mêmes de l'Armée d'Alexandre. Ce Conquérant, né pour le malheur de l'Aſie, pénétra dans l'Inde, par une ſuite de déprédations & de maſſacres, juſqu'à *Harmata*, dernière habitation des Brachmanes, qui ſe fiant ſur le poiſon de leurs armes, oſèrent ſortir de leurs murailles, au-lieu d'attendre un ſiège en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légères, qui fuyant à deſſein, les attirèrent ſur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes bleſſèrent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Pto-

(*) *Vitæ Alex. an. IX., p.* 120. *Trad. Coſpi.*

lémée, qui avoit fuccédé à Epheftion dans la faveur d'Alexandre ; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnèrent à la difcrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les fymptômes affreux qui furvenoient aux foldats blèffés, & à ceux mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, fentoient des douleurs très-aiguës & des convulfions violentes : leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc ; ils vomiffoient de temps en temps une matière bilieufe, qui annonçoit que la mort étoit fur le point de les enlever. A ces fignes, fi exactement détaillés, on reconnoît le poifon de la vipère, ou du *Cobra de Capello.*

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que fur le fort de Ptolémée : tel étoit fon caractère, qui ne s'eft jamais démenti, de plus aimer un feul homme que tout le genre-humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'Hiftoire fans y mêler des fables, & des fables très-abfurdes ; Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de triftefle, eut un rêve qui fauva la vie aux Macédoniens bleffés : il lui apparut en fonge un animal qui tenoit dans fa gueule une efpèce d'herbe, dont il expliqua les vertus ; ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poifon des flèches de l'ennemi.

Il eft manifefte, comme l'obferve très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, felon le goût de leur fiècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureufement cinq ou fix copies dans



nos Hiſtoires véridiques de l'Europe, qui diſent que les vertus de la croiſette, de la bétoine, de la ſauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : je me ſouviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, ſon Médecin Péna eut une viſion, par laquelle le Ciel lui fit ſavoir qu'il devoit donner à ſon malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des Médecins & des Philoſophes aſſez habiles pour faire, ſans rêver, quelque découverte ſur la propriété des végétaux de l'Indouſtan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enſeigné le remède de ſes bleſſures : car c'eſt un axiome que tous les Peuples, policés ou ſauvages, qui ont uſé de venin pour les armes, en ont connu auſſi le préſervatif.

Le procédé des anciens Barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramaſſoient une grande quantité de reptiles vénimeux, qu'on écraſoit, & qu'on jettoit dans des vaſes expoſés au ſoleil, qui faiſoit ſortir tout le virus des ſerpents, où l'on trempoit enſuite les traits & les épées. En rapprochant divers paſſages de la narration de Diodore, il ſemble que ces armes n'avoient pas la force inſtantanée des aiguilles de Macaſſar, ni des flèches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'inſtant de la bleſſure de Ptolémée, & l'inſtant du premier appareil : il vécut encore long-temps après, & devint, comme tant d'autres eſclaves d'Alexandre, un Roi puiſſant dans les Etats uſurpés par ſon Maître.

Nous avons déja vu qu'on ſe ſert chez les Indiens modernes, contre la morſure des ſerpents, de la *terre mé-*

rite ou du *Curcuma long* : il ſe peut que les Brachmanes leur ont tranſmis cette recette comme le vrai ſpécifique contre les flèches corroſives : l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de ſuccès pour guérir la jauniſſe, (*) prouve qu'il eſt également propre à éteindre le venin de la vipère, du *Cobra de Capello*, & du *Geccho* dont la piquure excite une vraie jauniſſe, qui ne diffère de l'ictère ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſur-tout les Faquirs-Jaguis, prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé, dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les bleſſures des flèches envénimées, & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre eſt une compoſition, où ils font entrer la *Terre Sigillée*, qu'ils achètent des Marchands Turcs; & c'eſt pourquoi elle happe à la langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'eſprit de nitre, & même dans de l'eau claire. (**) Les Religieux Miſſionnaires dans les Etats du grand Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce ſpécifique, qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Phyſique a détruit entiérement cet indigne commerce.

(*) *Voyez la continuation de la Matière Médicinale* de Mr. Geofroi, à l'article de *la Terra Merita*.

(**) On a débité long-temps que cette prétendue pierre ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon, ainſi nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui enveloppe ſa tête; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans le corps : celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du Couvent des Jéſuites à Rome. Ce négoce fleuriſſoit du temps des P. P. Kircher & Bojus.

La meilleure Pierre à Serpent, ſoit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conſerve : j'ai même trouvé l'extrait d'une Lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il aſſure avoir éprouvé les plus excellentes pierres ſur une vingtaine d'animaux piqués par des ſcorpions de Tunis, des vipères d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on ſait être un poiſon des plus actifs. Il arriva quelque choſe de fort particulier dans le cours de ces expériences : les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres ſoi-diſant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des ſcorpions frais, ſans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaiſe mouillée, ſur une bleſſure de vipère, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en uſant de mille pierres de ſerpents à chaperon.

Tels ſont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être raſſemblés, pour éclaircir une matière qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y eſt intéreſſée, & cela a ſuffi pour m'encourager dans mes Recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la préciſion dont je ſuis capable. Il faut oublier juſqu'aux noms des drogues qui ſervent à l'empoiſonnement des armes, & ne ſe reſſouvenir que des remèdes, qu'on ſe flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquième Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixième Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important, qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici : j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du Public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la Religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui regnoient au Nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain : il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que Mr. de Marm... prépare un Ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrèrent les Américains pour

leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des Ecrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antithèses ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'Essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre : c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un Savant a osé le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par-là même paroîtront hazardées; mais cette Lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un Savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier Volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaircissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.

SIXIE-

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

à Mr. ***

Sur la Religion des Américains.

Vous me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du Nouveau Monde, une eſpèce de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet guères de douter que ces deux Peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſières, quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous : mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre Continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce, aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui compoſoient le nombreux Clergé de la Gaule, faiſoient ranger le Peuple en cercle, où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté*; enſuite le grand Pontife, choiſi d'entre l'ordre des *Samotheis*, béniſſoit une certaine quantité

de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les Prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale, qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules-César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a guères de Religions qui n'aient ordonné de manger & de boire, à de certains jours, en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'aient pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la Loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Maïs une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pêtrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le Temple, soit chez lui, lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce Peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer ; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le Sanctuaire de ses Idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple ; atrocité dont on a aussi accusé les

Juifs, que Flavien Joſephe défend par de ſi mauvaiſes raiſons, qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion. (*)

(*) Pour réfuter cette énorme accuſation d'Apion, Joſephe ſe ſert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous enſemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ſes objections & les réponſes qu'on y pourroit faire, ſi l'on y vouloit répondre.

Object. de Joſephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le Temple de Jeruſalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il eſt certain qu'une ſi petite portion n'eût pu ſuffire pour raſſaſier les ſeuls Juifs de la Capitale de la Paleſtine, ou de la Terre-Sainte.*

Réponſe. Il n'étoit point néceſſaire de raſſaſier tous ces fanatiques : auſſi Apion ne le dit-il pas : il aſſure ſeulement que les Juifs ſe préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du Temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le Temple un Etranger qu'on y nourriſſoit pour le manger, ce Prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ſes Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en ſpectacle un malheureux qu'il avoit ſouſtrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre-humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas Sujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc conſenti à être mené hors de ſa Patrie, où ſes propres affaires le rappelloient après une ſi longue abſence? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, feroit-on en droit de nier ce fait, ſous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les ſeuls ennemis des Hébreux; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perſe, ou un Egyptien?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perſes, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit ſous la garantie du droit des gens adopté chez les autres Nations. D'ailleurs, il n'étoit pas néceſſaire de manger de tous ſes ennemis pendant le courant de douze mois : auſſi Apion ne le dit-il point.

Les Péruviens célébroient, au folftice d'été, une grande fête, qu'on nommoit le *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant lefquels tous les travaux ceffoient, le Peuple s'attroupant alors pour faire fes dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les Idoles nationales, & pour fe livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un fcandaleux contrafte dont on retrouve des exemples dans tous les Pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* confiftoit à manger le pain facré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'obfervances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pêtri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir foigneufement garanti de toute efpèce de fouillure ; & comme la fuperftition voit des fouillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* auffi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulet-

---

Object. *La Loi & la Coutume défendoient de manger dans l'intérieur du Temple de Jerufalem ; donc il n'eft pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La Loi & la Coutume défendoient à Jerufalem de tuer des hommes entre le Temple & l'Autel, & cependant on y avoit tué plufieurs perfonnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidiftis intra Templum & Altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la Loi & la coutume : fi on les a tranfgreffées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre ? puifque c'étoit un moindre crime de manger dans le Temple que d'y affaffiner Zacharie. Ce n'eft donc rien objecter que d'objecter la Loi, dès qu'il confte qu'elle n'a pas été refpectée : c'eft comme fi l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto da fé* en Efpagne, en difant qu'il y a chez les Efpagnols une Loi qui défend l'homicide.

Je laiffe maintenant à juger au Lecteur fi Jofephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

tes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légérement le pain qu'on distribuoit à tous les assistants, qui le mangeoient en présence des Idoles, des Prêtres, & de l'Inca, toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux Auteurs Espagnols, que les Péruviens communioient à la manière des Chrétiens : mais en vérité, je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considère le sens intrinsèque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs Temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincère de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'aient la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces Peuples alloient révéler leurs péchés à des Prêtres nommés *Yschusyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au Pénitent, proféroient ces paroles, ou

des paroles semblables : *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils cassoient par le milieu; & le confessé étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Tschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acosta ajoute que les femmes ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raisonnoit à peu près comme on raisonne en Syrie; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'Auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les Confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Tschusyres*, plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les Charlatans par excellence. (*)

(*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua: Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la Péninsule de Jucatan, où tous les Sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de Confesseurs jurés.

Quant aux Incas, ils uſoient, nous dit-on, d'un ſtratagème merveilleux pour ſe diſpenſer de révéler leurs péchés à des Prêtres : ils ſoutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de Juge compétent que Dieu ſeul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient ſe confeſſer qu'au Soleil. Cette ſubtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Caſuiſte qui l'auroit propoſée, étoit tellement ſans replique au Pérou, que le Grand-Pontife de Cuſco abſolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorſqu'elle avoit envie de faire ſa confeſſion au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, ſi accoutumés de ſe confeſſer à des Prêtres de leur Religion & de leur Pays, n'ont jamais pu, ou voulu ſe confeſſer avec ſincérité aux Miſſionnaires Catholiques? Cela eſt ſi vrai, qu'au ſeizième ſiècle un homme fort zélé pour leur ſalut, alla tout exprès à Rome, & fit un Livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confeſſion auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, diſoit-il, ſe familiariſer avec cette cérémonie. L'Auteur de l'Ouvrage intitulé *de procurandâ Indorum ſalute* attaqua l'honnête homme qui fit cette propoſition au Saint Siège, & l'accabla d'une quantité d'injures baſſes & atroces : " Je ne ſaurois comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un Eccléſiaſtique
,, Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a
,, quelques années, demander au Souverain Pontife un
,, ordre pour déraciner tous les plants de vignes en
,, Allemagne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé
,, de s'y enivrer.

C'eſt aux Théologiens à apprécier cette comparaiſon & ces invectives d'un furieux contre une perſonne bien intentionnée, qui conſeilloit un remède extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet ſalutaire, les Eccléſiaſtiques Eſpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent, (*) en refuſant, ou en accordant les Sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroiſſoient être moins imbécilles que les autres : & le nombre de ceux à qui on adminiſtre aujourd'hui la Communion, eſt très peu conſidérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acoſta, qui nous a fourni de ſi grands détails ſur l'ancienne confeſſion des Péruviens, s'eſt fait illuſion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on eſt ſoi-même imbu. Oui ſans doute, je n'héſiterois point d'accuſer cet Hiſtorien de s'être

(*) Il eſt étonnant que l'Eſpagne, ſi ſouvent eſclave de la Cour de Rome, ait ſu, par la profondeur de ſa politique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches Provinces : ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient Evêchés ſur Evêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peût preſque dire que Paul III abuſa du plaiſir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cuſco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

groſſiérement mépris, ſi on ne ſavoit que la Confeſſion a été de temps immémorial adoptée chez pluſieurs Nations, où on ne l'auroit ni cherchée, ni ſoupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoiſſance du *Sadder*, on ſe feroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût aſſuré qu'on s'eſt confeſſé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perſe, ou les Ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométiſme, comme la Religion Judaïque a été détruite par le Chriſtianiſme : mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-paſend-voſta*, attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le Légiſlateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la Confeſſion formelle, telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devroit ſe pratiquer dans les Pays Catholiques. Comme le Livre du Docteur Hyde eſt devenu fort rare, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la Porte XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir. (*)

(*) *Quando alicui ſupervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht...... & accedat ad Sacerdotem, & ad purioris animæ Deſturum. Cum ad Deſtur ſeu Præſulem aliquem veneris, & veniam ſeu remiſſionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando abſolutionem alicui fecerit Deſtur religioſus, augetur ejus religio, & minuetur ſimultas. Certiſſimè ſcito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exindè meritorum beneficium percepiſſe...... Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram Churshid, ſeu ſole, ſe ſiſtat..... propter commiſſa peccata ſua mœſtus.* De Religione Perſarum, p. 461, in-4to.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guèbres de la Perſe confeſſoient encore à leurs Prêtres, qu'ils nom-



Vous savez que les Mystères d'Eleusis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confession générale de la part des initiés. Ces Mystères passèrent des bords du Nil dans l'Isle de Crète, dans celle de la Samothrace, & de là dans le Continent de l'Asie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumèrent insensiblement à se confesser; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les Prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux Mystères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, repliqua-t-il, *je me confesserai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des sycophantes.* Cette hardiesse qui auroit pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence : on s'étonna seulement de voir aux Mystères un Philosophe qui ne croyoit pas aux Mystères.

A Rome on absolvoit les coupables dont les crimes étoient restés secrets, en les aspergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu

---

ment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'absoudre; car il y a des cas réservés au grand Pontife, qu'on nomme le *Destour Destouran*, ou la *Règle des Règles*, & qui, selon Chardin, réside à Yezd; d'où il ne sort jamais : il y a dans cet endroit une espèce de Collège où l'on enseigne aux jeunes Prêtres le Code religieux, tel qu'il est exposé dans le *Sadder*, qui a été rédigé sur les anciens Livres, en 1500, par un Guèbre, qui se nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Destour*.

que l'eau luſtrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Perſans, qui content de Jeſus-Chriſt tant de choſes extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoiſſance, (*) diſent qu'il avoit été initié en ſa jeuneſſe aux Myſtères d'Eleuſis d'Egypte, pendant le ſéjour qu'il fit dans ce Pays, d'où l'idée lui vint d'établir la Confeſſion, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophantes Grecs, d'abſoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Egliſe, on ne confeſſoit pas les péchés véniels: on eſt redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens poſtérieurs aux cinq premiers ſiècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a auſſi obſervé une eſpèce de Confeſſion chez les Japonois, & les Indiens reſtés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conſcience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne ſais ſi l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réuſſi, s'il eſt vrai qu'ils aient réuſſi.

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la Perſe aſſurent auſſi que Jeſus-Chriſt étoit en correſpondance avec le Médecin Galien; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous ſavons bien que c'eſt un conte Oriental, né de l'opinion que tous les Peuples de l'Aſie ont de Jeſus-Chriſt, qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guériſſoit la cataracte & la goutte. Tous les Miſſionnaires Catholiques ne ſont ſoufferts en Perſe, en Turquie, & aux Indes, qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit Peuple s'imagine en Perſe, que généralement tous les Chrétiens ſont Médecins, ou Charlatans.

Ces confidérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroiffez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les Ecrivains Caftillans ont dit de la façon dont les Péruviens fe confeffoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilaffo a tâché de fufpecter leur témoignage; mais, fi l'on y prend garde de près, on s'appercevra que fon rapport ne diffère pas fi effentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acofta. " Les Péruviens ,, croyoient, dit-il, que le Soleil révéloit fes loix à fon ,, fils, leur Inca; ainfi la défobéiffance leur paroiffoit ,, un facrilège, & fouvent ceux qui fe fentoient cou- ,, pables, alloient volontairement & publiquement de- ,, vant le Juge déclarer les fautes qu'ils avoient commi- ,, fes, & dont perfonne n'avoit connoiffance; car étant ,, perfuadés que l'ame fe condamnoit elle-même, & ,, que leurs fautes caufoient les malheurs publics & ,, particuliers, ils les vouloient expier par la mort, ,, pour empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'autres ,, afflictions. C'eft de là que les Hiftoriens Efpagnols ,, ont tiré que les Indiens du Pérou fe confeffoient." *P. 26. T. II.*

Je vous demande maintenant fi, malgré ce paffage, on n'eft pas en droit d'affurer que la Confeffion étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accufateurs qu'eux-mêmes, là où l'on fe croyoit obligé, par principe de religion, de révéler fes fautes fecretes à des Juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de fes péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de défarmer la colère des Dieux irrités?

Si vous ſuppoſez que Garcilaſſo a un peu embelli la Confeſſion des Péruviens, & que le Père Acoſta l'a rendue un peu ridicule avec ſes cordons; il vous ſera facile de diſcerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette inſtitution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes cauſes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes; ils ont toujours été abuſés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé aſſez au long, dans un Chapître particulier, de la Circonciſion des Mexicains, il ne me reſte rien à y ajouter, ſinon de vous dire que je ne ſaurois me perſuader que les Prêtres du Mexique aient adreſſé aux enfants, après leur avoir fait une inciſion au prépuce & aux oreilles, ces paroles ſacramentales: *Souvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir; ſouffrez donc, & taiſez-vous.* Il y a des perſonnes qui ont admiré le grand ſens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun ſens: car il n'eſt pas décidé que nous ne ſoyons nés que pour ſouffrir; & quand nous ſouffrons, aucune Loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des Loix ſi abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs, comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir? J'aimerois donc

mieux ſuivre en cela les Auteurs qui nous ont tranſmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des Prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient : *Souvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir ; tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à laquelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frère François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la Foi Chrétienne, en lui parlant de Jeſus-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes Etats à feu & à ſang. On convient généralement que ce Prince répondit en ces termes :

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né .... & mort. ... Celui que j'adore eſt immortel ; & le vain pouvoir des humains ne ſauroit s'étendre juſqu'à lui : mon Dieu eſt donc, ſans comparaiſon, ſupérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en impoſes pas, en me contant tant d'ineffables myſtères, dont ni moi ni perſonne dans mon Pays, n'a jamais eu la moindre connoiſſance ?

La Vallé répliqua d'une manière étrange & inouie à cette queſtion : il tira, de deſſous ſa robe, une Bible, qu'il préſenta au Péruvien, en lui diſant : *Prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y eſt gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y eſt écrit. C'eſt à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant : *J'ai regardé le Quipos*, (*) *& je n'y ai rien pu voir ; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon Peuple, & me ravir mes Etats? Va chétif imposteur, je crois bien te valoir.*

Le Moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer ; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes*, *aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce tocsin, la célèbre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attend en lisant la fin de ce Prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence : il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des Soldats & à des Moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains ; mais si vous pensiez que le Moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-mê-

(*) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'Interprete Espagnol aura aussi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des Livres écrits ou imprimés.

me, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizième siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un Ecclésiastique qui sût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Incas, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du Monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien Continent, qu'on s'y feroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbécilles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbécilles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il est très-certain que les débris de cette Nation, qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes

toutes les Loix divines & humaines? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il eſt preſqu'impoſſible de ſe perſuader que le Dieu des Eſpagnols vaille mieux que *Pachacamac.* D'un autre côté, il ſemble que ce ſoit la deſtinée de la Religion Catholique de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on ſort de cette quatrième partie du Monde, on retrouve dans les autres un ſi petit nombre de Catholiques, qu'on en eſt étonné; & ſi de ce petit nombre on exceptoit encore les Européans expatriés qui ont été s'établir, ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, ſoit au Nouveau Monde, on réduiroit preſqu'à rien la ſomme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclairciſſements ſur la prétendue Religion des Américains purement ſauvages. Ambulants & diſperſés, leurs opinions ſont auſſi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point : on ne penſe pas d'un côté d'une rivière comme de l'autre; & quand même cette confuſion d'idées ne ſeroit pas auſſi réelle qu'elle l'eſt, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages; la pauvreté extraordinaire & preſqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphyſique, étant un obſtacle inſurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs ſentiments ſur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous ſerviroit-il d'être parfaitement inſtruits des dogmes religieux des Criſtinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puiſque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils ſoient,

ne renferment des fuperftitions affreufes? Défions-nous encore une fois de tout ce que les Voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux Journaux, fur la Religion de ces hommes errants fur des Plages incultes, ou retirés dans des forêts obfcures : on a à cet égard indignement abufé de la crédulité du vulgaire des Lecteurs : Laët même ofe nous dire dans fon Hiftoire fi eftimée des Indes Occidentales, qu'il y a des efprits qui apparoiffent aux Bréfiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne fe montrent pas fi fouvent que quelques relations le donnent à entendre. (*) Dites-moi s'il n'eft pas permis, lorfqu'on lit de femblables puérilités, de fuppofer que Laët avoit la fièvre, quand il s'eft imaginé qu'il y avoit des efprits; & qu'il avoit encore la fièvre, quand il a cru que ces êtres fe laiffoient voir plutôt aux Sauvages de l'Amérique qu'aux Philofophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'Hiftoire fans jugement; mais il eft vrai auffi qu'on l'a lue encore plus fouvent fans réflexion, fans critique, fans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché fi les Peuples qu'on a furpris dans l'état de Nature fous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'eft figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés fur cet article. Heureufement on s'eft trompé ; car la vérité d'un fyftême dépend auffi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : fi

(*) *Munufculis juxta pofitis illos fpiritus placare nituntur : rariùs autem hi fpiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphyfique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne fauroit nous conduire à rien: un homme peut être feul de fon fentiment contre tout le monde, & avoir raifon: un homme peut être feul de fon fentiment, & fe tromper. Quand tous les Peuples de l'Univers croyoient encore que le foleil tournoit, il ne tournoit pas: ainfi quand il feroit démontré que tous les Peuples de l'Univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne feroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonftration, qu'on a cru fi néceffaire. Au contraire, ce confentement fingulier de tant d'individus fi fujets à fe méprendre dans des matières où les fens & les organes peuvent décider, feroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matière où les organes & les fens ne fauroient décider.

Il importe d'obferver que la réfurrection des corps & l'immatérialité de l'ame font deux fyftêmes qui, quoique confondus à chaque inftant, n'en diffèrent pas moins effentiellement entr'eux: il y a, par exemple, des Sauvages qui croient qu'ils reffufciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la fpiritualité de l'ame: ils ignorent même qu'ils ont une ame; puifque leur Dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées femblables. Cette hypothèfe de la réfurrection des corps a été prefque univerfelle chez les anciens Peuples, & les Chrétiens des premiers fiècles avoient tellement outré les chofes, qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des fubftances

incorruptibles que Dieu se réservoit comme une espèce de graine ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione.* (*) Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme ; puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi.* En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme ; qui étoit donc reçu dans la Judée longtemps avant la naissance du Christianisme, dont les premiers Sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au systême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune Nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une société toute composée de Philosophes qui pût se contenter d'une Doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les Voyageurs ont rapporté de la Religion, des Sauvages du nouveau Continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies religieuses & des Superstitions*,

(*) Tertul. *De resur. carnis.*

dont le feptième volume renferme, à mon avis, le plus de chofes fauffes, hazardées, & fufpectes. Si au-lieu de s'ériger lui-même en Auteur, le Libraire Bernard eût employé à un Ouvrage de cette importance des Philofophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des Ecrivains affez habiles pour les rédiger fans diffufion, il ne feroit jamais forti de la main des hommes un Livre plus inftructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatifme; mais cet édifice, élevé fur un bon plan, a été fi mal conftruit, fi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau : on y a copié des Voyageurs très-peu accrédités, inféré des relations menfongères, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des Obfervateurs plus éclairés, ou mieux inftruits.

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama.

LORSQUE l'occafion s'eft préfentée de parler du Mémoire dans lequel Mr. de Guignes foutient que des Prêtres de la Bukarie allèrent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique ; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penfois, & aucun motif n'a pu depuis m'infpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un fyftême fi déraifonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands progrès

dans la Langue & l'Hiſtoire de la Chine, que le fameux Pere Gaubil, qui ſe tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obſédé par les Lettres de ſes Correſpondants, il a bien voulu entreprendre des recherches ſur ce prétendu voyage des Lamas au Nouveau Monde ; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Hiſtoriens Chinois le plus généralement eſtimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables hiſtoriques. Comme je n'avois aucune connoiſſance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à compoſer mon premier volume, j'ai été agréablement ſurpris de voir mon ſentiment ſe confirmer d'une façon ſi formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de ſitôt. Permettez-moi de vous déſabuſer encore ſur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu : on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inſcription en caractères du Thibet, qui eſt, comme vous ſavez, le Pays où réſide le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations poſſibles ſur ce prétendu monument, je puis hardiment vous aſſurer qu'on n'a jamais découvert aucune inſcription en aucun caractère dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Pays des Eskimaux juſqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre eſt comme la médaille de Jules-Céſar, qu'on diſoit avoir été déterrée au voiſinage des Patagons, chez des Sauvages qui ſe nommoient les *Céſaréens*. D'où vous pouvez juger juſqu'à quel point on a oſé porter l'audace de feindre

les chofes les plus incroyables pour appuyer les fyftêmes les plus abfurdes.

Suppofez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, confulter de bons Auteurs Chinois fur cette prédication imaginaire des Prêtres de la Bukarie en Amérique, je penfe qu'il eût fuffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impoffibilité d'un tel voyage par les mers orageufes & inconnues de la Tartarie : il eût fuffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais exifté la moindre conformité entre les Religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'hiftoire, fans m'affujettir aux loix d'une Differtation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il confte, par des monuments authentiques & inconteftables, recueillis au Thibet, (*) que 1340 ans avant notre ére vulgaire, il regnoit déja dans cette Contrée un Grand-Lama, nommé *Prafrinmo.* La fucceffion de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré jufqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

(*) On a donné au *Thibet*, comme à plufieurs autres Contrées, différents noms qui fignifient toujours le même Pays : on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tfan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Laffa*; mais *Laffa* eft proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand-Lama : auffi *Laffa*, traduit littéralement, fignifie *le Pays donné au Dieu La.* Dans les *Obfervations Géographiques* du Pere Gaubil, la Ville capitale de *Laffa* eft au 29me. degré & fix minutes de Latitude Septentrionale.

Il n'y a aucune Religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiècles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des Divinités étrangères, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur Temple & abymer leur Sanhédrin; Alexandre & Mahomet ont ſappé tour-à-tour l'ancienne Religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup deſtructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Tſé-Vang-Raptan*, Kan des Eleuths, qui pilla le grand Temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeſte injurieux & rempli de blaſphêmes, ne put réuſſir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à ſon ſecours, repouſſa le brigand qui l'inſultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a eſſuyé aucun orage de quelque conſéquence, depuis cette époque.

Je ſais que le Pere Georgi prétend que *Praſrinmo* a été le fondateur de l'Autel & du Trône des Lamas, où il s'aſſit le premier; mais je ne ſaurois adopter cette opinion; puiſque la Religion Lamique étoit déja propagée au-delà de la Mer Caſpienne plus de cinq cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un paſſage de Strabon, que les Gètes avoient depuis très-long-

temps un Grand Pontife, dont il rapporte l'institution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore ; mais qui doit avoir été bien antérieur au siècle de ce Philosophe : car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol*, s'il eût vécu du temps de Pythagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de ténèbres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Gètes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils se fixèrent; de sorte que leur Pontife, résidant sur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un Vicaire ou un *Kutuktus* du Grand-Lama, qui a actuellement sous lui deux cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a son siège & sa Pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à son Chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie des Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette région par les Peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thi-

bet. (*) Auſſi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit ſur la Lippe, ſe tenoit toujours renfermée dans une tour, où elle ne communiquoit qu'avec de gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interpretes de la Divinité, alloient ſignifier au Peuple les volontés de ſa Prêtreſſe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'obſerve encore à peu près de même au Château de Putola, où réſide le Grand-Lama, qui ne ſe montre que fort peu en Public; mais il admet à ſon audience les Envoyés & les Ambaſſadeurs, & reçoit la viſite des Princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces Souverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes ſolemnelles & les occaſions extraordinaires, il eſt rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits ſont toujours expoſés & ſuſpendus au-deſſus du portail du Temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour: on en peut voir un dans les obſervations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à ſon Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Miſſionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife eſt

(*) On aſſure que cette ſingulière idée de canoniſer une femme pendant ſa vie, & de la reſpecter comme une image de la Divinité, s'eſt renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les Fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuſe d'avoir quelque part un Temple où ils révèrent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les viſions de ces Sectaires me ſont ſi peu connues, que je ne ſaurois dire s'il y a quelque réalité dans les ſuperſtitions qu'on leur impute.

repréſenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne ſont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que diſent quelques aventuriers Européans, qui ſe glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a pouſſé l'exagération juſqu'à oſer publier qu'il avoit été en correſpondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correſpondance chimérique, on voit une Lettre, par laquelle le Pontife Tartare permet au Moine Italien de prêcher la Religion Chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il, *vôtre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le ſalut de mes fidèles Sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jéſuites, *qui, ſouillés de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne ſauroit définir, & par une avarice que rien ne ſauroit aſſouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des ſéditions, que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécille pour imaginer des fauſſetés ſi palpables & ſi révoltantes. Comment le Lama ſe feroit-il mépriſé lui-même juſqu'au point d'écrire à un Capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne eſt vraie, & l'exhorter à la prêcher? C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permiſſion de prêcher le Mahométiſme en Italie, parce que le Sacré Collège a reconnu que le Ma-

hométisme étoit une Religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ses confrères ces absurdités qui ont fait rire les Examinateurs qui ont approuvé son Livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jésuites; car les Moines mendiants sont versés dans mille espèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres; aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses, allumées par les soi-disants Jésuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers sans aveu, pussent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces Religieux, expulsés de la Chine, allèrent en grand nombre se jetter dans le Thibet, d'où le Lama, qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Pékin, les fit promptement chasser: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes des Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un Pays au monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet; parce que la puissance spirituelle & temporelle y étant com-

binées, & réunies dans un même Chef, ce Monarque Eccléſiaſtique s'oppoſera toujours aux progrès d'une Religion étrangère, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de ſon autorité, dont on eſt pour le moins auſſi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des Prêtres ſubalternes, dont on compte plus de cent ſoixante mille, ne ſouffrira jamais que des Prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpèces d'Evêques du Delaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux Pagodes de leurs Diocèſes reſpectifs, (*) ſeroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance, qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Miſſionnaires, eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance; il n'y a point d'Eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'Ouvrages ſur des matières abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les Livres ſont encore plus communs qu'à la Chine; & le Czar

(*) Il y a des Voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entr'eux ſont ſi pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs Domeſtiques & à leurs Vicaires.

Pierre I découvrit, dans une Ville déſerte de la Sibérie, une immenſe bibliothèque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des Prêtres Lamas : on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Mr. Fourmont, qui, aidé par un Savant de ſes amis, en déchiffra pluſieurs endroits aſſez clairement pour pouvoir aſſurer que ces Ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ſes tranſmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais ſans avoir à leur ſuite quelques chevaux chargés de ballots de Livres, proprement écrits, & enluminés avec des maſcarons aux lettres initiales, ſur du papier de ſoie & de coton, qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de conſiſtance que le papier Chinois. Le célèbre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un Médecin Lama, qui avoit dans ſes bagages une grande pacotille de Livres de Médecine; car les Savants de ce Pays ne s'adonnent pas uniquement & excluſivement à la Morale & à la Métaphyſique ; ils cultivent encore d'autres Sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Aſtronomie & l'Aſtrologie à Balk, cette fameuſe école de l'Aſie, qui fournit d'Aſtrologues toutes les Cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jéſuite Gerbillon étoit encore valet-de-chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il propoſa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, ſans le ſecours de deux Prêtres Lamas, qui aidèrent à arpenter le terrein, & à prendre la hauteur avec des Aſtrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous

pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire ; & je doute que le Père Regis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une Carte géographique selon les règles.

L'Alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caractères Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractère sur lequel Vessière de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes éléments que le fameux caractère Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grèce ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes Métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un Officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs Livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la Langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est un Dialecte du

Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſes* ou des Scythes Aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomènes de l'Hiſtoire des Nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le Pays : on dépêche même des Couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement eſt divulgué, on ôte de deſſus le portail de la grande Egliſe, l'effigie du Lama défunt, & on y expoſe le portrait de ſon Succeſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le Compilateur du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inſu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler à un vieillard malade, on ſent bien que cette fourberie, impoſſible dans l'exécution, eſt un conte puérile qui ſe réfute de lui-même. D'autres Compilateurs ont ſoutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cauſe du voile qu'il porte, diſent-ils, toute ſa vie ſur le viſage; (*) ce qui eſt encore une fauſſeté avérée, dans

(*) Si le Dalaï Lama portoit effectivement un voile ſur le viſage, on n'auroit pas beſoin de chercher quelqu'un qui lui reſſemble pour le remplacer après ſa mort, comme le veut

dans le goût de la précédente. Il eſt certain que ce Pontife n'avoit aucun maſque, lorſqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hy* : après s'être appuyé d'une main ſur le bord de ſa chaiſe, il ſe leva tant ſoit peu de deſſus ſon couſſin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambaſſadeur, qui ſe tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience ſolemnelle pluſieurs étrangers de diſtinction, attirés par la curioſité, on eut ce jour-là tout le temps de conſidérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui eſt la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les Voyageurs mal-inſtruits ont ſi mal parlé, c'eſt que la Religion du Pays ordonne de croire que l'eſprit ſaint & auguſte qui a animé un Dalaï, paſſe, immédiatement après ſa mort, dans le corps de celui qui eſt légitimement élu pour remplir le ſouverain Pontificat. Le ſyſtême de la Métempſycoſe, adopté ſans réſerve dans ces Contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la tranſmigration de l'eſprit divin, qu'on ne ſauroit par aucun argument le retirer de ce préjugé. Lorſque nos Papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne propoſoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il eſt égal de croire qu'un homme ne ſauroit ſe tromper, ou de croire que Dieu daigne ſuc-

---

veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce ſujet, ſe détruiſent donc les unes les autres.

cessivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la Religion Lamique qu'au quatorzième siècle, (*) ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Hofo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces Prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le Ciel: en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matières de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne se présente des Ambassadeurs étrangers qui exigent audience:

(*) Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la première fois du Grand-Lama, sous le règne de *Keyuk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan;* mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la Religion d'un Pays dont ils sont si voisins: il est plus probable que les Bonses de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la Religion du Grand-Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, & qui ont des Temples publics & privilégiés. Au reste, il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

ils n'adminiſtrent pas même leurs propres revenus, qui ne ſont pas ſi importants que la ſeule ſomme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maiſon d'Autriche. Leur premier Miniſtre, qui porte indiſtinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, diſpoſe dans le temporel, a ſoin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correſpondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les Princes voiſins ou alliés, & conclut lorſque les Traités ne ſont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abuſant de la facilité, ou de la foibleſſe de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardieſſe de s'ériger en Princes ſouverains : on ſoupçonne même, avec beaucoup de raiſon, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers Adminiſtrateurs qui ont ſecoué le joug de leur Chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéiſſance : mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entiérement le pouvoir qu'ils ont uſurpé. (*) Non-ſeulement les Miniſtres temporels

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui ſignifie *Grand-Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été queſtion des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzhengo*, regnoit l'an 1193 avant Jeſus-Chriſt. Je ſuis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans ſon *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la ſucceſſion de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* juſqu'à Jeſus-Chriſt, & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui eſt impoſſible ſelon le cours

du Lama ont quelquefois aſpiré à l'indépendance ; mais on a vû encore, au grand ſcandale des fidèles, des Evêques, ou des *Kutuktus*, qui pouſſés par la coupable ambition de régner, ont prétendu ſe souſtraire aux Loix & à la juriſdiction du Chef de leur Egliſe : le *Catoucha* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne reſpecte plus, dans ſon Diocèſe, les déciſions émanées du Saint Siège ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniâtreté dans ſa rébellion, que parce qu'il ſent que ſon Peuple, toujours heureux à la guerre, eſt devenu en Tartarie une puiſſance prépondérante dont les armes le garantiront long-temps du châtiment que mérite ſa déſobeiſſance ; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'Egliſe plus promptement qu'il n'en eſt ſorti :

---

ordinaire de la vie des hommes. En ſupputant les liſtes chronologiques de tous les Rois qui nous ſont connus, on trouve que chaque regne équivaut à peu près à vingt ans : ainſi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont regné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingts ans ; mais ſuppoſons qu'ils en aient regné huit cents, il ſubſiſtera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Miniſtres du Grand-Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre ère :

aussi les Grands-Lamas ne s'inquiètent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants ; parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnent entre les Peuplades Tartares, amènent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les diffidents ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois : attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le privèrent de la moitié de ses Etats, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siècle, par les Eleuths Sdougaris, il les repoussa avec les forces de la Chine, qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'élève ni ne se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célèbre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges :* le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois : en tout autre temps ils se contrebalancent dans un si parfait équilibre, qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les Princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les Princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bulles, ses Brefs, & ses Dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au Peuple, qu'il épuise; tandis que les Lamas n'exigeant rien de personne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur Religion : & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les Provinces voisines; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jetter, avec tous leurs *Amiaks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son Chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les fraix qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontières à l'abri des insultes. On voit quelquefois des Princes ainsi réfugiés ou retirés, séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquiètent ou soient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les Princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du

Sacerdoce, & font respecter l'Eglise, qui protège les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut rien savoir de certain : aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de Thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï-Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter.* (*)

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumières, n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro, qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule sur les mœurs des Peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos Livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand Monarque de la haute Asie.

(*) *Atlas de la Chine*, p. 9, paragr. 7. in-folio.

Toutes les Nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse : ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de Pays, depuis Caffa, dans la Crimée, jusqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Ulla;* mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les Voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalaï-Lama, comme à tous les Kans, & à tous les Princes Mongales & Eleuths : ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon : ce dernier rapporte même que l'Ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé, où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes ; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand Géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage, qui est trop remarquable pour que je le supprime.

„ Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est bien „ ridicule, mais qui est bien véritable à ce qu'ils disent, „ qui est que lorsque le Roi a satisfait aux nécessités

„ de la nature, ils ramaſſent ſoigneuſement ſon ordure
„ pour la faire ſécher & la mettre en poudre, comme
„ le tabac qu'on prend par le nez; qu'enſuite, l'ayant
„ miſe dans de petites boîtes, ils vont les jours de mar-
„ ché en donner aux principaux Marchands, & aux
„ riches Payſans, de qui ils reçoivent quelques pré-
„ ſents; que ces pauvres gens emportent cette poudre
„ chez eux comme quelque choſe de fort précieux,
„ & que lorſqu'ils traitent leurs amis, ils en ſaupou-
„ drent leurs viandes. Deux de ces Marchands de Bou-
„ tam qui m'avoient vendu du Muſc, me montrèrent
„ chacun leurs boîtes & la poudre qui étoit dedans,
„ dont ils faiſoient grand état. (*)

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber; je ſais que ſi les ſuperſtitieux ont porté la fureur juſqu'au point de manger des hommes, ils ſont bien capables de ſe ſouiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, auſſi long-temps qu'il n'eſt atteſté que par des témoins ou ſuſpects, ou prévenus, ou mal informés. Il eſt certain que ces pratiques impures, ſi on les a réellement vu obſerver parmi quelques Piétiſtes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la Religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de ſi incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Aſie. Cette Religion, dont la Morale eſt irréprochable, enſeigne l'exiſtence d'un premier Etre, que leurs Livres ſacrés nomment tantôt

(*) *Voyage des Indes*, T. II. liv. 3, p. 471. à la Haye 1718.

La & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ére vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral*. (*)

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non-seulement les Tartares prétendent que Gengiskan est né d'une vierge ; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan ; & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secrétaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée : *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une Vierge dans l'heureuse Ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la Vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé Lavocat, (**) Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés Catholiques qu'on ait vu

---

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du Prophète des Turcs.

en France, convient que les Francifcains ont puifé dans *l'Alkoran* le dogme de *l'immaculée Conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun foupçon. Les Perfans font naître d'une vierge une foule d'hommes illuftres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un refpect fingulier pour la Vierge Marie, qu'ils nomment *Bibi Mariam*; & fi un Juif ofoit en leur préfence attaquer fa virginité, ils le mettroient en pièces, tant ils font épris de ce dogme, dans quelque Religion qu'ils le rencontrent. (*)

,, Mahomet, dit-il, eft le plus ancien Auteur qui ait fait ,, mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, dans fon Alcoran SURA III. 36. Voyez auffi *Maracci Prodrom. ad refutationem Alcorani. Part.* 4, *pag.* 86, *col.* 11. Il avoit pris ,, cette croyance des Chrétiens Orientaux, réfugiés de fon ,, temps dans l'Arabie. Depuis ce temps jufqu'à St. Bernard, ,, il ne fe trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes formels. Les Croifés rapportèrent, au douzième fiècle, cette ,, croyance en Occident. *Diction. Hiftor. Art. Mahomet.*

Il faut remarquer que l'Abbé Lavocat fuppofe, dans cet Article, une chofe qu'il lui eût été impoffible de prouver : il fuppofe que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, ce qui eft une fauffeté avérée; puifqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée Conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne feroit pas arrivé fans doute, fi ce dogme eût été connu dans le quatrième ou le cinquième fiècle.

Les Croifés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occafion de tant de querelles, en ont apporté auffi les premiers oignons, du fafran, les premières griffes des renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lèpre: on les accufe auffi d'avoir apporté la petite-verole; d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

,, (*) C'eft une des plus fermes opinions des Mahométans, que Jefus-Chrift eft né d'une Vierge, laquelle a ,, toujours demeuré Vierge; & fi quelque Juif étoit affez ,, mal-avifé pour dire le contraire en leur préfence, on le ,, déchireroit. Ils mettent la Ste. Vierge au rang des Prophe-

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'eſt beaucoup

---

„ tes, l'appellant *Hazareth-Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, c'eſt-„ à-dire *Dame Marie;* mais ils nient que Jeſus-Chriſt ait été „ conçu du Saint-Eſprit, parce qu'ils ne connoiſſent pas de „ Saint-Eſprit : faiſant au-lieu de cela un conte ridicule, „ qu'elle conçut de la ſalive d'*Adam :* qu'*Adam* ayant été „ créé dans le Paradis, il touſſa; que la ſalive qui ſortit de „ ſa bouche en touſſant, fut, par ordre de Dieu, recueillie „ par l'Ange Gabriël, qui la verſa dans le ſein de la ſainte „ Vierge, où elle devint la vertu générative dont Jeſus-„ Chriſt fut conçu.

„ Quelques Docteurs du Mahométiſme, qui ſont venus „ dans les derniers ſiècles, reconnoiſſant le pouvoir qu'avoit „ ſur les Chrétiens, pour les tenir attachés à leur Religion, „ le point de la naiſſance de Jeſus-Chriſt d'une Vierge, ont „ avancé que le Philoſophe *Pithagore* étoit auſſi né d'une „ Vierge; & deux Empereurs de la grande Tartarie, dont „ le dernier étoit le fameux *Tchenguis-Can*, qui conquit la „ plus grande partie de l'Aſie. Mais ce ſont des inventions „ du pere du menſonge pour empêcher les hommes de „ croire au Sauveur du Monde, qu'on ne doit pas conſidé-„ rer davantage que les fables païennes, où l'on trouve „ auſſi que *Platon* étoit fils d'une Vierge, comme *ſaint Jé-„ rôme* le rapporte au Livre contre *Jovien.* „ *Voyage de Chardin*, *Tome II*, *in-4to. p.* 269. *Amſterdam* 1735.

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement Mr. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le problême propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unième Diſpute de ſon ſecond Livre;* où l'on verra en même temps qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modèle de chaſteté, l'Hiſtorien de *la Compagnie de Jeſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre; & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air : *Salem, piper, acorem reſpuebat. Menſæ vero accumbebat alternis ſemper pedibus ſublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'Ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meurſs, 1652 : in-folio.

que les Tartares Lamas adoroient déja un Dieu, qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la Religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que les Prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Mr. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septième Livre de Strabon, & les Annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhèrent opiniâtrément à l'hypothèse de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal, où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour; car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non. (*)

Les Frères Ascelin & Plan Carpin, qui allèrent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tarta-

(*) Il est bien surprenant que Mr. l'Abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixième siècle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr. La Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. Mr. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoiſ-

res, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Miſſionnaires Neſtoriens, qui tout puiſſants à la Cour y tenoient en tutelle le célèbre *Batou-Kan*, petit-fils de *Genkis-Kan : ce ſont ces damnables Neſtoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiſer & de convertir les Tartares.* On comprend bien que ces Eccléſiaſtiques, pris pour des Neſtoriens, étoient de véritables Prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*; mais comme Aſcelin & ſon collègue avoient beaucoup entendu parler des Neſtoriens ſans les connoître, ils crurent en voir par-tout, juſqu'en Tartarie; ce qui n'eſt pas bien merveilleux, puiſque le Pape Innocent avoit choiſi pour Chefs de ſa comique Ambaſſade les deux plus ignorants Moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des Prêtres Neſtoriens, il eſt très-certain que ces Prêtres auroient commencé par le baptiſer; puiſqu'ils admettent la néceſſité de ce Sacrement, auſſi-bien que les Catholiques, de qui ils ne diffèrent qu'en une choſe peu importante : ils nomment la Vierge *Chriſtotocos*, au-lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence ſuffiſoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la Vierge *Lamoghiupral*, mère du Dieu *Xaca* ou *La*, eſt cenſée *Théotocos*, & quiconque diroit le contraire blaſphémeroit, & courroit riſque d'être châtié très-ſévérement par le Conſiſtoire de Laſſa.

ſance du Chriſtianiſme au quinzième ſiècle, ſans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas* nos premiers Miſſionnaires : quand ils ſurent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double mépriſe prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Chriſtianiſme.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi, au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Aſie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca :* il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu Mr. de Beauſobre, qu'il appelle, ſans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévéremment de ſaint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions : c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier Mr. de Beauſobre, qui, après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Auguſtin, ni d'inſérer dans ſon Hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la Religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue de Pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe : elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs Provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'eſt établie aux Indes & à

la Chine; de ſorte que le *Dalaï-Lama* a plus de ſectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perſes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deſtour-Deſtouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyſſins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moſcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baſſora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réſide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois, adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de ſecte, il n'y en a aucun dont le troupeau ſoit comparable à la foule des Aſiatiques qui croient au Dieu *La*, & à ſon Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiſtorique que je crois avoir faite. Je ſoupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Iſles leurs mœurs & leur religion, en y établiſſant un Grand-Prêtre, ſoumis au Dalaï-Lama du Thibet: ce Souverain Eccléſiaſtique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari*, qui eſt une corruption de *Dalaï*, a eu ſous lui différents Evêques, que nos relations nomment encore *Kuches*, qui eſt une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Miniſtres temporels, dont il n'y en a aucun qui ne ſe ſoit déclaré indépendant, après avoir ſecoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la ſuite des temps, écraſé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir ſuprême eſt tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des

des guerres longues & meurtrières. Le Sacerdoce, toujours ſubſiſtant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'eſt devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établiſſement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, ſi vous conſidérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes eſt auſſi la principale Divinité des Lamas, qui la connoiſſent ſous le même nom de *Xaca*. Je ne me ſouviens pas d'avoir lu un Hiſtorien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conſéquences que moi pour éclaircir le point le plus intéreſſant de l'Hiſtoire du Japon : cependant le Grand-Pontife qui y repréſente exactement le Dalaï-Lama, ces Miniſtres plénipotentiaires qui y ont adminiſtré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktùs* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonſes* Japonois dont les inſtitutions & la règle reſſemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent guères de douter de cette ancienne invaſion des Tartares Mongales dans le Japon. (*)

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture ſur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'eſt que les Chinois le nomment dans leurs Hiſtoires *Ho-Fo*, ou ſimplement *Fo*, nom qu'ils donnent auſſi, comme nous avons vu, au Grand-Lama du Thibet; parce qu'ils connoiſſent, ſous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon ſous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur eſt venu des Indes, & que Mr. d'Anville ſuppoſe être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raiſons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce ſentiment.

J'ai oublié de vous faire obſerver que l'autorité que les Dalaï-Lamas ont exercée depuis ſi long-temps dans une grande partie de l'Aſie, a donné lieu à nos plus anciens Voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyſſinie, crurent l'avoir trouvé dans la perſonne du *Chitomé*. Tant il eſt vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raiſon. Pendant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyſſinie, pour des Prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Miſſionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonſes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indiſtinctement à tous les Eccléſiaſtiques du Thibet. Il eſt difficile de dire de quel côté étoit la plus grande mépriſe, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que la Religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais

---

Malgré ce que je viens de rapporter ſur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps ſu ſe faire craindre ou reſpecter ; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie Hollandaiſe, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il aſſuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de ſe procurer des héritiers, dont le défaut faiſoit craindre une guerre civile ; & il ſemble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*, puiſqu'il ſe maria, ce qu'il avoit conſtamment refuſé de faire juſqu'alors ; parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inſpiré de l'averſion contre le ſexe.

l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un Chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caractères eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux Religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonſes, & les Révérends Pères Capucins pour des Faquirs.

J'eſpère que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus, qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des Voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une Religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un Chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font hazarder aux hommes dans tous les ſiècles & dans tous les Pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de Religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments : s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudi par an, ſans jamais deſirer un revenu plus conſidérable; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les Pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croiſades, & érigé des Inquiſitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre

pour conquérir ſur leurs voiſins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canoniſé perſonne; s'ils n'avoient jamais délié les ſujets de leur ſerment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les Princes au ban de l'Egliſe; s'ils avoient reſpecté davantage les Philoſophes & les Savants; s'ils avoient entiérement aboli, ou tout au moins diminué les Ordres monaſtiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités Epiſcopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractère du Sacerdoce à des fainéants ſans fonction, ſans miniſtère, ſans ſavoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puiſſance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aſpiré. Ils auroient donné aux hommes des conſeils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne deſirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les paſſions, & les abus; mais il faut qu'il ſoit bien difficile de vivre de mille Scudi.

Je conviens qu'on peut faire à la Cour de Laſſa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, ſur la multiplication des Ordres monaſtiques, les petits Lamas étant en auſſi grand nombre au Thibet, que les Moines en Italie & en Eſpagne. Dans tous les Pays où le gouvernement Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des Prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres Ordres de l'Etat, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une Nation des Miniſtres ſans miniſtère, qu'on paie pour ne rien faire. Il y a dans

les Etats Catholiques des Curés infiniment plus occupés des foins de leurs Paroiffes, que toute une Communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins, qui ne font abfolument rien, ont jufqu'à dix mille fois plus de revenus que tel Curé qui travaille fans ceffe à fecourir les malades, à prêcher, à catéchifer, à inftruire la jeuneffe. Je demande s'il eft poffible d'imaginer un plus grand abus, une injuftice plus criante, & un fcandale plus notable dans la difcipline eccléfiaftique & dans la police civile. On s'apperçoit aifément que les Chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les Ordres monaftiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils fe font trompés, puifque c'eft par les Ordres monaftiques que la Cour de Rome recevra fans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais effuyé. Dans le Manifefte publié en 1710 par *Tfé-Vang Raptan*, contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paffage remarquable : *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les fouftraire à la jurifdiction de leurs Kans & de leurs Princes légitimes : comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la Prêtrife, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excedent le nombre prefcrit par la Loi, rebelles à leurs Princes, & en conféquence de leur rebellion, je les fais efclaves & les conduirai enchaînés au Pays des Eleuths.*

Tfé-Vang ne tint que trop bien parole : il fit garotter une infinité de Prêtres Lamas, qu'il emmena avec lui; & s'il eût été auffi heureux dans fa feconde expédition que dans fa première, il eût exterminé les trois quarts des Moines du Thibet; mais

ce Tartare agiſſoit en brigand & non en réformateur ; auſſi ne propoſé-je pas ſa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr. M.

Sur les viciſſitudes de notre Globe.

COMME on comptoit déja en 1764, quarante-neuf ſyſtêmes différents, propoſés pour expliquer les déſaſtres & les révolutions phyſiques que notre ſingulière planète a eſſuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de diſcuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'oſe donc, Monſieur, vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni aſſez développées, ni aſſez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothèſe qu'une hypothèſe même.

Il eſt bien ſurprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands Promontoires de la terre, celui de *Hoorn*, celui de *Bonne-Éſpérance*, & celui de la *Terre de Dièmen*, ſoient tournés au Sud. Il convient de conſidérer cette poſition remarquable dans la Carte réduite de Mr. Bellin, où elle eſt plus ſenſible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands Continents, dirigée vers le Midi, me fait ſoupçonner que d'immenſes volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des brê-

ches par-tout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de l'Océan ému. (*) Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, ſont ſitués dans le même ſens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Auſtral : tel eſt le Cap de *Komorin* en Aſie, celui de *Malacca* dans la Péninſule de ce nom, celui de *Ste. Marie* dans l'Iſle de *Madagaſcar*, celui d'*Oſtokoi-nos* dans la Péninſule du *Kamſchatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande Iſle de *Jeſo-Gazima*, celui de *Farwel* dans le *Groenland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir ainſi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terre qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indiſtinctement des Promontoires & des Caps, parce que la langue de la Géographie eſt, comme celle de beaucoup d'autres ſciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées ſe confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien eſſentielle entre un Cap qui borne un grand Continent, une grande Péninſule, une grande Iſle ; & un autre Cap qui n'eſt qu'un angle ſaillant, qu'une ſinuoſité de la Côte formée par des cauſes particulières.

(*) On peut dire que les trois grands Promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces Caps vers le Rumb du Sud-Eſt & du Sud-Oueſt n'eſt d'aucune importance, puiſqu'il eſt toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois Promontoires vient aboutir à l'Equateur.

La plus grande brèche que les eaux aient ouverte dans notre Continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande, jusqu'au Cap de *Komorin*, qui, composé de blocs de rochers inébranlables, a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa première route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés; puisque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cents ans, entreprit déja de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quant au Golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'Océan vers le Pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la Mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les Cartes que le Vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne sur une ligne idéale, tracée entre le 71me. & le 72me. degré de longitude depuis le Cap

Naban jufqu'à *Ferrabat*, on retrouve des veftiges indubitables d'un ancien lit de la mer : ce font des campagnes d'un fable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au fortir de ces plaines arides, on entre dans le grand défert fablonneux, qui eft à 40 farfangues au Nord d'*Ifpahan :* au fein de cette folitude, on découvre d'énormes monceaux de fel, épars fur une furface de plufieurs lieues en tout fens : les habitants du Pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique fitué fort avant dans le Continent, *la Mer falée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare falfum :* à la droite de cette campagne de fel règne un long cordon de Dunes, ou de collines fablonneufes, que les vagues ont entaffées, & qui fe prolongent par le Sud-Eft jufqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la Mer a éteint. En avançant toujours fous le même Méridien au-delà du *Couchef-tan*, le terrein s'incline, & la pente continue infenfiblement jufqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien baffin de l'Océan, pénètre le cœur de la Perfe, qui eft en effet une région fèche & ftérile, où l'eau manque, au point que fans le fecours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il feroit difficile aux hommes d'y fubfifter, comme on peut s'en convaincre en lifant Chardin & Tavernier.

On fait que dans plufieurs Pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creufant, des forêts entières, couchées fous terre depuis vingt jufqu'à

ſoixante pieds de profondeur : ſi ces forêts avoient été abattus, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, ſuivant mon ſyſtême, ne préſenter que des arbres foſſiles, dont le racines ſeroient tournées vers le Sud, & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les perſonnes qui ont examiné la poſition de ces arbres enſevelis dans les tourbières & les marais de la Friſe, de la Hollande, & de la Groningue, il eſt certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Eſt, & la couronne vers le point oppoſé : ce qui prouve que la force qui les a proſternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Mais pourquoi veut-on attribuer aux viciſſitudes générales de notre planète, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'eſt l'inondation de la Cherſonèſe Cimbrique, arrivée, ſelon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Friſe, & formé tous ces marais qui ſont depuis Schelling juſqu'à Bentheim. Les arbres foſſiles qu'on exploite en Angleterre dans la Province de Lancaſtre, ont auſſi paſſé long-temps pour des monuments diluviens; mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturaliſtes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui, joint aux médailles de Jules-Céſar, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a ſuffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation; puiſqu'il eſt très-probable que ce ſont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chaſſer les ſauvages Bretons,

qui s'y cachoient, lorfqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il eft vrai que toute l'Europe, fi l'on en excepte la feule Italie, n'étoit encore qu'une immenfe fôret, il y a dix-huit cents ans.

J'ai obfervé avec étonnement qu'il y a plus de terres à fec en-deçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le Continent des Terres Auftrales ne fauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les Navigateurs ont fait la reconnoiffance de l'Océan du Sud, jufqu'au 55me. degré de latitude dans notre hémifphère, & jufqu'au 60me. dans l'hémifphère oppofé, fans toucher à aucune Côte continue & fort alongée, fans découvrir aucun indice de quelque grande Terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra, on fera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent fituée dans la latitude feptentrionale que dans la latitude auftrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eft fort mal à propos qu'on a foutenu que cette répartition inégale ne fauroit exifter, fous prétexte que le Globe perdroit fon équilibre, faute d'un contrepoids fuffifant au Pole méridional. Il eft vrai qu'un pied cube d'eau falée ne pèfe pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir fous l'Océan des lits & des couches de matières dont la pefanteur fpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verfée fur une grande furface, contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eft plus profonde.

J'obferve avec la même furprife que prefque tout l'efpace du Globe, placé directement fous la ligne

équinoxiale, eſt aujourd'hui ſubmergé par l'Océan; ce qui eſt bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir ſous l'Equateur : ſi cette élévation étoit auſſi conſidérable qu'on l'a ſuppoſée, il eſt manifeſte que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues ſous les Poles; de ſorte qu'il ne reſteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inſpection des Cartes, il faut convenir, ou que toutes les Loix de l'Hydroſtatique ſont fauſſes & illuſoires, ou qu'il eſt impoſſible que la longueur de l'axe terreſtre ſoit à la longueur de l'Equateur terreſtre, comme 174 ſont à 175. Mr. de Buffon n'eſt pas le ſeul qui ait accuſé cette meſure d'inexactitude; (*) d'autres Phyſiciens & d'autres Aſtronomes ont également ſenti les inconvénients qui réſultent de cette erreur évidente de Coſmographie.

Il eſt démontré qu'on reſſent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le Pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une ſeconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à

(*) Mr. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terreſtre eſt à la longueur de l'axe, comme 230 ſont à 229 : quoique ce calcul ſemble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomènes, on ne peut cependant le regarder que comme une ſuppoſition gratuite. Il ſuffit de ſavoir que le globe n'eſt pas ſi applati aux Poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terreſtre.

nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur ſoit la même, aux mêmes ſaiſons, à des hauteurs correſpondantes, ſous le même Méridien. J'ai ſouvent réfléchi ſur ce phénomène, & il ne s'eſt pas préſenté à mon eſprit une explication plus ſatisfaiſante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables, qui giſent dans notre latitude, qu'au-delà de l'Equateur ; ce qui ſuffit pour produire l'effet qui nous étonne, la ſurface de l'eau refroidiſſant infiniment plus l'athmoſphère que la ſurface du Continent : on s'en apperçoit même ſur les lacs & les grands fleuves, ſans le ſecours du Thermomètre.

L'augmentation du froid vers le Pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion ſur le peu d'étendue des Terres Auſtrales : ſi elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le ſoupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces ſont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaiſſeaux s'élèvent alors juſqu'au 79me. & quelquefois juſqu'au 80me. degré ; mais les Navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offuſqués par la brume, & barrés par les glaces, ſoit en été ſoit en hiver, ſous le 60me. parallèle.

Ainſi on a été à cinq cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui eſt ſans doute très-ſurprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous perſuader que les

glaces de la mer du Sud ſont formées par les gros fleuves qui deſcendent des Terres Auſtrales : cela ne réſout point la difficulté ; puiſqu'il ne s'agit pas de ſavoir où & comment les glaces ſe forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles ſe fondent en été au 80me. degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne ſe fondent jamais, en aucune ſaiſon, au 60me. degré dans la latitude oppoſée. Convenons donc que le froid n'y eſt en tout temps ſi violent, que parce que l'immenſe ſurface de la mer y empêche l'athmoſphère de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallèle où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le Préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, prétend que ce phénomène eſt cauſé par le changement de l'Ecliptique ; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'Ecliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. le Préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe, avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſervations des Naturaliſtes de la Suède ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à peu près de quatre pieds, ſix pouces en un ſiècle : il eſt bien vrai que le Clergé de la Suède, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle, dans lequel il accuſa d'héréſie tous les Savants qui ont parlé

ou écrit en faveur du ſyſtême de la diminution de la mer, parce que ce ſyſtême, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens Livres Juifs. Le célèbre Mr. Olof Dalin oppoſa des faits, des expériences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes imputations du Clergé, auquel les Etats impoſèrent ſilence ſous peine de châtiment; mais un Evêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillenius*, a oſé, malgré cette ſage défenſe de la Diète générale, publier une diſſertation, dans laquelle il tâche de prouver que quinze Phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des Evêchés. J'ai lu en entier cette diſſertation de Maître *Brouallius*, qui, relégué dans ſon petit Diocèſe d'Abo, ne paroît pas avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stockholm : il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie; & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables Sectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho-Brahé ? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la première progreſſion de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé; mais s'il y avoit quelque juſteſſe dans mes obſervations, il faudroit conclure qu'il exiſte dans la Nature un mouvement périodique, inconnu

jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un Pole à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre Monde; & c'étoit le sentiment des anciens Philosophes de l'Égypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de Mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planète. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *Certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideo qui succedunt, & litteris & Musis orbati sunt.* (*) D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance & la ruine des Arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les Côtes du Danemarck & de la Suède, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Equateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre ; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures moder-

(*) Plato in *Timæo.*

modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & hausser d'autant que le fond s'est accru: ce qui est un sophisme, ou un raisonnement captieux; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond; car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le Détroit de Gibraltar, où bien les Côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer, se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le Port de Ravenne; & on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la Côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins*, qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube: cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vaſe que les eaux fluviatiles voiturent, n'eſt pas ſi conſidérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illuſion optique très-réelle. Les eaux d'une rivière quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ ſoixante grains de terre ſur cent vingt livres d'eau. En faiſant dépoſer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le ſédiment n'étoit pas d'un huitième de ligne ſur un volume d'eau qui ſembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû auſſi ravager quelquefois notre Globe; mais je doute qu'ils aient jamais été auſſi deſtructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune hiſtoire, aucune tradition ne faſſe mention de quelque bouleverſement mémorable, occaſionné par les ſecouſſes de la terre, entre le 52me. & le 61me. degrés de latitude ſeptentrionale, dans le cœur du Continent : je ne crois pas qu'aucune Ville d'Allemagne ait jamais été renverſée comme Lisbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'eſt que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins intéreſſante, c'eſt que la plupart des volcans de notre hémiſphère ſont ſitués dans des Iſles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Iſlande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Véſuve* ſur le bord de la Méditerranée : on peut compter au nombre des petits volcans les *Iſles Liparines*, qui fument très-ſouvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a ſoupçonné, un tuyau de

communication entre le *Vésuve* & l'*Etna.* Entre les grands volcans, on compte le *Paranucan* dans l'Isle de *Java*, le *Conapy* dans l'Isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'Isle de *Sumatra* : l'Isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cèdent pas à celles de l'*Etna.* On connoît les volcans des Isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo.* Enfin de toutes les Isles & les Ilots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les Isles *Manilles*, les *Açores*, les Isles du *Cap verd*, & sur-tout celle *del Fuego.* Aux Isles *Canaries* est le *Pic de Téneriffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulièrement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les Isles des *Papous*, celles de *Ste. Hélène*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre Continent la vingtième partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des Isles; & surtout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les Côtes d'Angola & de Congo.

Cette singulière position des volcans dans les Isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces espèces de

Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'athmosphère; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la Terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des Isles ont continué à brûler? La cause en est bien claire selon moi : c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé de cataractes des feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la Côte; aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la Terre-ferme à la disette totale des matières phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste, puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matières auroient été plutôt consumées dans le Continent que dans les Isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois

mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous ſatisferont peut-être.

En pouſſant les fouilles d'*Herculanum* auſſi avant qu'il a été poſſible, on eſt enfin parvenu juſqu'au pavé des rues, & aux fondements des maiſons de cette Ville enſevelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondements pluſieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle claſſe de la Lithologie on devoit les rapporter ; & par les eſſais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainſi on trouvoit déja des matières vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Auſoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui eſt une des plus anciennes villes de l'Italie, puiſqu'elle tomba ſous le pouvoir des premières colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrèrent en Europe par la Méditerranée : on ne ſauroit fixer l'époque de ſa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire ; de ſorte qu'il s'eſt écoulé trois mille quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement juſqu'à nous ; & comme le Véſuve fourniſſoit déja alors des laves, c'eſt une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum*, où on a employé ces ſcories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déja ſi fameux par ſes embraſements, pluſieurs âges avant la naiſſance d'Homère & de Héſiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matières combuſtibles de ces deux grandes fournaiſes du Globe n'ont pu être épuiſées pendant un ſi prodigieux laps de ſiècles, on n'eſt pas autoriſé à ſuppoſer que les volcans de notre Continent ne ſe ſoient éteints que faute de nourriture.

Le Véſuve peut contenir dans ſa convexité ſolide, depuis ſa baſe juſqu'à ſon entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres ſubſtances quelconques : cependant ſi l'on calcule ce qu'il a jetté de cendres, de ſables, de laves, de pierres-ponces, de pyrites, de pierres phoſphoriques, de pozzolane, de ſcories, de mâchefers, de bitume, de ſel ammoniac, d'alun, de ſoufre, & de métaux fondus, on verra que la maſſe & le volume en ſont plus conſidérables que le corps total de la montagne, dont le creuſet répandit, en 1737, un ſi énorme torrent de matières liquéfiées, que *Franceſco Serrao* les évalua à 319658161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement ſemblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna, en 1683, il en ſortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui ſe débordèrent à onze lieues de loin, *quiſque ſuum populatus iter*. D'où on peut aiſément conjecturer quelle doit être la capacité du réſervoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matières calcinées & vitrifiées ſont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur la formation des montagnes, eſt ſujet à tant de difficultés, qu'il eſt impoſſible, quelque facile qu'on ſoit, de ſe contenter des ſyſtêmes propoſés à ce ſujet, & qui ont abſolument perdu leur crédit, depuis qu'on ſait que les plus hautes pointes montagneuſes ne ſont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puiſſe leur donner ; la mer n'a

donc pas ſurmonté ces hauteurs, comme tant de Naturaliſtes l'ont dit pour donner quelque conſiſtance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypothèſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mêlange de matières hétérogènes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques? Qu'on diſcerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant; puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations : mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entières, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer : c'eſt une ſubſtance homogène, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la Nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planète ſur laquelle les Philoſophes raiſonnent. Il paroît qu'en raiſonnant ſur les montagnes, on n'a pas fait une diſtinction fort néceſſaire; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la boſſe la plus énorme du Globe. Pour s'aſſurer de la réalité

de cette élévation, il n'y a qu'à obſerver que des fleuves conſidérables & de grandes rivières deſcendent de cette pente ſelon différentes directions oppoſées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrein y eſt convexe & extrêmement exhauſſé, ſans qu'on y découvre une ſeule montagne comparable à celles de la Suiſſe.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, ſont *l'Oby*, qui ſe décharge au Nord dans le Golfe d'*Obſkaia-Guba*; le *Geniska* ou le *Geniſſea*, qui ſe perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana* & le *Kowinna*, qui ſe jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Eſt leurs eaux dans la mer du *Kamſchatka*; le *Hoang*, ou le fleuve ſafrané, qui, né à *Kokonor* au Pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit cents *Lis* Chinois, ſe déboucher à l'Eſt dans le Golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération, mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui ſerpentent vers l'Occident, & ſe déchargent dans la Caſpienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait ſa ſource dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus conſidérable que ne le diſent les Jéſuites, qui prétendent l'avoir meſurée;

mais cette entreprife eût exigé plus de connoiffances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en poffédoient Gerbillon, Verbift, & leurs femblables.

La Suiffe eft en petit pour l'Europe ce qu'eft la Tartarie en grand pour l'Afie ; avec cette différence que la Suiffe a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie, que les modernes nomment la *Sibérie Jakutienne.* Si la diminution des montagnes fort efcarpées eft auffi effective qu'on veut nous le perfuader, la Suiffe deviendra, au bout de plufieurs millions de fiècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle eft de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les fources, les torrents qui defcendent des pointes montagneufes, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le feul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de fables : les angles & les côtés les plus expofés à l'action & au choc de l'air, doivent fe fêler & fe décompofer : les vents doivent en balayer les fragments les plus menus : les piliers, qui fupportent des maffes de rochers ifolés, doivent s'affaiffer à la longue, & occafionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrafa la Ville de *Pleurs.* Tout cela eft vrai ; mais le temps requis pour tronquer le fommet d'une montagne & l'applatir, pourroit bien auffi ufer notre Planète, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il fuffit de commencer à être pour fe voir condamné à finir ; notre exiftence même ne durera pas cinq cents ans fi l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Comètes connues



juſqu'à préſent, viendra, en l'an 2255, heurter ſi violemment notre Soleil, qu'il n'y a plus aucune eſpérance qu'il ſoit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde après cet accident. Il faut que ce ſoit un grand plaiſir de prédire des malheurs, puiſque le plus ſage des Philoſophes n'a pu réſiſter au penchant de prophétiſer, & d'annoncer l'inſtant de la combuſtion de l'Univers, dont il avoit apparemment puiſé le goût dans l'Apocalypſe, lorſqu'il la commenta. Tant il eſt dangereux de lire des Livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'eſt ſur les plus grandes élévations convexes de notre Continent qu'on doit chercher les plus anciens Peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, ſur tous les autres : auſſi les Hiſtoriens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils aient été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les ainés de tous les hommes. Le paſſage le plus intéreſſant des Ecrits de l'abréviateur Juſtin eſt, à mon avis, le Chapitre premier du ſecond Livre, où il rend compte de la conteſtation élevée contre quelques Egyptiens & quelques Scythes ſur l'ancienneté de leurs Nations : ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte : *Scythiam adeo editiorem omnibus terris eſſe, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis ſuperatis Ægyptiis, antiquiores ſemper Scythæ viſi.*

Rien de plus ſurprenant que de voir vérifié, par les connoiſſances géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce diſcours que Trogue Pompée, qui

vivoit ſous Auguſte, avoit puiſé dans des Hiſtoriens bien antérieurs au ſiècle d'Auguſte. Les Chinois conviennent qu'ils deſcendent des Tartares, qui ne deſcendent de perſonne, & qui méritent, par conſéquent, le titre d'Aborigènes, que tant de Nations qui ne le méritoient pas, ont uſurpé tant de fois.

J'ai déja fait obſerver, dans mes *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles ſoient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, ſervir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur Patrie, parce que les ſommets de ces montagnes, d'autant plus ſtériles, d'autant plus arides qu'elles ſont plus élevées, ne ſauroient produire aſſez de plantes alimentaires pour ſuſtenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix perſonnes ne vivroient pas dix jours ſur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les aſſailliroient tour-à-tour. C'eſt ſur des convexités ſemblables à celle de la Tartarie, que les débris de l'eſpèce humaine ont dû trouver des aſyles contre la criſe des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les Bibliothèques formées par les Savants du Thibet; ſi un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ſes ſujets, ſous peine de vie, de brûler tous les Livres & tous les manuſcrits, (*)

(*) La deſtruction générale des Livres Chinois par un barbare, dont le nom ne mérite pas d'être prononcé; l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, ſous Jules-Céſar; l'incendie de cette même Bibliothèque, rétablie en partie ſous le Califc Omar; la deſtruction des anciens Auteurs Grecs & Romains ſous le Pape Grégoire, ſont, à mon avis, les plus

on auroit ſans doute pu recueillir, dans la haute Aſie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'Hiſtoire de notre Globe; qui nous paroît ſi moderne, quand on conſulte les monuments des hommes; & qui eſt ſi ancien, quand on conſulte la Nature. Un Naturaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le Pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce; en quinze cents & quelques années; d'où on conclut qu'une pièce de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce, en vingt ſiècles, & employeroit, pour arriver à ſa tranſmutation totale, neuf cents ſoixante mille ans. Or comme

---

triſtes événements de l'Hiſtoire du genre-humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoiſſances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologiſtes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les Nations : à voir la hardieſſe avec laquelle ils propoſent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les Livres & tous les manuſcrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent juſqu'aux titres,

on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement feroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne fignifie plus rien : le paralogifme confifte dans la fuppofition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des fubftances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit fitué le Pont de Trajan. Il y a fans doute des endroits où les fucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du règne animal & végétal font plutôt tranfmués par l'imprégnation de ces fucs. Comme il eft impoffible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour fe pétrifier, à caufe des différences prefqu'infinies des circonftances, des terreins, des qualités de l'eau & de l'air, & des pofitions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne fauroit fervir à réfoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainfi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous inftruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plufieurs pierres au haut des Pyramides de l'Egypte.

En finiffant cette Lettre, je tâcherai, Monfieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites fur l'endroit de mon Ouvrage, où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'induftrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suède, & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs,

& qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens : mais ils peuvent être aussi-bien postérieurs à cet événement, car les Sauvages du Nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui : quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois espèces de haches de pierre, découvertes en Allemagne ; & par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme, ni quant à la matière; hormis qu'il y a de ces instruments venus du Nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouïes, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques, (*) & à la superficie du sol : il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrein marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argilleuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux Continents, avant l'invention du cuivre

---

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

& du fer, pour en fabriquer des pointes de flèches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus Phyſiciens, que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces Phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer : j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique ; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux Continents, & ſur-tout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypothèſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur ****.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr. ***,

Sur le Paraguai.

Si l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejetter le témoignage d'un Ecrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'Auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ;* & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent; puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du Public.

Je blâme extrêmement les Chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projettée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes

crimes dont on étoit accusé ? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens ;* cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des Juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas ; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre & courageux, qui, touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un Mémoire raisonné à l'Audience, pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai ; ce qui lui fut accordé du consentement de tous les Assesseurs, qui le munirent d'un plein-pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il desireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-Major, nommé *Joseph de Mena.* Arrivé à la Ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la Patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le

pied dans leurs Miſſions ; & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoiſſoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & ſe mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jéſuites la pique en main, tomba ſi bruſquement ſur lui, qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces aſſaſſins, qui bleſſèrent dangereuſement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit réſiſter à un Jéſuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en reſte pas là : le Chef des Miſſions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *Marquis de Caſtel Fuerte*, trente-troiſième Vice-Roi du Pérou, & dévoué ſans réſerve aux intérêts de la Société : il lui repréſenta dans ſa Lettre, qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la Ville de l'Aſſomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai*; mais que les Jéſuites, comme de très-fidèles ſujets de Sa Majeſté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chaſſer ce bandit, digne du dernier ſupplice, & qu'en récompenſe d'un ſervice ſi ſignalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de Son Excellence.

Le Marquis de *Caſtel*, ayant lu cette Lettre, ordonna, ſans examen ultérieur, à ſes ſatellites de jetter le Viſiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une eſpèce de procès, dans lequel ſes Avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver ſon innocence, qui n'avoit pas beſoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une abſurdité plus groſſière que de ſoutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuqui-*

faca, député par ſon Corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un ſeul domeſtique, avoit voulu envahir une Province entière? Vous penſez ſans doute, Monſieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans ſa charge, qu'on le loua de ſon zèle, qu'on le paya de ſes peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient oſé l'interrompre dans la reſpectable fonction de ſon miniſtère ; mais vous vous trompez. Le Marquis de *Caſtel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquième de Juin. (*)

La Ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut ſi indignée, qu'elle ſe révolta contre ſon trente-troiſième Vice-Roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet aſſaſſinat, ſe ſouleva d'une extrémité à l'autre ; tant les injuſtices manifeſtes ont de pouvoir ſur le cœur humain dans tous les Pays du monde. Cette révolte ſi excuſable, ſi jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le ſang de pluſieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le maſſacre qu'aux Jéſuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, ſi leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne ſe feroient pas oppoſés à la viſite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inouï de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cuſco*, de *Cuença*, de *Chu-*

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainſi que ſon maître, pendu, quoiqu'à demi mort des ſuites de la bleſſure qu'il avoit reçue à l'eſcarmouche de l'*Aſſomption*.

quiſaca, prirent le deuil, ſans ſe ſoucier du reſſentiment de leur Vice-Roi, déshonoré par le ſupplice d'un innocent, pourſuivi par des Moines; & depuis cette triſte époque, le crédit des Jéſuites a toujours diminué dans ces Contrées, juſqu'au moment de leur entière expulſion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux déſordre que le Viſiteur eût trouvé au Paraguai, ſi l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppreſſion de ſes habitants ſous l'inſupportable joug de leurs prétendus Convertiſſeurs. Cela eſt ſi vrai, que le Pape Bénoit XIV, qui ne s'étoit pas diſpenſé d'aimer les hommes pour faire la fortune des Prêtres, a publié deux Bulles, dans leſquelles il excommunie clairement & formellement les Jéſuites Miſſionnaires au Paraguai; parce qu'il étoit venu à ſa connoiſſance, dit-il, qu'ils réduiſoient en eſclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiſer, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les ſubjuguer, & pour les ſoumettre aux travaux. Employer la Religion comme un inſtrument du deſpotiſme, c'eſt le crime le plus réfléchi, & par conſéquent le plus atroce qu'on puiſſe imaginer: c'eſt ſe moquer de Dieu pour tyranniſer les hommes. Et pourquoi faire eſclaves les indigènes du Paraguai, ſinon pour s'approprier le fruit de leur ſueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le ſeul plaiſir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppreſſeurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raiſons pour défendre l'entrée de leurs Etats à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque Pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défenſe n'a jamais exiſté, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes Nouvelliſtes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain ſcélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on diſoit être né à Leipſig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que perſonne ne ſera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce ſingulier Edit. L'Eſpagnol Dom Juan, envoyé ſous l'Equateur pour y meſurer la terre, qu'il ne meſura pas, a publié une relation de ſon voyage, dans laquelle il donne tant de marques de ſa tendreſſe & de ſon affection pour *Los Padres*, qu'on ne ſauroit récuſer ſon témoignage, de ſorte qu'on peut le citer hardiment.

„ Les Miſſionnaires ne ſouffrent jamais, dit-il, „ qu'aucun habitant du Pérou, de quelque Nation „ qu'il ſoit, Eſpagnol, ou Métif, ou autre, entre „ dans les Miſſions qu'ils adminiſtrent au Paraguai, „ non pour cacher ce qui s'y paſſe, *par crainte que* „ *l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y* „ *recueille*, ni par aucune des raiſons avancées gratuitement *par des perſonnes envieuſes;* mais pour que les „ Indiens, qui ne ſont que ſortir de leur barbarie, & „ d'entrer dans les voies de la lumière, ſe maintiennent *dans cet état d'innocence & de ſimplicité.* Ne „ connoiſſant d'autres vices que ceux qui *ſont communs*

„ *parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomina-*
„ *tion*.... Ces Indiens ne connoiſſent ni *l'inobéiſſance*,
„ ni la rancune, ni l'envie, ni les autres paſſions qui
„ font tant de maux dans le monde: ſi les étrangers ve-
„ noient chez eux, à peine y feroient-ils arrivés que
„ leur mauvais exemple leur apprendroit des choſes
„ qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modeſtie
„ & au reſpect qu'ils ont pour les inſtructions de leurs
„ Curés, on expoſeroit le ſalut de tant d'ames......
„ Ces Indiens vivent aujourd'hui dans la parfaite
„ croyance que tout ce que le Curé dit, eſt bien, &
„ que tout ce qu'il blâme, eſt mal. (*)

Cette façon d'excuſer les tyrans du Paraguai eſt ſi ridicule, & ſur-tout dans l'Ouvrage d'un Ecrivain qui prétendoit être Géomètre, que je ne me ſouviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai malgré la défenſe de ces Moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour Souverains du Pays, on l'eût ſans doute repouſſé à main armée : on l'eût aſſaſſiné pour l'empêcher de ſcandaliſer les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le ſort de ces créatures malheureuſes, ne fut-il point admis? Pourquoi ne reſpecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience du *Chuquiſaca*, qui repré-

(*) Voyage au Pérou. Tome I, in-4to. p. 549.
On peut ſe convaincre par ce paſſage, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue Relation d'un Moine Franciſcain, qui aſſure qu'il a pénétré dans toutes les Miſſions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire uſage d'une pièce ſi pitoyable dans ſes *Mémoires Géographiques*.

ſente la perſonne même du Roi d'Eſpagne en Amérique ? Voilà ce que l'Apologiſte eût dû nous expliquer, ſans s'appeſantir ſur le ſalut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Buſiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolèrent les étrangers, ſont mille fois plus excuſables que des Religieux, qui, n'ayant aucun droit ni ſur le Paraguai, ni ſur ſes habitants, y dictoient des Loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens : je ne crois pas que l'hiſtoire nous offre un ſeul exemple d'un tel abus, ſi long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y oppoſer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jéſuites avoient dans la Province du Paraguai huit Couvents, & deux réſidences, (*) qui ne faiſoient encore aucune diſpoſition pour s'emparer du Pays, la *Société de Jéſus* n'étant occupée alors que de ſon Collège de *Potoſi*, qu'on venoit de conſtruire à côté de la grande Mine, & de ſes Miſſions du Mexique, qui furent décréditées enſuite par la fameuſe Lettre de *Jean de Palafox*, Evêque de *Tlaxcala* ou de *Los Angelès*, qui ſe plaignit au Pape que les Jéſuites avoient voulu le faire lapider; qu'ils tenoient une foire dans leurs Couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraiſon dominicale cette clauſe édifiante, *Seigneur*, *délivrez-nous*

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jéſuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on ſe l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'inſtant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

de tout mal, & de notre Évêque Palafox. Quoique ce vénérable ferviteur de Dieu foit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette prière mot à mot, comme on l'avoit enfeignée à leurs aïeux.

Cette Lettre, adreffée au Souverain Pontife, & plufieurs autres motifs, firent comprendre aux Jéfuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de furveillants, & tenus fous la main & les yeux des Vice-Rois, fur la faveur defquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, Provinces écartées, & prefqu'inconnues aux Efpagnols mêmes. Comme il s'agiffoit de s'emparer de la traite exclufive du Thé ou de l'Herbe Paraguaife, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable, s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des lieux marqués, plufieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émiffaires faifir tous les Sauvages des deux fexes qu'on put ramaffer fur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les tranfplanter dans le cœur du Paraguai : en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après plufieurs années de travail, à former une petite Nation fédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur affigna pour y cultiver le Thé, dont on détruifit les plants dans tous les autres endroits, comme les Fermiers du Tabac ont fait en France, en Efpagne, & en Autri-

che ; de forre qu'au bout de 19 ans les Jéfuites plièrent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclufivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y eft d'un ufage indifpenfable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'efpèce de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginèrent de la pulvérifer & de la falfifier : cette méthode a fi bien réuffi, que peu des Botaniftes favent définir le caractère de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique femble diftinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaife : cependant ce n'eft que la même chofe fous des noms différents ; & je puis vous affurer que le Caamini eft compofé des fommités & des follicules de la plante Paraguaife, dont les tiges & les rameaux fervent à fabriquer un Thé plus groffier, inférieur en qualité & en prix.

Plufieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de fe foumettre aux Jéfuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allèrent porter leurs plaintes à Cufco, à Buenos-Ayrès, & devant les Gouverneurs Efpagnols des principales Villes, qui en inftruifirent leur Cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'aient été plufieurs fois examinés au grand Confeil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours fur le zèle des Miniftres, qui gémiffoient en fecret de voir deux brillantes Provinces de l'Efpagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'Auteur d'un Ouvrage fort fingulier, intitulé *Effai fur le Commerce des Jéfuites*, évalue les profits

qu'ils ont faits fur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à plufieurs millions de piaftres, & il s'appuie de l'autorité de Mr. Fréfier. Je ne puis rien vous apprendre de pofitif à cet égard, le prix courant de cette marchandife ayant fouvent varié, fuivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle eft abfolument néceffaire pour calmer les fymptômes que produifent les vapeurs mercurielles fur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-fix piaftres fortes, & on compte qu'il s'y en confume, année commune, quatre millions de livres pefant. Là-deffus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jéfuites les inftruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des ateliers, la conftruction des logements, & fur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, reçoivent journellement leur nourriture, & deux farraux, ou deux fouquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque efclave au-deffus de dix-fept ans, leur a coûté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils poffédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois cents mille ferfs, à qui on donnoit la pitance, fur laquelle l'efprit d'économie avoit tellement raffiné, qu'on ne mettoit jamais du fel dans l'aliment des Indiens; & c'eft à la mauvaife qualité des nourritures avec lefquelles on les fuftentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai : mais il paroît qu'il faut plutôt en accufer l'opiniâtreté des Jéfuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un Pays où la lepre écailleufe & la petite vérole févifſoient extraordinairement.

La Cour d'Efpagne contribuoit annuellement aux fraix des Miffions 11000 piaftres, qu'on avoit fu lui extorquer, fous prétexte de faire une douceur au Père Provincial, & de fournir du chocolat à fes ouvriers apoftoliques, qui, d'un autre côté, fe moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Affomption*, & de *Santiago del Eftro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les Curés des Miffions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux Gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les Cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette Terre de défolation, le coton, le tabac, & les cannes à fucre : toutes ces récoltes étoient verfées dans de grands magafins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une feule livre de caamini, ni une once de coton, fous peine de recevoir douze coups d'étrivières en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maifon de correction : car comme le nombre des efclaves faifoit la richeffe de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais, finon pour ce qu'il leur plaifoit d'appeller crime de rébellion & de félonie.

Les deux Procureurs-Généraux, établis à *Santa Fé* & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faifoient embarquer pour différents Ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils néceffaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Père Supérieur faifoit de fréquents voyages au Bourg de *La Candelaria*, fitué au centre des Miffions,

& qu'on en regardoit comme la Capitale : il eſt très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres, un arſenal, que les Jéſuites nommoient pieuſement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de ſabres & de hallebardes que de béats. Les Dimanches & les jours de Fête, au ſortir de la Meſſe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fuſils, & de petites pièces à la Suédoiſe : ces armes devoient être, avant le ſoir, remiſes dans l'arſenal, & les clefs de l'arſenal devoient être remiſes au Provincial, ou à ſon Délégué, ou à celui qui le repréſentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les ſemaines des Coureurs, expédiés par les Curés qui gardoient les frontières, ce qui leur occaſionnoit des embarras & des ſoins infinis ; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont ſurpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoiſſance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les ſpéculatifs ont cru que les Jéſuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du Nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un Pays conquis ; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le ſait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liſte de ces Religieux que la Cour d'Eſpagne en a fait chaſſer juſqu'à préſent. (*) On ignore la véritable raiſon d'une conduite ſi bizarre en apparence : il faut que les Généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'aient pas jugé à

(*) En 1752, on comptoit dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille ſept cents Jéſuites, Prêtres & non Prêtres. Ceux qui ont été chaſſés du Portugal & de ſes poſſeſſions, de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions, de la France & de ſes poſſeſſions en Aſie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malte, montent à onze mille deux cents tê-

propos de confier le ſecret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils ſe ſoient défiés ſur-tout des Jéſuites Eſpagnols & Portugais ; puiſqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des Provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces Moines ſont en général très-ignorants, & même inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la baſtonade aux Chiquites, à catéchiſer les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Pluſieurs perſonnes ont admiré, & admirent encore l'établiſſement du Paraguai comme un ouvrage ſupérieur de la politique & de l'induſtrie ; mais il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de ſoumettre des Sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la Religion. Il n'eſt jamais glorieux de réuſſir à faire des eſclaves. A quoi a-t-il ſervi, après tout, de vouloir s'emparer des Miſſions du Nouveau Monde, en en expulſant les autres Eccléſiaſtiques? A quoi a-t-il ſervi d'opprimer avec ſageſſe, & de tourmenter, pendant un ſiècle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, ſinon à rendre les Jéſuites de plus en plus odieux aux yeux de l'Univers. La poſtérité ſera étonnée en liſant notre Hiſtoire : elle ne concevra point comment les Souverains ont pu accorder tant de pouvoir à des Moines, qu'on doit regarder comme les

---

tes. Ceux qui reſtent dans les Etats de la Maiſon d'Autriche, en Pologne, en Bavière, dans les Electorats Eccléſiaſtiques en Italie, &c. forment, ſelon des liſtes authentiques, un total de onze mille & cinquante Moines, Prêtres & non Prêtres. Ainſi la Société eſt à demi détruite ; le temps & la Providence anéantiront le reſte.

plus grands ennemis que les Souverains aient jamais eus.

Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes Ecrits. J'eſpère que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitants du Paraguai, tyranniſés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

FIN DU TOME II.



TABLE DES MATIERES

contenues dans le Texte & dans les Notes du ſecond Volume.

A.

Ablutions, pourquoi ordonnées par les Loix de l'Orient, 120.
Abulgazi, ſon hiſtoire des Tartares, comment découverte, 26.
Abyſſins, ſont circoncis & baptiſés, 120.
Accoucheuſes d'Italie, quelle opération elles font aux enfants mâles, 135.
Achem, on y a des flèches empoiſonnées, 256.
Aconit, il y en a plus de 40 eſpèces, 259.
Aconitum Cynoctonum, à quoi on s'en eſt ſervi, 260, 261.
Acoſta, ce qu'il dit de la confeſſion des Péruviens, 277, 278.
Adam, ſa ſalive, ce qu'en diſent les Perſans, 316, *n.*
Adamites, ce que c'eſt, 56.
Æthiops animal, examiné au microſcope, 41.
Ætius, ce qu'il rapporte de l'exciſion des femmes, 124.
Afrique, les Princes y nourriſſent des Nègres blancs, 16.
Agapes, les Turcs n'en ont point, 274.
Agate, employée à faire des haches, 350.
Abouai, ſa deſcription, 247. Mal-à-propos tranſplanté en Europe, 248, 249.
Albanie, ce que Pline & Solin diſent de ſes habitants, 12.
Albinos, nom donné par les Portugais aux Nègres blancs, 7. V. *Nègres blancs*.
Albours, volcan éteint, 329.
Alênes de Macaſſar, 253.
Alexandre veut attaquer, avec ſa phalange, une troupe d'Orangs-Outangs, 73. Son caractère, 265. Conte à ſon ſujet, inventé par ſes adulateurs, *ibid.* Détruit le culte des ignicoles, 296.
Alkalins, (ſels) arrêtent le venin des vipères & des ſerpents, 264.
Allemande, (la langue) reſſemble à l'idiome Perſan, 303.
Almanachs à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire, ni écrire, 199.

Alongement des paupières, sa cause, 31.
Alphabet Thibétain, supérieur à celui de la Chine, 303. De quels éléments il est composé, *ibid.*
Amantas, n'avoient pas imposé de noms aux planètes, 190.
Amazones de l'Amérique, ce qu'en dit Mr. de la Condamine, 105. L'Auteur rejette leur existence comme fabuleuse, 107.
Ambassadeur du Dalaï-Lama, ce qu'en conte Gerbillon, 312.
Américains, sont incapables de penser, 153. Ceux qu'on a instruits en Europe, n'ont pu rien apprendre, 156. Prennent le Roi Charles IX pour un Indien, 159. Pourquoi on leur refuse les Sacrements, *ibid.* Ne sauroient se confesser, *ibid.* Persistent dans la stupidité, 163. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du Nouveau Monde, *ibid.* Comment ils tirent le suc du Mancanillier, 240, 241.
Amérique, les Européans sont les seuls qui y naviguent, 189. Produit plus d'arbres vénimeux que le reste du monde, 247.
Amiak, 300.
Amilcar défait les Lybiens avec des Mandragores, 238.
Amphion. Voyez *Opium.*
Androgynes. Voyez *Hermaphrodites.*
Anesses, les Moines Turcs s'accouplent avec elles, 146.
Animaux mulâtres, en quoi ils diffèrent des hommes mulâtres, 29. A quelles espèces animales on a assigné la primauté, 66. Animaux châtrés, quels symptômes ils éprouvent, 99. S'attristent pendant les éclipses, 234.
Annates, les Papes n'en tirent pas de l'Amérique, 280, *n.*
Année solaire, exige des connoissances astronomiques pour être réglée, 199.
Anté-diluviens, (monuments) il n'en existe point, 349.
Antequera, (Dom Joseph de) nommé Visiteur du Paraguai, 353. Repoussé par les Jésuites, 354.
Antiochus trouve, dans le Temple de Jérusalem, un homme destiné à être mangé, 275, *n.*
Antiquité dévoilée par les usages, ce que l'Auteur dit de cet Ouvrage, 231, 232.
Antithora, sa vertu est équivoque, 260, *n.*
Antœciens, sont autant éclairés par le soleil que nous, 332.
Anville, (Mr. d') ce qu'il dit du Grand-Lama est fabuleux, 311.
Apennin, a eu des volcans, 340.
Apion, reproche qu'il fait aux Juifs, 275.
Arabes, ne se servent plus si communément de flèches empoisonnées, 249.
Arbres fossiles, comment couchés dans les marais, 329, 330.
Arbres fossiles de Lancastre, leur origine, 330.

Architecture des Péruviens, grossière, 179.
Argensola, réfuté, 252, 253.
Aristocratie des femmes, il n'y en a jamais eu, 109.
Aristote critique mal-à-propos Hérodote, 28.
Armes Indiennes, comment on les empoisonne, 251.
Arsenal des Jésuites du Paraguai, étoit à la Candelaria, 364.
Art de maroquiner les cuirs, apporté par les Croisés, 315, *n.*
Ases, leurs établissements en Europe, 304.
Astronomie des Péruviens, grossière, 190.
Atabaliba, sa sœur devient maîtresse de François Pizarre, 181. Sa réponse à un Moine Espagnol, 287.
Atlas de la Chine, cité, 311.
Atun-Cannar, ses ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 179.
Aurinia, femme adorée chez les Germains, 297.
Auronces, ou *Ausoniens*, (Peuples) fondateurs de la Ville d'*Herculanum*, 341.
Auteurs, ceux de nos jours composent trop précipitamment, 46.
Avocat, (Mr. l'Abbé l') ce qu'il dit de l'immaculée Conception, 314, 315, *ibid*, *n.*
Axe terrestre, on ignore sa longueur, 332, *n.*

B.

Babouin, on le trouve représenté dans des antiques Egyptiens, 80.
Bajazet II, ce qu'il demande au Pape, 128.
Balaluan, volcan de Sumatra, 339.
Balk, école fameuse de l'Asie, fournit beaucoup d'Astrologues, 302.
Barbe, a du rapport avec les parties sexuelles, 90.
Bardane, ou *Personata*, (plante) ses propriétés, 266.
Bardes, Prêtres Gaulois, 273.
Barris, 57.
Batou-Kan, ce qu'en dit le frère Ascelin, 317, 318.
Battel, combien de Nègres blancs il avoit vus à Loango, 15.
Bauhin, en quoi il se trompe, 259.
Baumgarten, on cite son voyage d'Egypte sur un fait extraordinaire, 146.
Béarnois, avoient emprunté des Espagnols l'usage de faire la *couvade*, 229.
Béaterie de Paraguai, 364.
Beauce, on y a tenu la grande assemblée des Gaulois au nouvel an, 273.
Beausobre, (Mr. de) vengé contre un Moine, 319.
Bengale, comment on y brûle les femmes, 215, *n.*
Benoit XIV, pourquoi il excommunie les Jésuites du Paraguai, 356.
Bernier (Mr.) avoit connu un Médecin du Thibet, 302.
Bernin (le Chevalier) restaure très-mal une statue antique, 95.
Bertha, (la Ville de) prise avec du *Solanum* dormitif, 238.
Bible, ce qu'en dit Atabaliba, 287.

Bipèdes, on ne connoît pour tels que l'homme & l'Orang-Outang, 53.

Biſſao, une Négreſſe blanche y accouche d'un négrillon, 34.

Blafards, (hommes) en quoi ils diffèrent des Nègres blancs, 11. Ont le viſage velu, *ibid.* On les compare aux Cretins, 19.

Blafards du Darien, engendrent, 32. Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche, 35. Ne ſont pas engendrés par des ſinges, 38.

Blafards du Darien, quand on a commencé à les connoître, 5.

Blas de Valera, à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou, 170.

Bleſſures des flèches empoiſonnées, comment on les guérit par le ſucement, 238, 239.

Bonnets jaunes & rouges, (faction des) au Thibet, 309.

Bonſes de l'Occident, 322.

Bontius eſt le premier qui donne une figure de l'Orang-Outang, 52. On l'accuſe d'avoir exagéré les ſymptômes qu'entraînent les flèches empoiſonnées, 255.

Boulanger, (Mr.) ſon ſentiment peu probable, 230, 231.

Brachmanes, tirent avec des flèches empoiſonnées ſur les Macédoniens, 264, 265.

Bramines, leur ſyſtême contredit leurs pratiques, 213. Contraignent les femmes à ſe brûler, 214. Ramaſſent les dépouilles des femmes qu'on brûle, 222.

Brokes (Mr.) range les ſinges parmi les hommes, ou les hommes parmi les ſinges, 65.

Broſſe, (Mr. de la) ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique, 58.

Broſſes, (Mr. de) ſon ſentiment ſur le froid auſtral eſt incompréhenſible à l'Auteur, 334.

Broualllius (Maître Jean) publie une diſſertation, malgré la défenſe de la Diète de Suède, 335.

Brue, (le Sr. de) on cite ſa relation, 34.

Bruin (Corneille de) voit une Kackerlake à Bantam, 17. En quoi il ſe trompe, *ibid.*

Bücher, interprétation de ce mot Allemand, 205.

Buchſtab, interprétation de ce mot Allemand, 205.

Buenos-Ayrès, on y embarquoit les produits des Miſſions du Paraguai, 363.

Buffon, (Mr. de) ce qu'il rapporte des actions d'un Orang-Outang, 61. L'Auteur trouve ſa définition de l'Orang-Outang outrée, 63. Quelle longueur il donne à l'Axe terreſtre, 332.

C.

Caa-apia, ſpécifique contre les armes enduites du ſuc de l'Ahouai, 248.

Caamini, eſt la même choſe que l'herbe Paraguaiſe, 361.

Cadenats des femmes, comment on les fait, 142.
Californiens, pourquoi ils se coupent un doigt, 225.
Callo, ruines qu'on y découvre, 180.
Calmouks, sont devenus puissants, 308.
Camouflet, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer, 262.
Campagne de sel, 329.
Cancu, pain sacré des Péruviens, comment on le préparoit, 276, 277.
Canjares, poignards empoisonnés, 250.
Candelaria, capitale des Missions du Paraguai, 364.
Caprifiguier, son suc est un caustique, 258.
Capul, (l'Isle de) comment on y infibule les garçons, 150.
Caraïbes, on éprouve leurs traits vénimeux sur des chiens, 241.
Carreri, ce qu'il dit des Mexicains est absurde, 201.
Carthaginois, attaquent les Orangs-Outangs dans une Isle de l'Afrique, 73.
Caspienne, (la mer) sa figure est connue, 328.
Castel Fuerte (le Marquis de) fait emprisonner le Visiteur Antequera, 354. Le fait pendre, 355.
Cat (Mr. le) compare mal-à-propos les Nègres blancs aux lapins, 39.
Catholique (la Religion) ne s'étend pas au-delà de l'Europe, 289.
Catoucha des Calmouks, est le principal d'entre les Evêques Kutuktus, 297. Depuis quand il s'est rendu indépendant du Grand-Lama, 308. Pourquoi il persiste dans sa révolte, *ibid.*
Caveres, (Peuple de l'Amérique) comment ils empoisonnent leurs flèches, 243.
Caylus (le Comte de) examine une hache de cuivre Péruvienne, 182. Son sentiment sur le Pérou, 183. Ses Antiquités citées, 182.
Cedre, (le grand) a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 320.
Célibat ecclésiastique, son origine, 112.
Celse, (le Médecin) ce qu'il dit de l'infibulation des garçons, 144. Ce qu'il dit sur la façon de guérir les blessures faites par des flèches, 238.
Cérémonies funèbres, ce qu'elles peuvent expliquer, 222.
Cerfs, ce qui arrive à ceux qu'on châtre, 91.
Chair étuvée à la crême, défendue aux Juifs, 223.
Chanson des Gaulois, 273.
Chapetonade, ou *Vomito prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales, 36.
Chark, propriétés de cet arbuste, 249, 250.
Chardin, ce qu'il dit d'une maladie qui regne à l'ouest de la mer Caspienne, 13. Ce qu'il rapporte du respect des Turcs pour la Vierge, 315, 316, *n*.
Charles-Quint, on lui envoie un Livre du Mexique, 196.
Charlevoix, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride, 101.
Châtreurs, ou *Origénistes*, les plus pernicieux hérétiques

qui aient jamais exifté, 95.

Chats blancs d'Angora, l'Auteur a obfervé qu'ils font pour la plupart fourds, 41.

Cherfonèfe Cimbrique, quand fubmergé, 330.

Chevaux nés blancs, plus foibles que les autres, 40.

Cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Nègres blancs ont effuyée, 42.

Cheveux roux, l'Auteur foupçonne que c'eft une maladie, 31.

Chiens Alains, employés par les Efpagnols, pour détruire les Indiens, 48.

Chine, fa conduite envers le Grand-Lama, 310. On y détruit tous les Livres, 347.

Chinois, ont fait les mêmes découvertes que les Européans, 188. Ne veulent pas aller en Amérique, 189. Secourent le Grand-Lama, 296. Leur erreur fur le Dalaï-Lama, 306. Ils prennent les premiers Miffionnaires Catholiques pour des Turcs, ou des Lamas, 317, 318, *n.*

Chitomé des Abyffins, a moins de fectateurs que le Grand-Lama, 320.

Chrétiens, traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans, 21. *Chrétiens* des premiers fiècles, croyoient que les dents de l'homme font incorruptibles, 291, 292.

Chriftophe Colomb trompe un Moine, 189.

Chronologie, encore obfcure après les Olympiades, 170.

Chronologiftes, leur erreur fur l'antiquité des Grecs, 186.

Chuquifaca (l'Audience de) nomme Dom Antequera Vifiteur du Paraguai, 353.

Circoncifion, dangereufe dans le Nord, 86. Les Hébreux l'avoient prife en Egypte, 117. D'où elle eft originaire. 118. N'a jamais été adoptée dans aucun Pays feptentrional, *ibid.* Où elle eft néceffaire, & où elle eft fuperflue, 121. L'Alkoran ne l'ordonne pas, 122. Si l'on peut en effacer la cicatrice, 132. De quels inftruments les Juifs rénégats fe font fervis pour fe faire recroître le prépuce, 133. *Circoncifion*, dans quels Pays du nouveau Monde on l'a retrouvée, 137. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othamacos, 138.

Clergé des anciens Gaulois, fort nombreux, 273. Celui de la Suède attaque les Naturaliftes fur une découverte, 334, 335.

Climats, contiennent des caufes qui nous font inconnues, 85. Dans quels climats l'efpece humaine a le mieux réuffi, 68.

Clitoris, fon énormité contrefait les parties fexuelles des mâles, 89. Ce que produit fon alongement, 99. On ne le coupe pas dans l'excifion, 125.

Cobra de Capello, ferpent vénimeux, 265.

Code noir, 63.

Colchides (les) avoient un ve-

nin ſingulier pour frotter les flèches, 261.
Colonies des Scythes, quels uſages elles introduiſent, 210.
Communion des anciens Gaulois, 274.
Communion des Mexicains, comment elle ſe pratiquoit, 274.
Conapy, volcan célèbre de Banda, 339.
Condamine, (Mr. de la) ce qu'il dit de la ſtérilité des Langues de l'Amérique, 162.
Confeſſeurs du Pérou, différoient en pouvoir, 278. Comment ils donnoient l'abſolution, *ibid.*
Confeſſion, ſi elle étoit établie chez les Péruviens, 277. On propoſe de l'abolir en faveur des Indiens, 279.
Congo, les perſonnes à cheveux roux y ſont communes, 22.
Conſeil des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jéſuites, 361.
Copal, on s'en ſert dans la Circonciſion, 129.
Coquillages, on n'en découvre pas dans la pierre de roches, 343.
Corail, (poudre de) on s'en ſert dans la Circonciſion, 129.
Cornaro, ſa ſobriété, 311.
Cornes non emboîtées dans le crâne, ne pouſſent pas après la caſtration de l'animal, 91.
Cornes creuſes & permanentes, pouſſent malgré la caſtration, *ibid.*
Coromandel, comment on y brûle les femmes veuves, 215, *n.*
Corps muqueux, colorie l'épiderme, 30.
Cortez, (Fernand) les Scholaſtiques d'Eſpagne ſe moquent de lui, 5. On cite ſes *las cartas à l'Emperador*, 16. Fait bâtir une maiſon à Mexico, 202.
Côtes, leur nombre varie quelquefois dans les hommes, 56. L'Orang-Outang en a deux de plus que nous, *ibid.*
Courage artificiel des Orientaux, comment on ſe le procure, 256.
Coutume d'enterrer les vivants avec les morts, ſon origine, 210, 211.
Couvade des Béarnois, 229.
Créoles, leur dégénération, 165. Ne ſont pas propres aux ſciences, *ibid.* N'ont jamais écrit, 168.
Cretinage, ce que Mr. de Maugiron dit de ſon origine, eſt incertain, 33.
Crétins du Valais, deſcription de ces créatures, 19. On les regarde comme des Saints, parce qu'ils ſont foibles, 20. Il n'y en a que dans le Valais, 37.
Crics, poignards empoiſonnés, 250.
Cuivre endurci, on l'a employé au-lieu du fer, 182.
Cultes religieux, ce qu'ils ont eu de commun, 273.
Curare, deſcription de cette plante, 242. Ses propriétés, *ibid.* Son uſage, 243.
Curcuma, ou *Safran di tierra*, eſt le contrepoiſon des flèches des Javanais, 252.

Cusco (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade sous les Incas, 178. Les Espagnols l'ont entiérement rebâtie, *ibid.* Si elle a eu une école publique sous les Incas, 185. Sa population, 191.
Cynocéphale, pourquoi adoré en Egypte, 80.
Czar Pierre I, découverte qu'il fait en Sibérie, 392.

D.

Dairo ou *Dari* des Japonois, 320. Origine de son Pontificat, *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'Empereur du Japon, 322, *n.*
Dalaï-Lama, fait le voyage de Pékin, 298.
Dalaï-Lamas, durée de leur culte, 296. Leur antiquité, 296, 297. Leur Pays est bien policé, 300. Fables qu'on conte à leur sujet, 304. Leur mort n'est pas tenue secrete, *ibid.* Ne portent pas un voile sur le visage, 305. Leurs portraits sont exposés à la porte de leur Temple, 298. Quand ils se montrent en public, 305. Donnent audience aux Ambassadeurs, *ibid.* Leur habillement & leur coëffure, *ibid.* Ne se mêlent jamais des affaires temporelles, 306. N'administrent pas leurs propres revenus, 307. En quoi consiste leur politique, 309. Comment ils ménagent leurs intérêts, 310. Ne s'arrogent pas un culte de Latrie, 306. Leur vie privée est inconnue, 311. Leur boisson, 312. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments, 312. 313.
Dalin (Mr. Olof) répond au Clergé de Suède, 335.
Daniel, ce que les Persans disent de lui, 223, *n.*
Danube, bois pétrifié qu'on y trouve, 348.
Dapper, ce qu'il dit des *Dondos* blonds, 42.
David, si l'on avoit mis de l'argent dans son tombeau, 224.
Décalogue de Romulus, 94.
Défaillance de la lumière, n'incite pas les hommes à crier, 234.
Déification des femmes en Allemagne, 297. Origine de cet usage, *ibid.*
Déluges, paroissent périodiques, 336.
Démon métallique, être ridicule, 13.
Despotisme, accable l'Asie, & menace l'Europe, 207.
Destour-Destouran, grand Pontife des Guèbres, 282, *n.* Où il réside, *ibid.*
Deutéronome, ne parle pas de la manière d'ensevelir les morts, 222, 223.
Devas, Ministres du Grand-Lama, leur pouvoir, 307. Veulent se rendre indépendants, *ibid.*
Diables de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe, 188.
Dictionnaire Encyclopédique, ce qu'il dit des Nègres blancs, 38. Ce qu'on y trouve touchant la circoncision des Mexicains, 136. Chaque Auteur y est respon-

ſable de ſes propres articles, *ibid.*
Diète de Suède, impoſe ſilence au Clergé, 335.
Diſcours Académique, prononcé à Samarcand, 314.
Divan, (le grand) Pontiſe des Sabis, a moins de ſectateurs que le grand Lama, 320.
Dodonée décrit une eſpèce particulière de *Thora Valdenſis*, 260, *n.*
Dondos, ſignification de ce mot, 7. V. *Nègres blancs.*
Drogues qui ſervent à empoiſonner les flèches, ſont tirées du règne végétal & animal, 239.
Druideſſes, Prêtreſſes des Gaulois, faiſoient vœu de chaſteté, 111.
Druſions, êtres chimériques, 13.
Du Halde, (le Pere) menſonges qu'il dit du Grand-Lama, 304.

E.

Eau forte ſéringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes, 244.
Eau fulminale, différente de l'eau luſtrale, 282, 283. A quoi employée chez les Romains, *ibid.*
Eau marine, eſt néceſſaire pour faire opérer les volcans, 339.
Eclipſes, ont toujours effrayé les ſuperſtitieux, 233. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu, *ibid.*
Ecriture Chinoiſe, pourquoi compliquée, 206.
Edit attribué à Romulus, 94.
Education des Orangs-Outangs, n'a été confiée qu'à des ſaltimbanques, & à des matelots, 160.
Edward, (Mr.) on trouve dans ſes *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outang, enluminée, 82.
Egliſe Romaine, a perverti l'eſprit des uſages Judaïques, 231.
Egyptiens, leurs différents caractères, 206. Ce qu'ils dirent au Philoſophe Solon ſur les déluges, 336.
Egyptiennes, (femmes) ce qu'en dit Mr. Thevenot, 125.
Eléphants, les Indiens leur accordent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes, 57.
Eleuths de Kokonor, ſecourent le Grand-Lama, 309.
Ellébore, à quoi employé par les Gaulois, 258.
Empereur, ce qu'il demande au Grand-Seigneur, 348.
Enfant ſauvage, enſeigne, en Amérique, un remède aux Européans, 241, 242.
Enfants d'un teint rougeâtre, engendrés par des Nègres. 22.
Enfants noirs, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs, 42.
Enfants ſauvages trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'Auteur en penſe, 76.
Enfants châtrés, reſtent imberbes, 90.
Enfants Américains, deviennent ſtupides vers l'âge de puberté, 156.
Enfants vivants, enterrés avec le corps mort de la mère, 224. Origine de cette abomination, *ibid.*

Ens, ce qu'il dit des Peuples du Mexique, 278, *n*.
Enthousiasme, expliqué physiquement, 158.
Espagne, a soustrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apostolique, 280, *n*. Ce qu'elle payoit annuellement aux Missionnaires du Paraguai, 363. Deux de ses Provinces envahies au milieu de la paix, 361.
Espagnols (les Créoles) se croient injuriés, quand on les nomme des Américains, 164.
Espagnols, n'ont conté que des faussetés de l'ancien état du Pérou, 169. La plupart de leurs Historiens sont menteurs, 201.
Esprit, n'a pas été également partagé aux différentes Nations, 154. L'usage des femmes n'est point contraire à son développement, 157.
Esprit, (St.) est inconnu aux Turcs, 316, *n*.
Essai sur le Commerce des Jésuites, ce que l'Auteur de cet Ouvrage dit des profits qu'ils ont fait sur l'herbe Paraguaise ou le Caamini, 361, 362.
Ethiopie, comment on y infibule les femmes, 141.
Ethiopiens, paroissent avoir peuplé l'Egypte, 118.
Etna, depuis quand il a brûlé, 341.
Eubages, Prêtres des anciens Gaulois, 273.
Euphorbier, comment on en extrait le suc, 241.
Excision, ce que c'est, 124. Comment elle se pratique en Abyssinie, 125.
Excréments humains, contre-poison des alênes de Macassar, 255.
Expériences, faites à Leyde, avec des flèches empoisonnées, 246.
Expériences de l'Auteur sur les végétaux lactescents, 248, *n*.

F.

Faculté de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, accordée à l'homme exclusivement, 68.
Faquirs-Jaguis, composent un antidote contre la morsure des serpents, 267.
Faunes, leur culte originaire de l'Egypte, 80.
Faune, si c'étoit un Dieu majeur chez les Romains, 94.
Faunorum ludibria, 81.
Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des Nègres, 43.
Femmes délaissées dans les Isles de l'Archipélague Indien, ce qu'on en conte est suspect, 75.
Femmes croisées, violées par les Sarrasins dans la Terre Sainte, 115.
Femmes Américaines, leur singulier attachement aux Espagnols, 181, 182.
Femmes Indiennes, ne se brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants, 212, *n*.
Femmes Péruviennes, s'entre-confessoient, 278.
Fenêtres, il n'y en avoit pas dans les maisons des anciens Péruviens, 179.
Fer, on ne savoit pas le tra-

vailler au Pérou, 181. Celui de l'Amérique eſt inférieur au nôtre, 182. Son prix, *ibid.*

Ferrien, (Mr.) ſur quoi on le conſulte, 89.

Fétichiſme, conſtituoit la Religion Egyptienne, 80.

Feyio, (le Pere Benoit) jugement ſur ſon *Theatro critico*, 165. Ce qu'il dit des Créoles, réfuté, 168.

Fille ſingulière, née à la nouvelle Grenade, 24.

Figuier, ſon ſuc laiteux eſt un poiſon, 248.

Fiſcal, *Protecteur des Indiens*, 353.

Flèches empoiſonnées, leur uſage eſt très-ancien, 236. Il y en a qui conſervent leur violence pendant 150 ans, 241. Comment on les éprouve chez les Cavères, 243.

Flèches des anciens Brachmanes, moins violemment empoiſonnées que celles des Caraïbes, 266.

Fleurs liliacées, leurs ſtigmates ſont un poiſon, 215, *n.*

Fleuves de la Tartarie, leur énumération, 344.

Floride, ce que les anciennes Relations en diſent, 83.

Floridiennes, (femmes) on prétend qu'elles ſont exciſes, 104.

Fo eſt le même Dieu que *La*, 306, *n.*

Fœtus femelles, paroiſſent mâles juſqu'au troiſième mois, 88.

Fogeda, (le Comte de) tué par une flèche empoiſonnée, 237.

Fontaine, (Mr. de la) le Fabuliſte, pris pour le Prédicateur de Louis XIV, 159.

Forbin, (Mr. le Chevalier de) ce qu'il dit de la police des ſinges, 50. Sauve le Royaume de Siam, 256.

Fourmont, (Mr.) interprète des Livres trouvés en Sibérie, 302.

Fous, idée qu'on en a eue dans l'Antiquité, 20.

Fréret, (Mr.) ce qu'il dit de ſes Confrères, 214.

Fricatrices, 89.

Froid, fait blanchir le poil des animaux dans le Nord, 40. Il eſt plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion, 332.

Frutex terribilis, n'a pas été employé pour empoiſonner les flèches, 258.

G.

Gage, (Thomas) ce qu'il dit des myſtères de la Religion Chrétienne, 160.

Galles, (Prêtres de Cybèle) étoient châtrés, 100.

Gallinace, (pierre de) 184.

Garcilaſſo, jugement ſur ſes Ouvrages, 154. Il n'étoit pas un véritable Américain, *ibid.* Ce qu'il dit de la confeſſion des anciens Péruviens, 277, 284.

Gaubil (le Pere) fait de grands progrès dans la Langue & l'Hiſtoire de la Chine, 294. Entreprend des recherches ſur le voyage des Lamas en Amérique, *ibid.*

Gaulois, ont envénimé leurs flèches avec la ſève du Capriſiguier, 258. Peinture de leur grande aſſemblée du

nouvel an, auprès de Chartres, 273, 274.
Gécho, lézard dont la sanie sert à envénimer les traits des Javanais, 251.
Gelées, font blanchir les pétales des giroflées & des roses rouges, 39.
Généraux des Jésuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai, 365.
Gengiskan, les Tartares le croient né d'une Vierge, 314.
Georgi, (le Pere) l'Auteur rejette son sentiment, 296, 297. Son Canon des Rois du Thibet est fautif, 307, 308. On le réfute, *ibid.* & 319.
Gerbillon, (le Jésuite) a été Valet-de-chambre de l'Empereur Kang-Hy, 302.
Germains, étoient une colonie des Tartares, 297.
Gesner, la figure qu'il donne de l'Orang-Outang ne ressemble à rien, 83.
Gestation des Orangs-Outangs, le temps en est inconnu, 75.
Gètes, leur Langue avoit une espèce de mètre, 187. Ce qu'étoit leur grand Pontife qui résidoit sur le mont Kogajon, 297.
Gibier tué avec des flèches empoisonnées, est bon à manger, 245.
Glaces, ne fondent pas au 60me. degré de latitude Sud, 333.
Gmélin, (Mr.) ses recherches sur la *Piestra Horda* en Sibérie, 25. Contredit mal-à-propos Strahlenberg, 26.
Gnia - Thritzbengo, premier Roi du Thibet, quand il regnoit, 307, *n.*
Gobali, farfadets risibles d'Italie & d'Allemagne, 13.
Gobelins, farfadets de France, 13.
Golfe Adriatique, ce que l'Auteur dit de son origine, 328.
Golfe Persique, comment il a été produit, 328.
Grand-Jean, Hermaphrodite marié comme homme, 90.
Grégoire (le Pape) brûle les Ouvrages de Cicéron & de Tacite, 196.
Guaques, tombeaux des Péruviens, les Moines y fouillent, 184.
Guèbres, se confessent, 281.
Guelfes, (faction des) à quoi l'Auteur la compare, 310.
Gumilla, ce qu'il rapporte d'une fille née à la Nouvelle Grenade, 24.

H.

Haches de cuivre, on s'en est servi au Pérou, 183.
Haches de pierre, communes à tous les Peuples sauvages, 350. Ce que l'Auteur en dit, *ibid.*
Hannibal défait les Pergames avec des vipères, 238.
Henri III, (Roi de France) on l'invite à être parrain d'un enfant du Grand-Seigneur, 128. Est attaqué du mal vénérien, & guéri, 266.
Herbe Paraguaise, les Jésuites s'emparent de la traite de cette drogue, 360. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hormis dans leurs Missions, *ibid.* La pulvérisent & la falsifient, 361. Combien on

en consomme de livres annuellement, 362.
Herculanum, on y trouve des laves dans les maisons, 341. Epoque de sa fondation, *ibid.*
Hermaphrodite noyé à Rome, 93.
Hermaphrodite déclaré homme à Toulouse, & femme à Paris, 89.
Hermaphrodites, plus communs dans les Pays chauds que dans les régions froides, 84. Portent des habits distinctifs au Mogol, 84. Ils sont pour la plupart femmes, 88. Ont de la barbe, hormis dans la Floride, 90. Sont des monstres, 92. S'il est vrai qu'on les noyoit à Rome, *ibid.* Cause de l'aversion qu'on a pour eux, 95. Quand on les a recherchés à Rome, 96.
Hermaphrodites de la Floride, à quoi on les occupoit, 98.
Hermaphrodites vrais, la Nature en a produits dans le règne végétal, & parmi les insectes, 86.
Hermaphrodites plantes & insectes, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un sexe, 87.
Hermaphroditisme, 86. Dans quels animaux il est le plus fréquent, 91.
Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Nègres, 27.
Hippomolgues, (Nations) où l'on en rencontre, 312.
Hippuris, qualité de cette plante, 249.
Histoire Généalogique des Tartares, l'Auteur des notes sur cet Ouvrage contredit Strahlenberg, 25. En quoi il raisonne mal, 26.
Histoire générale des Voyages, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang, 83.
Histoire Naturelle, a de grands vuides, 34. Celle de l'Amérique doit tous ses progrès aux Savants de l'Europe, 167.
Histoire des Rois du Mexique, fabuleuse, 199.
Histoire des Cérémonies religieuses, jugement de l'Auteur sur cet Ouvrage, 292, 293.
Hoang, (fleuve jaune) où il se jette dans la mer, 344.
Ho-Fo, nom donné par les Chinois au Grand-Lama, 306.
Hollandais, dissuadent aux Caffres de se couper les doigts, 227.
Homère n'a pas été le premier Poëte Grec, 186.
Homme des bois, 57.
Homme (un) ne sauroit vivre d'une once de nourriture par jour, 311.
Homme, s'il devenoit androgyne, il dégénéreroit, 87.
Hommes couleur de craie, où l'on en trouve, 87.
Hommes tigrés, s'il y en a en Sibérie, 24.
Hommes habillés en femmes, on en trouve en Amérique, 99.
Hommes qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, sont fabuleux, 225.
Hontan, (le Baron de la) ses controverses avec les Sauvages, 162.
Horde bigarrée en Tartarie, fabuleuse, 25.

Hottentotes, (femmes) quelle excrefcence elles ont aux parties génitales, 126.

Hottentots, ne procèdent pas à la copulation comme les crapauds, 126. Pourquoi ils fe font ôté un tefticule, *ib.* Se coupoient anciennement un article des doigts à la mort de leurs parents, 226.

Huile de Tabac, poifon très-dangereux, 268.

Hyde (le Docteur) publie une traduction du *Sadder*, 281.

Hydropifie noire, maladie rare, 43.

I & J.

Jacob, fon corps avoit été embaumé, 223.

Jacob, (le Rabbin) ce qu'il dit de l'embaumement des morts chez les Juifs, 223.

Japon, ce que l'Auteur découvre dans l'hiftoire de ce Pays, 320, 321.

Jaune, eft la couleur des Empereurs de la Chine, 309.

Java, (l'Empereur de) tenu en tutelle par les Hollandais, 17. Avoit, en 1761, trois Kackerlakes à fa Cour, *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia, *ibid.*

Javas, Prêtres de la Floride, 100.

Ictere âtre, maladie fingulière, 43.

Jecba, femme adorée chez les Germains, 297.

Jérôme, (St.) ce qu'il dit d'un Satyre, 81.

Jéfuites, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais, 161. On les pend aux arbres en Tartarie, 300. Leurs calomnies abfurdes contre le Vifiteur du Paraguai, 354, 355. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou, 356. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en efclavage, 356. Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers, 357. Ce que leur a coûté l'entretien de leurs efclaves au Paraguai, 362. Combien ils en poffédoient, *ibid.* Ils étoient peu nombreux au Paraguai, 364. Lifte de ceux qui ont été expulfés de différents Etats de l'Europe, & de ceux qui reftent dans d'autres, 364, *n.* Ceux du haut & du bas Rhin font plus ignorants que les Cordeliers, 365.

Jefus-Chrift, pris par les Américains pour un forcier Français, 161. Par les Afiatiques pour un Médecin, 283, *n.* Les Moulahs difent qu'il a été en correfpondance avec Galien, *ibid.* Ce que les Mahométans difent de lui, 315, 316, *n.*

Ignicoles. Voyez *Guèbres.*

Imagination des mères fur l'embryon, 3. L'Auteur la rejette, 29, 30.

Immaculée Conception de la Vierge, inventée par Mahomet, 314, 315, *n.* Apportée en Europe par les Croifés, 315, *n.*

Immortalité de l'ame (le fyftême de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la réfurrection des morts, 219.

Immortalité des Dalaï-Lamas, origine de cette fable, 305.

Incas, on ne fait quand ils ont commencé à regner, 170. Leur histoire est toute fabuleuse, 174. Ils étoient despotiques, 175. Leur empire étoit un Pays inculte & barbare, 183. Comment ils se confessoient, 279.

Incubes & *Succubes*, leur origine, 81.

Indiens Orientaux, pourquoi ils paient un tribut au Grand Mogol, 213. Leurs cérémonies pendant les éclipses, 234.

Indiens du Paraguai dépouillés par les Jésuites, vont inutilement se plaindre, 361.

Infibulation, étymologie de ce mot, 139. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie, *ibid.* Comment on infibuloit les garçons chez les Romains, 143.

Infibulation des hommes en Amérique, 148. Origine de cet usage, 149.

Insalubrité du climat, où elle est la plus grande au Nouveau Monde, 36.

Inscriptions Runiques, leur antiquité, 205.

Inscription trouvée en Lapponie, ce que l'Auteur en pense, 205.

Inscriptions, on n'en a pas découvert au Nouveau Monde, 294.

Instrument de Pascal, comparé aux *Quipos* des Péruviens, 171.

Inventions, ne sont pas dues uniquement au hazard, 187.

Jonc creusé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amérique, 243.

Joseph, (le Patriarche) son corps avoit été embaumé, 223.

Josephe, (Flavien) on examine son apologie en faveur des Juifs, 275, *n.*

Iris rouge, preuve d'une vue foible, 31.

Isles situées près de Java, fournissent plus de Kackerlakes que Java même, 36.

Isaïe, sa prophétie sur les Saguirs & les Sirènes, 81.

Jubilé, si les Mexicains en célébroient un, 199.

Juifs, comment ils circoncisent les enfants, 129. Où ils auroient pu se former en corps de Nation, 130. Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circoncisent pas, 132. On brûle leurs Livres, 196. *n.* Ils adhéroient au systême des Egyptiens touchant la résurrection, 223. Embaumoient les corps, *ibid.* S'ils mettoient des pièces de monnoie dans les tombeaux, *ibid.* On les accuse d'avoir mangé de la chair humaine, 275.

Jura, (le mont) les hommes ne sauroient vivre sur son sommet, 347.

Justin, le passage le plus intéressant qu'on trouve dans ses Histoires, 346.

Juvenal semble substituer le Cercopithèque au Cynocéphale sacré des Egyptiens. 80.

K.

Kackerlakes, signification de ce mot Malay. V. *Nègres blancs* & *Blafards*.
Kaddis, Confesseurs des Guèbres, 282, *n*.
Kalmouks. Voyez *Calmouks*.
Kang-Hy (l'Empereur) envoie un Ambassadeur au Dalaï-Lama, 305.
Kans, Tartares, retirés dans le patrimoine de l'Eglise de Lassa, 310.
Kelkraefs, lutins d'Allemagne, êtres très-ridicules, 13.
Kins des Chinois, étoient écrits avec des nœuds, 205.
Klabauters, êtres chimériques, 13.
Klein, (Mr.) en quoi il se trompe, 62.
Kogajon, (le mont) dans les Alpes Basterniques, le grand Pontife des Gètes y résidoit, 297.
Kolbe, ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule des Hottentots, 126. Ce qu'il rapporte de leur deuil, 226.
Komorin, (le Cap de) il est tourné au Sud, ainsi que plusieurs autres grands Promontoires, 327.
Kruys (le Vice-Amiral) est Auteur de l'Atlas du cours du Volga, 328.
Kuches des Japonois, 320.
Kunn, boisson des Hippomolgues, 312.
Kutuktus, 301. En quoi consistent leurs revenus, *ibid.* Il y en a qui résident à la Chine, 304. Reçoivent un courier à la mort du Grand-Lama, *ibid.* Quelques-uns ont voulu secouer le joug de leur Chef, 308.

L.

La, Dieu des Lamas, 314.
Ladrerie blanche, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere, 44. Description de cette maladie, *ibid.*
Laët, (Jean) ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les Sauvages, est ridicule, 290.
Lafiteau, (le P.) ses rêveries réfutées, 99.
Lahra, femme adorée chez les Germains, 297.
Lait (le) d'aucun animal n'est vénimeux pour l'homme, 248.
Lama, interprétation de ce mot, 307, *n*.
Lama. (le grand) Voyez *Dalaï-Lama*.
Lamas (les petits) composent beaucoup de Livres, 301. Aident à lever une Carte géographique, 302.
Lamique, (la Religion) portée en Moldavie par les Gètes, 297. Quand elle s'est introduite à la Chine, 306. *n.* Dans quels Pays elle est suivie, 319, 320. Si elle est tirée du Nestorianisme, 317.
Lamogbiupral, Vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu *La*, 314.
Landinos, ne veulent point épouser de femmes pucelles, 194.
Langalerie, (le Marquis de) son projet de la réunion des Juifs, 131. Il manquoit de conduite, *ibid.* Est mort à Vienne dans la prison de St. Paul, *ibid.*

Langues de l'Amérique, très-pauvres en mots, 162.
Langue du Pérou, manquoit de mots abſtraits, 185.
Langue du Thibet, reſſemble au jargon des Irlandais, 303.
Laokium, pervertit l'ancien culte des Chinois, 296.
Lapins blancs, ont les yeux rouges, 31.
Lapins, ne ſont point hermaphrodites, comme on l'a cru, 91.
Laſſa, ſignification de ce mot, 295, *n.*
Laves, productions des volcans, 340.
Légiſlateurs, ſont moins anciens que les Nations qu'ils ont civiliſées, 172. Mal-à-propos confondus avec les Fondateurs des Nations, 173.
Lèpre, excite à la lubricité en Europe & en Amérique, 44.
Lèpre écailleuſe, endémique au Paraguai, 362.
Liane de l'Amérique, tous les caractères n'en ſont pas connus, 242.
Lièvres, ne ſont pas hermaphrodites, 91.
Ligne équinoxiale, preſque tout l'eſpace du globe compris ſous ce cercle eſt ſubmergé, 331, 332.
Lima, à quelle occaſion elle ſe révolte, 355.
Limaçons, ſont hermaphrodites, 87.
Limeum, (plante) quel uſage en faiſoient les anciens Gaulois, 257, 258.
Limon, charié par les fleuves, eſt moindre qu'on ne le penſe, 338.
Linneus, (Mr.) ſa deſcription de l'Orang-Outang, ridicule, 69. Confond le Nègre blanc avec le Pongo, 71.
Liparines, (Iſles) ne communiquent pas avec l'Etna & le Véſuve par un conduit ſouterrain, 338.
Livres, on ne ſauroit traduire les nôtres en aucune Langue Américaine, 162. Dans quels ſiècles on en a le plus détruit en Europe, 196.
Livres Thibétains, ſont écrits fort proprement, 302.
Locke, (Mr.) ce qu'il dit d'un Saint Turc tombé en beſtialité, 145.
Loi des Indes diverſement interprétée, 212.
Loix, il ne ſauroit y en avoir de bonnes dans un Pays deſpotique, 193.
Longuerue, (Mr. l'Abbé de) en quoi il s'eſt mépris, 317, 318, *n.*
Longueur du prépuce, produite par l'épaiſſeur du corps muqueux, 32.
Lorette, (Chapelle de) pourquoi Langallerie propoſa de la piller, 131.
Loubere, (Mr. la) ce qu'il rapporte ſur une coutume des Hottentots, 226.
Louis XIII fait des Ordonnances touchant le commerce des Nègres, 63.

M.

Macaſſar, comment on y empoiſonne les armes, 252, 253.
Madagaſcar, les Circonciſeurs y avalent le prépuce des enfants, 130.

Maladies héréditaires, prouvent que le fperme peut fe corrompre, 27.
Mallet, (feu Mr.) on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfants Mexicains, 136.
Mancanillier, defcription de cet arbre, 239, 240.
Manco-Capac, fon hiftoire eft incertaine, 172.
Manet, (Mr. de) fes recherches en Afrique fur les Nègres blancs, 15.
Manfredi, ce qu'il dit de l'accroiffement du fond de la Méditerranée, 337. On le réfute, *ibid.*
Manichéifme, s'il a donné lieu à la Religion Lamique, 319.
Mans-Tegre, le finge le plus anthropomorphe de l'Amérique, 49.
Marc-Paul, ce qu'il dit d'une coutume des Tartares, 229.
Mare falfum, 329.
Margraf voit une femme Africaine rouge, 22. Ce qu'il dit du génie des enfants Américains, 156.
Marie, (la Vierge) prife pour une Françaife par les Peuples du Canada, 161. Sa Conception immaculée a été inventée par Mahomet, 315, *n.*
Maris, où ils fe mettent au lit à l'occafion de l'accouchement de leurs femmes, 229.
Martial, on cite une de fes Epigrammes, 147.
Martinière, (Mr. de la) ce qu'il dit des Hermaphrodites de la Floride, 102.
Mas, (Mr. du) ce qu'il dit des Nègres blancs, 33.
Mathiole, en quoi il fe trompe, 259.
Matrice, fait le vrai caractère du fexe féminin, 89.
Maugiron, (le Comte de) on cite fon Mémoire fur les Crétins, 19.
Maures, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes, 238.
Mead, (Mr. de) en quoi l'Auteur rejette fon fentiment, 239. Son Traité de la Vipère eft très-eftimé, 263, *n.*
Meckel, (Mr.) Lettre qu'il écrit à l'Auteur fur les Nègres blancs, 46.
Médecin, l'Auteur ne l'eft pas, 246, *n.*
Méditerranée, fi elle diminue, 336, 337.
Melich-Shadyc, rédacteur du *Sadder*, 282, *n.*
Membrane clignotante, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Nègres blancs, 70.
Mémoire, par quelles drogues on peut la rétablir, 155.
Ménandre, comment fes œuvres fe font perdues, 196.
Mer du Nord, fi elle fe retire annuellement des Côtes de la Suède, 334, 335.
Meffie des femmes, fille fanatique de Venife, fon opinion fur la Confeffion, 278.
Méthode d'enfumer l'ennemi, n'eft plus en ufage, 262.
Métiers, ont devancé les fciences, 186.
Métempfycofe, adoptée fans réferve par les Tartares Lamas, 305.
Métif de l'homme & de l'Orang-Outang, feroit l'être

le plus remarquable qu'on ait jamais vu, 74.

Mexicains, leurs peintures n'étoient pas des Hiéroglyphes, 195. On recherche leurs tableaux pour les brûler, *ibid.* Quand leurs Rois ont commencé de régner, 197. Ce qu'on dit de leur antiquité, 200.

Mexico, sa population exagérée, 202.

Mexique, comment on y circoncisoit les garçons, 135. On n'y a pas découvert des vestiges d'anciennes Villes, 202. Quel étoit l'état du Palais de ses Empereurs, *ibid.*

Mexique conquis, Poëme médiocre, 203.

Missionnaires, on les accuse d'avoir brûlé beaucoup de Livres Indiens & Malabares, 196. Empêchent les Sauvages de se couper des doigts, 225. Comment ils trompent l'Europe, 267. Idée qu'on a d'eux en Asie, 283, *n.*

Missions du Paraguai, V. *Paraguai.*

Mogolistan, les Hermaphrodites y sont fort nombreux, 84.

Mogols, n'adoptent pas les armes des Peuples conquis, 249.

Mohel, suce les parties génitales des enfants dans la Circoncision, 129.

Moines Grecs, sont infibulés, 145.

Moines mendiants, vivent d'intrigues, 200.

Moines Turcs, adonnés à la bestialité, *ibid.*

Moluques, leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoisonnées, se débarrasser du joug des Européans, 238.

Momies, on leur trouve une pièce de monnoie sous la langue, 212.

Monde, ce qu'on dit de son antiquité, 187.

Mongales, (Tartares), s'ils ont conquis le Japon, 320.

Monnoie, les Américains n'en avoient pas, 184.

Monorchis, 127.

Mont, (Mr. du) ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louisiane, 102.

Montagnes, les systêmes sur leur formation sont vains, 342. Ce qu'on dit de leur diminution, 345. Elles ne sauroient servir de retraite aux hommes pendant les déluges, 347.

Montesquieu (Mr. de) n'a pas été instruit de l'état des Missions du Paraguai, 352.

Montezuma II avoit des blafards à sa cour, 16.

Montezuma I avoit bâti Mexico, 202.

Monument de la Nouvelle Angleterre, est apocryphe, 294.

Moralistes, quelles expériences ils condamnent, 51.

Moufti (le Grand) a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 320.

Moulahs, ce qu'ils disent de Jesus-Christ, 283.

Moutons sauvages, il n'y en a point en Irlande, 77.

Musulmans, comment ils circoncisent, 128.

Mystères d'Eleusis, portés d'E-

gypte en Grece, 282. Exigeoient une confeſſion générale, *ibid.*

N.

Nains du Sérail de Conſtantinople, moins reſpectés que ne le ſont les Nègres blancs par les Princes d'Aſie & d'Afrique, 16.

Naiſſances miraculeuſes, plaiſent aux Aſiatiques, 314.

Naſſau, (Maurice, Comte de) comment on le trompe avec un perroquet, 82.

Natchez, (Peuples de la Louiſiane) leur cruauté aux obſèques d'un de leurs Caciques, 217, 218. Deſcription de cette cérémonie.

Natron, combien de temps les corps embaumés devoient y reſter en Egypte, 223, *n.*

Naturaliſtes, varient ſur les qualités de l'Orang-Outang, 62. Comment ils doivent claſſifier les animaux, 67.

Nature, comment elle a paſſé des animaux quadrupèdes aux bipèdes, 52. Ne fait pas des ſauts, 62. Quand elle décide le ſexe du fœtus, 89.

Navigateurs, où ils ont été arrêtés par les glaces, 333.

Necco, veut percer l'Iſthme de Suez, 328.

Négreſſe qui accouche de quatre enfants blafards, 23.

Nègres, blanchiſſent pendant les maladies, 6. Ont les paumes des mains plus blanches que le reſte de la peau, 28. Ce qu'ils diſent des Orangs-Outangs, 72.

Nègres blancs, nuance de leur teint, 8. N'ont ni barbe, ni poil aux parties génitales, *ibid.* Couleur de leur iris, *ibid.* Comment ils voient les objets, *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante, 9. Leurs doigts ſont mal formés, 10. Mangent fort difficilement, *ibid.* Meurent jeunes, 11. Ce qu'en ont dit quelques Naturaliſtes, 15. Idée qu'on a d'eux en Aſie & en Afrique, 16. A quoi on les emploie dans les cours des Princes, 17, 18. Sont incapables de travailler, 18. Leur origine, 22. Il y en a qui ont les cheveux roux, *ibid.* Sont inféconds, 32. On ne permet pas à nos Chirurgiens de les anatomiſer, 33. On les a confondus avec les Orangs-Outangs, 48.

Nerium, arbre très-vénimeux à Ceylan, 257. A quoi on l'emploie, *ibid.*

Neſtoriens, juſqu'où ils ont pénétré en Aſie, 317.

Neuhof, Voyageur bien inſtruit, 255. Ce qu'il dit des flèches des Macaſſars, *ibid.*

Newton prédit que la grande comète heurtera le ſoleil, 345, 346.

Nil, expériences ſur le limon qu'il charie, 338.

Noix Maldiviques, ce que c'eſt, 254, *n.* Ont perdu leur réputation en médecine, *ibid.*

O.

Obſervateurs microſcopiques,

font des expériences indécentes, 51.
Obfervateurs en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher, 75.
Odorat, de quoi dépend fa perfection, 60.
Ogilby, ce qu'il dit des Nègres blancs, 32.
Oifeaux, en quoi ils diffèrent des vrais bipèdes, 52.
Opmeyer, ce qu'il rapporte d'une table des Loix déterrée près du Capitole, 94.
Opium, fes différents effets fuivant les différentes dofes qu'on en prend, 256, *n.*
Orangs-Outangs, n'exiftent pas en Amérique, 49. On n'en trouve que dans la Zone torride de notre continent, *ibid.* Sont peu nombreux, *ibid.* On en a rarement vu en Europe, 51. Ceux qu'on a amenés dans nos Pays, n'étoient que des adolefcents, 52. Parviennent à la taille de l'homme, 54. Leur defcription, *ibid.* Leurs femelles effuient l'écoulement menftruel, *ibid.* En quoi ils diffèrent des finges, 55. Signification de leur nom, 57. Aiment autant les femmes que leurs propres femelles, 58. Enlèvent une Négreffe, & la retiennent pendant trois ans, *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Papion, 61. Sont intermédiaires entre l'homme & le finge, 62. Ne fauroient s'expatrier, 68. S'ils font fous, comme le dit Mr. Linneus, 72. S'ils font aveugles pendant le jour, *ibid.* Comment ils fe défendirent contre les Carthaginois, 74. On envoie quelques-unes de leurs peaux confervées à Carthage, *ibid.* Enlèvent un Négrillon, 75. Sont les feuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie, *ibid.* Elèvent des enfants encore à la mamelle, 76.
Ordres Monaftiques, trop multipliés font nuifibles, 324, 325.
Orellana prétend avoir vu des Amazones en Amérique, 114.
Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête, 91.
Orientaux, ont le tiffu des paupières plus long que les Septentrionaux, 123.
Origine de la dégénération des hommes blafards, 41.
Orus Apollon, ce qu'il dit du culte des Cynocéphales en Egypte, 80.
Os, comment difpofés dans les Orangs-Outangs, 52.
Ovide a compofé un Poëme dans la langue des Gètes, 187.
Ovipares, font les feuls animaux parmi lefquels il exifte de vrais Hermaphrodites, 87.
Ours du Nord, ce qu'on en conte eft fabuleux, 76.

P.

Pachacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre chofe que le Soleil, 288.
Palafox, (Jean de) de quoi il fe plaint au Pape, touchant

les Jésuites du Mexique, 359.
Page, (le Sr. le) ce qu'il rapporte des Natchez de la Louisiane, 218, *n.*
Papes, pourquoi ils ont perdu leur crédit, 310. Ont moins de sectateurs que le grand Lama de la Tartarie, 320. Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité, 324, 325.
Pâque des Juifs, comment célébrée, 274.
Paraguai, comment on y a créé un corps de Nation, 173. Etat de ses Missions, en 1610 & 1755, 359. Oppression de ses habitants sous le joug des Jésuites, 356. Ses différentes productions, 363. Quand on y exerçoit les Indiens, 364.
Paranucan, volcan de Java, 339.
Parole, il est impossible que ceux qui vivent dans la solitude dès leur jeunesse l'acquièrent d'eux-mêmes, 64.
Parties sexuelles des vieilles femmes, fort épanchées, 85.
Pélerins Indiens, leur fanatisme, 250.
Péna, Médecin de Henri III, a une vision, 266.
Penna (Horatio della) dit avoir été en correspondance avec le Grand-Lama, 299. Est un imposteur, *ibid.* & 300.
Péoine, sa racine est bonne contre le cochemar, 81.
Pérou, nom donné par les Espagnols au Pays des Incas, 134. N'avoit qu'une seule Ville au temps de sa découverte, 177. Etoit plein de landes & de déserts, 193. La disette des vivres y inquiéta les Espagnols, 192. Il est dépeuplé, & l'a toujours été, *ibid.* Si l'on y contraignoit ceux qu'on enterroit vivants avec les Incas; ou s'ils venoient se présenter d'eux-mêmes, 216, 217. Se révolte contre son trente-troisiéme Vice-Roi, & pourquoi, 355.
Perroquet du Comte de Nassau, 82.
Persans, opinion qu'ils ont de la Vierge Marie, 315.
Perse, l'eau y manque, 329.
Persuasion d'une vie à venir, effets qu'elle peut produire, 217.
Péruviens, n'ont pas eu des annales, 170. N'avoient aucune antiquité, 177. Etoient inférieurs en industrie aux Peuples de notre Continent, 184. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains, 204. Faisoient du bruit aux éclipses, 233. S'ils avoient une espèce de communion, 273.
Pétrifications, si l'on peut connoître leur âge, 349.
Peuple, il n'y en peut avoir de grand sans agriculture, 193.
Peuples sauvages, occupent huit fois plus de place sur le globe que les Nations policées, 69.
Peuples qui ne savent ni lire ni écrire, ne sauroient être bien policés, 171. Ceux qui ont mis des monnoies

& des aliments dans les tombeaux, ont cru à la Résurrection, 222. Lesquels se sont servis d'armes empoisonnées, à la chasse, & non à la guerre, 237.
Pharaons d'Egypte, ce qu'on dit de leur sépulture, 211.
Pharmacie des Jésuites à Rome, on y a contrefait les pierres des serpents à chaperon, 267, *n.*
Philon, ce qu'il dit de la Circoncision, réfuté, 119.
Philosophes, s'opposent au despotisme, 208. Comment ils pourroient raisonner contre les Natchez de la Louisiane, 220, 221.
Pic de Ténériffe, formé par les éjections d'un volcan, 339.
Picard, on cite sa Celtopédie, 257, *n.*
Piegaga Horda, 24.
Pierre des Incas, 184.
Pierre de serpent à chaperon, 267.
Pierres employées à faire des haches, 350.
Pierres figurées, faciles à reconnoître d'avec les artificielles, 351.
Piestra Orda, 25.
Pison dissèque un Nègre blanc, 34. Ce qu'il dit d'un usage du Brésil, 233.
Pizarre, (Gonzale) son expédition de la Canella; conséquences que l'Auteur en tire, 192.
Planètes, pourquoi prises pour des êtres animés, 235.
Plantes dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois, 265, 266.
Platon, on l'a cru né d'une Vierge, 316, *n.*
Pline, les contrepoisons qu'il indique, sont inefficaces, 238.
Plutarque, ce qu'il rapporte d'un jeune homme, 282.
Poëme, on n'en sauroit composer un bon dans une Langue qui n'a jamais servi à faire des vers, 187.
Poëme en prose, invention ridicule des modernes, 203.
Poison des flèches frottées de *Curare*, n'agit qu'en touchant le sang, 244. Explication de ce phénomène, *ibid.*
Pole Austral, on n'en a pu approcher au-delà du soixantième degré, 333.
Police des singes de Siam, 50.
Ponce-Pilate, les Sauvages du Canada le prennent pour un Anglais, 161.
Pongo. Voyez *Orang-Outang.*
Pontife des Gaulois, bénissoit du pain & de l'eau au nouvel an, 273, 274.
Pontificat des Grands-Lamas, son antiquité, 317.
Pontins, (Marais) comment ils se sont formés, 337.
Postel, (Guillaume) approuve les rêves de la Messie des femmes, 278.
Potosi, les Jésuites y ont bâti un Collège à côté de la mine, 359.
Pouces des pieds, sont écartés du second orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Asie, 57.
Poudre puante, 261, 262.
Pouls, combien de fois il bat

dans les différents âges, 157, 158.
Prafrinmo, Grand-Lama, quand il regnoit, 295.
Prépuce, il eſt ſans frein dans les Orangs-Outangs, 56. Dans quels Pays il eſt fort alongé, 119. N'a pas décru par la Circonciſion, 131.
Prêtre ou *Prête-Jean*, origine de ce perſonnage, 322.
Prêtres Mexicains, ce qu'ils diſoient aux enfants en les circonciſant, 285.
Prêtres de Cérès, ce qu'un jeune homme leur demande, 282.
Prêtreſſes des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce, 123.
Priere ſcandaleuſe, appriſe aux Indiens par les Jéſuites, 359, 360.
Princes, leur regne, l'un portant l'autre, équivaut à 20 ans, 176.
Progreſſion alternative des eaux vers les Poles, la cauſe en eſt inconnue à l'Auteur, 335.
Promontoires, les plus grands ſont tournés au Sud, 326.
Proto-Pope, ou Patriarche des Moſcovites, a eu moins de Sectateurs que le Grand-Lama, 320.
Prudence, a écrit une ſatyre contre les Veſtales, 112.
Ptolémée, bleſſé par une flèche empoiſonnée, 265. On le guérit, *ibid.*
Purification des femmes, origine de cette cérémonie, 231.
Putola, réſidence des Grands-Lamas, 298. Etiquette qu'on y obſerve, *ibid.*
Pyramides d'Egypte, ce qu'on y remarque, 211.
Pyrénées, ont eu des volcans, 340.
Pyrites, aliment des volcans, 339.
Pythagore, on l'a cru né d'une Vierge, 315.

Q.

Quadrupèdes, d'un poil blanc ſont foibles, 40. Blanchiſſent par le froid dans le Nord, *ibid.* S'ils deviennent ſourds pendant cette eſpèce de métamorphoſe, 41.
Quipos, deſcription & imperfection de cet inſtrument, 171. On ne pouvoit y exprimer un ſens moral, 170.
Quito, eſt la Ville la plus élevée du globe, 177.
Quojou-Verou, la figure qu'on en donne dans le *Syſtême de la Nature*, eſt vicieuſe, 83.

R.

Raleig, achète un Livre Mexicain, ſauvé du bucher & du naufrage, 197.
Raymi, fête des Péruviens, 276. Sa deſcription, *ibid.*
Recherches ſur le Deſpotiſme Oriental, ſentiment de l'Auteur ſur cet Ouvrage, 231, 232.
Redi, (Mr.) éprouve des pierres de ſerpents, 268. Ne leur découvre aucune vertu, *ibid.*
Réfibulation, ce que c'eſt, 144.
Relations du Paraguai, ne méritent aucune croyance, 49.
Religion Chrétienne, com-

ment elle a traité les Hermaphrodites & les Eunuques, 94. N'a jamais été comprise par les Américains, 160. Religion Catholique ressemble à la Religion Lamique, 323. Employée comme un instrument du despotisme par les Jésuites, 356.
Renoncules doubles, apportées de Tripoli en Syrie par les Croisés, 315, *n.*
Résurrection des corps, (dogme de la) erreurs qu'il a produites, 211. A été plus répandu qu'on ne le pense, 222.
Rodolphe II (l'Empereur) marchande une noix Maldivique pour 4000 florins, 254, *n.*
Romains, n'ont jamais infibulé ni cadenacé les femmes, mais les garçons, 142. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts, 227. Leurs cérémonies pendant les éclipses, 233. S'ils ont possédé une recette contre les blessures des flèches empoisonnées, 238. Mangeoient la chair des victimes, 274. Ne brûloient pas les enfants avant la pousse des dents, 292.
Romulus, ce qu'on en dit, est fabuleux, 170.
Roues séculaires des Mexicains, 198.
Rouge, est la couleur du Grand-Lama, & du Clergé de la Mongalie, 305.
Rousseau, (Mr.) ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 63.
Rudbeck, cité sur les caractères Runiques, 206.
Ruisch, ce qu'il dit d'un fœtus femelle, 88.
Runes, étymologie de ce mot, 205.

S.

Sabatai-Zevi, nouveau Messie mis aux petites maisons, 131.
Sabatzi-Nos, montagne de la Sibérie, 345.
Saducéens, nioient la Résurrection, 224.
Sadder des Guèbres, est extrait du *Zend-pascen-vosta*, 281.
Safran, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales, 215. Ses effets 215, *n.* Les Croisés en ont rapporté les premiers oignons de l'Asie, 315, *n.*
Salles, (abajoues) les singes en ont, elles manquent aux Orangs-Outangs, 55.
Samotheis, principaux Prêtres des anciens Gaulois, 273.
Sang, se caille en une minute par le poison des flèches des Caraïbes, 244. On en versoit sur le pain sacré des Péruviens, 277.
Sanchez (le Pere) propose un problème sur la conception par la Vierge, 316, *n.* On cite son Livre *de Matrimonio*, *ibid.* Il mangeoit en tenant ses pieds en l'air, *ibid.*
San Severo prétend avoir retrouvé l'ancienne écriture des Péruviens, 170.
Saronides, Prêtres des Gaulois, 273.
Satyre, étymologie de ce mot, 30, *n.*

Satyres, leur origine, 78. On les a diverſement dépeints, *ibid.*

Saumaiſe, on le réfute, 13.

Sauvages, on n'en a jamais trouvé qui ne ſuſſent parler, 64. Pourquoi ils détruiſent un de leurs enfants gémeaux, 127. Ne ſe rendent aux Egliſes en Amérique que pour avoir le plaiſir de ſonner les cloches, 160. N'ont jamais fait aucune découverte, 188. Leur religion eſt indéfiniſſable, 289.

Sauvages ſolitaires, liſte de ceux qu'on a trouvés dans les forêts de l'Europe, 77.

Scandinaviens, leur écriture, 205.

Scepticiſme de l'Hiſtoire, doit avoir ſes bornes, 209.

Scroton, s'il repréſente la matrice dans l'homme, 89.

Scythes, comment ils empoiſonnent leurs flèches, 262.

Sel, on n'en mettoit pas dans la nourriture des Indiens du Paraguai, 362.

Sel de Vipère, & de corne de cerf, eſt un contrepoiſon, 242.

Sel marin, contrepoiſon contre les armes Caraïbes, 241.

Selvago, (el) nom donné, par les Portugais, aux Orangs-Outangs, 57.

Semence des deux ſexes, concourt à la génération, 23.

Serpents, leur chair recèle beaucoup de ſel alkali, 7.

Serpent à chaperon, ou *Cobra de Capello*, n'a pas des pierres dans le ventre, 267, *n.*

Serpent pourriſſeur, ce qu'en dit Lucain, n'eſt pas exactement vrai, 255.

Serrao, (François) ſes calculs ſur ſes éjections du Véſuve, 342.

Sexes, ne diffèrent pas tant qu'on le penſe, 88.

Siam, (le Royaume de) attaqué par les Macaſſars, 256.

Sibérie, peu connue au Czar Pierre I, 26.

Singes, très-multipliés en Afrique, 50. Dégâts qu'ils y commettent, *ibid.* Pourquoi ils ne ſauroient ſe tenir long-temps ſur deux pieds, 52. En quoi ils diffèrent de l'Orang-Outang, 55. Dans quelles eſpèces les Guenons éprouvent l'écoulement menſtruel, 54. Diſtinguent les femmes maſquées en hommes, 59. Les mâles des Cercopithèques & des Pithèques aiment les femmes, & leurs femelles aiment les hommes, 58. Explication de ce penchant, 59. Ceux qu'on bleſſe avec des flèches empoiſonnées, expirent en tombant, 246, 247.

Sion, (Mere de) ce que c'eſt, 298, *n.*

Sionites, (fanatiques) de quoi on les accuſe, 298, *n.*

Sociétés, n'ont pas été formées par un ſeul homme, 173.

Soleil, pris pour un être animé, 234.

Sommona-Codom, Dieu des Siamois, 320.

Sperme des Nègres & des baſanés, eſt plus ſujet à ſe corrompre que celui des autres hommes, & pourquoi, 21, 22.

Statue repréfentant un Hermaphrodite, ce que l'Auteur en dit, 95.
Stilets Romains en fourchette, armes très-dangereufes, 250.
Strabon femble confondre les Orangs-Outangs avec les Cercopithèques, 73. Auteur judicieux, 261. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide, *ibid.*
Strahlenberg, ce qu'il dit des hommes tigrés de la Sibérie, 24.
Struys, ce qu'il raconte des Ours, eft fabuleux & puérile, 77.
Suc nerveux, effets que fon dérangement produit dans les Nègres, 7.
Suc laiteux de toutes les plantes, eft vénimeux, 248.
Sucre, contrepoifon des flèches envénimées n'agit pas en Europe comme en Amérique, 245, 246. L'Auteur ignore comment ce fpécifique opère fes effets fur le corps humain, 246, *n.*
Suez, (Ifthme de) a été furmonté par la mer, 328.
Sumach, fa fève eft un poifon, 248, *n.*
Sumbaco, (Roi de Macaffar) éprouve fes flèches fur un Anglais, 253.
Sumarica, Evêque de Mexico, fait brûler les anciens Livres des Mexicains, 195.
Surdité, commune aux Nègres blancs & aux chiens blancs, 40.
Sylla, on lui montre un Orang-Outang, & on le trompe, 82. Etoit Monorchis, 127.
Symptômes qu'occafionnent les armes empoifonnées avec le fuc de *Curare*, 245. Quels fymptômes éprouvèrent les Macédoniens bleffés par les Brachmanes, 265.
Syrie, les femmes s'y entreconfeffoient, 278.
Syftêmes fur la génération, fe font fort multipliés, 23.

T.

Tabac, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on facrifie, en Amérique, aux funérailles des Caciques, 216. Les Efpagnols crurent que c'étoit un contrepoifon contre l'effet des flèches des Caraïbes, 241.
Tableaux hiftoriq. des Mexicains, 195.
Table Ifiaque, contient des maximes morales, 195.
Tablier naturel des Hottentotes, 126. On pourroit faire difparoître cette difformité, *ibid.*
Tachard, (le Jéfuite) ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes, 126.
Tacite, fon opinion fur la Providence, 208.
Talons artificiels, pourquoi l'homme s'en fert, 53.
Tamerlan, étoit né Monorchis, 127. Détruit le culte du Dieu *Bra*, 296. Fonde une Académie à Samarcand, 314. On le croit né d'une Vierge, *ibid.*
Tapuias, fe fervent de flèches empoifonnées, 238.
Tartares, font les plus anciens des hommes, 346. Détruifent les Livres au Thibet, 347.

Tartarie, (Carte de la) par qui elle a été levée, 302.
Tartarie, son élévation prodigieuse au-dessus du niveau de la mer, 343.
Tartre dissous, caille le lait plus promptement que le tartre qui est en poudre, 263.
Tavarcaré. Voyez *Noix Maldivique*.
Tavernier, (Jean) ce qu'il dit de l'usage de manger les ordures du Grand-Lama, 312, 313.
Taxile (le Roi) tire Alexandre de son erreur sur les Orangs-Outangs, 73.
Tcharos du Paraguai, se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents, 225.
Temple du Soleil au Pérou, sa description, 179.
Temples de Mexico, combien il y en avoit sous Montezuma, 202.
Terre mérite, remède contre la jaunisse, & les flèches envénimées, 266, 267.
Terres à sec, il y en a plus dans notre Latitude qu'au-delà de l'Equateur, 331.
Terres Australes, ne peuvent avoir tant d'étendue qu'on le croit, 331.
Tertullien, cité, 292.
Thalestris, ce que raconte d'elle Quinte-Curce, est absurde, 109.
Thé du Paraguai. Voyez *Herbe Paraguaise*.
Théocraties, abus qu'elles entraînent, 324, 325.
Thèvenot (Mr.) publie les tableaux historiques du Mexique, sauvés du naufrage & du bucher, 197. En quoi il s'est trompé, 317.
Thibet, ses différents noms, 295, *n*. Le Christianisme ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi, 300, 301. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama, 307. Origine de ses Souverains, 307, *n*.
Thora Valdensis, plante devenue rare, 259. Sa description, *ibid*. Ses qualités, 260.
Ticounas, comment ils empoisonnent leurs armes, 243.
Tipas. Voyez *Devas*.
Tityres, leur origine, 78.
Toldos Jescut, Livre Hébreu, perdu, 196.
Tolopoin ou *Talapoin*, (le grand) a moins de Sectateurs que le Dalaï-Lama, 320.
Tombeaux Celtiques, ce qu'on y découvre, 350.
Trajan, son pont sur le Danube, quelle expérience il a procuré sur l'âge des pétrifications, 348.
Transactions philosophiques, ce qu'elles disent d'un enfant né bariolé, 23.
Tremblements de terre, moins destructifs au globe terrestre que les inondations, 338. N'ont jamais renversé de Ville dans le Nord de l'Allemagne, *ibid*.
Tribades, 89.
Trimpong, enterré avec ses femmes vivantes, 211.
Triorchis, 127.
Trogue-Pompée, quand il vivoit, 346.
Trools, êtres chimériques, 13.
Tsé-Vang-Raptan, (Kan des Eleuths) grand ennemi du

Dalaï-Lama, 296. Pille fon Temple, *ibid.* Ce qu'il dit dans fon Manifefte, 325.

Tulpe, ou *Tulpius*, ce qu'il dit d'un jeune homme bêlant, 77.

Tungufes, ont le teint bafané, 26.

Tyfon, (le Docteur) ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 55. Son *Anatomie de l'Orang* vaut mieux que *fon Effai Philofophique fur les Cynocéphales*, 55, *n.*

U.

Univerfités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme de réputation, 166.

Ufages bizarres communs aux deux Continents, 208. Il faut fe défier de ce que difent quelques Auteurs à ce fujet, 209.

Ufage des maris de fe mettre au lit, à l'occafion des couches de leurs femmes, a été fort commun dans l'antiquité, 230.

Ufage de faire du bruit pendant les éclipfes, fon origine, 234.

Ufage de fouffler des flèches empoifonnées par une farbacane, commun aux Américains & aux Afiatiques, 244. De fe peindre en jaune, ou en rouge, avec le *Curcuma* & le *Rocou*, 252.

V.

Vache, les Banianes en ont fanctifié la race, 67.

Vaches rouges, on ne les eftime pas en Hollande, 40.

Vacies, Prêtres des anciens Gaulois, 273.

Vaïicra, ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglements fur les funérailles, 222, 223.

Valais, fes habitants ne veulent pas permettre qu'on anatomife leurs Cretins, 33. V. *Cretins.*

Valifca attroupe des femmes en Bohême, 108.

Vallé-viridi, (le Moine de la) ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou, 286.

Valmont, (Mr.) on cite fon Dictionnaire d'Hiftoire Naturelle, 259.

Van Berkel, traduit le Périple d'Hannon, 74.

Variétés des races croifées, prouvent que le fperme eft coloré, 28.

Vafes Etrufques, de quelle façon on y repréfente les Satyres, 79.

Védam des Indiens, défend l'homicide, 214.

Végétaux, l'Auteur fait des obfervations & des calculs fur leurs fexes, 86.

Végétaux lactefcents, ont une forte tranfpiration, 240.

Velleda, ce que Tacite rapporte d'elle, 298.

Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer & du cuivre, 237.

Vers formés fous le prépuce, ont fait recourir quelques Peuples à la Circoncifion, 120.

Veftales, à quel âge elles pouvoient entrer & fortir du Collège de Vefta, 113. Combien on en a puni pour crime de lèze-chafteté, *ibid.*

Vésuve, depuis quand il a brûlé, 340, 341. Quantité étonnante de matières qu'il a vomies, 342.
Vierges blanches, nom donné à de prétendus spectres, 111.
Vierges sacrées, il y en a eu chez tous les Sauvages du monde, 112.
Vignes, pourquoi on propose de les déraciner en Allemagne, 279.
Vipère, son venin est un sel acide, 263.
Vivipares, (animaux) il n'en existe pas qui soient de vrais hermaphrodites, 88.
Volcans, la plupart sont situés dans des Isles, 338. Où il y en a eu, 340. Pourquoi quelques-uns se sont éteints, tandis que d'autres ont continué à brûler, *ibid.*
Vossius, (le fils) en quoi il se trompe, 39.

W.

Waffer, (Lionel) ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfants blafards, 30.
Winkelman, (Mr. l'Abbé) on cite ses *Monumenti inediti* sur l'infibulation & la réfibulation, 144.

X.

Xaca, (le Dieu) adoré au Japon, & au Thibet, 314, 320, *n.* On le croit né d'une Vierge, *ibid.*

Y.

Yezd, le Pontife des Guèbres y réside, 282, *n.* Il y a dans cet endroit un Collège où l'on enseigne le *Sadder* aux *Kaddis*, *ibid.*
Yeux de Lune, 12.
Yschuşires, anciens Confesseurs des Péruviens, 277. Comment ils donnoient l'absolution, *ibid.* & 278.

Z.

Zamol, ou *Zamolxis*, quand il a vécu, 297. Son histoire est incertaine, *ibid.*
Zarate, son histoire du Pérou vaut mieux que celle de Garcilasso, 175.

Fin de la Table du Tome II.





